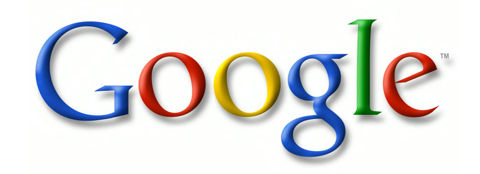
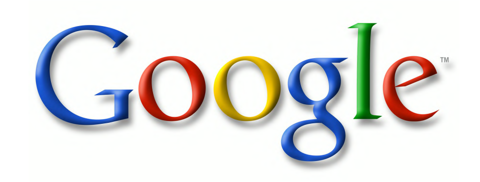






ILLUSTRES

MÉDECINS

ET

NATURALISTES

DES TEMPS MODERNES

PAR

M. ISID. BOURDON

Membre de l'Académie de Médecine

Ouvrage dans lequel on apprécie les travaux de :

CUVIER,	BORDEU,	CORVISART,
BOERHAAVE,	CAMPER,	BECLARD,
LAMARCK,	BARTHEZ,	HAHNEMANN,
HALLER,	BICHAT,	DUPUYTREN,

ETC., ETC., ETC.

PARIS

COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS

QUAI MALAQUAIS, 15.

1844

ILLUSTRES

MÉDECINS

ET

NATURALISTES

DES TEMPS MODERNES.

Ouvrages du même Auteur.

PRINCIPES DE PHYSIOLOGIE COMPARÉE, 1 vol. in-8.

PHYSIOLOGIE MÉDICALE, 1 vol. in-8 en deux tomes.

GUIDE AUX EAUX MINÉRALES de la France, de l'Allemagne, de la Suisse, etc.; 1 vol. in-18, deuxième édition,

LETTRES A CAMILLE SUR LA PHYSIOLOGIE, 1 vol. in-18, seconde édition, 1843

Ce volume se compose de vingt-quatre Lettres, que termine un Dictionnaire physiologique très-circonstancié.

PHYSIOGNOMONIE ET PHRÉNOLOGIE, ou Connaissance de l'Homme, d'après les traits du visage et les reliefs du crâne; avec un tableau phrénologique, et les portraits interprétés de MM. *Espartero, Chateaubriand, Lamartine, Wellington, Villèle, Thiers, Guizot, Nicolas I, Talleyrand,* et de quatorze autres contemporains illustres; 1 vol. in-18, deuxième édition.

Coulommiers. — Imprimerie de A. Moussin.

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS.

Dans ce volume, on raconte avec sincérité la vie studieuse et honnête, modeste ou glorieuse, de vingt hommes d'une haute intelligence, dont plusieurs même furent doués d'un grand génie.

La plupart appartinrent au dix-huitième siècle, au moins par la date de leur naissance et de leurs études : quelques-uns cependant ne brillèrent de tout leur lustre que vers les commencements du dix-neuvième siècle. Un petit nombre vécurent au dix-septième, et un ou deux au seizième.

Tous ces hommes eurent des mérites fort divers, et l'on s'est appliqué à rapprocher l'un de l'autre, ceux d'entre eux qui eurent le génie le plus contrastant. Tous durent leur fortune et l'éclat de leur renommée à de grands travaux, à des découvertes ou à des longues veilles, à des doctrines ou à des systèmes de la vérité desquels ils étaient eux-mêmes convaincus. Il est vrai que plusieurs profitèrent habilement des conjonctures favorables au succès de leurs pensées, et que d'autres luttèrent avec courage contre des influences qui faisaient obstacle à l'établissement de leurs opinions.

L'auteur n'a introduit dans ce volume, écrit en toute conscience, aucun de ces hommes qui, depuis les médicastres infimes jusqu'aux intelligences qui disposent du pouvoir, semblent tendre à violenter l'opinion des masses, en rappelant journellement au public combien ils se croient de génie * et de combien de pensées utiles ou neuves sont remplies, leurs œuvres, délaissées de la foule.

* Trois grands personnages, hommes illustres apparemment, ne craignent pas d'annoncer ou de laisser annoncer deux ou trois fois par mois dans un même journal, et ainsi dans la plupart des journaux, l'assez longue liste de leurs productions, dont plusieurs sont tout simplement des commentaires ou des compilations quelquefois sans physionomie, et presque toujours sans unité.

Aucun des vingt hommes dont on raconte ici la Vie, ne s'adressa au scandale public ni à la vindicte des lois pour mettre le sceau à sa fortune ou des ailes à sa renommée. Aucun ne dut sa célébrité ni à ces associations de mutuel concours que nous appelons des coteries, ni à de petites confidences hebdomadaires au sein d'une académie peu affairée, ni à des biographes mercenaires.

L'histoire de quelques-uns de ces hommes enseigne un mérite éclatant ou une vertu : celle de Cuvier une laborieuse persévérance à conquérir de la gloire en cherchant la vérité; celle d'Harvey et celle de Chirac, différents courages : le courage de l'adversité, le courage des opinions et le mépris des dangers ; celle de Fagon, le désintéressement et la modestie, même au faîte de la faveur ; celle de Boerhaave, la dignité de l'esprit au sein même des plus splendides richesses * ; celle de Bosc et celle de Lassis, l'abnégation la plus rare et le don tout aussi rare de maîtriser les mouvements de l'âme, comme

* Croirait-on que nos praticiens les plus respectés, même M. Fouquier, même M. Marjolin, ont la blâmable faiblesse de laisser exploiter leur nom justement célèbre et leur intégrité dont tous témoignent, par des marchands d'orviétan ! Voilà certes ce que n'eussent toléré ni l'austère Chirac, ni le scrupuleux Fagon, ni surtout l'impérieux Boerhaave, ni Bichat. Il est vrai qu'aucun de ces hommes fameux n'eût donné occasion à de pareils abus par des certificats complaisants. Illustrez-vous donc par des talents et des vertus, pour ensuite mettre votre gloire à la merci des guérisseurs ignares et des charlatans de toute espèce !

»vement séculaire des sciences physiques. Comme la »philosophie générale et les révolutions même politi-»ques ne sont pas toujours sans influence sur le pro-»grès des sciences, l'auteur a fait plus d'une excur-»sion hors de l'histoire naturelle et de la médecine. »Enfin, il a joint à la partie sérieuse de son œuvre, »pour la plupart de ses personnages, des observations »de caractère et des détails d'intimité qui donnent un »vif attrait à ces biographies, traitées d'une manière »large et avec une grande indépendance d'opinions. Le »style en est ferme et toujours clair, tantôt sévère »comme l'exige la science, tantôt fin et animé comme »il convient aux causeries et aux anecdotes. »

Nous ne pouvons savoir quel accueil ce livre recevra du public, mais nous affirmons qu'il renferme les plus profondes convictions de l'auteur et la pensée de toute sa vie.

1er décembre 1843.

**

ILLUSTRES
MÉDECINS
ET
NATURALISTES
DES TEMPS MODERNES

PAR

M. ISID. BOURDON

Membre de l'Académie de Médecine.

Ouvrage dans lequel on apprécie les travaux de :

CUVIER,
BOERHAAVE,
LAMARCK,
HALLER,

BORDEU,
CAMPER,
BARTHEZ,
BICHAT,

CORVISART,
BECLARD,
HAHNEMANN,
DUPUYTREN,

ETC., ETC., ETC.

PARIS

COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS

QUAI MALAQUAIS, 15.

1844

ILLUSTRES
MÉDECINS
ET
NATURALISTES
DES TEMPS MODERNES.

le tête-à-tête, et le soir, une facile causerie dans un salon. Que d'hommes dont une vie de 60 années offre moins d'activité d'esprit qu'un pareil emploi de vingt-quatre heures!

Nous parlerons de M. Cuvier avec justice et respect, sans sévérité ni complaisance. Nous avons eu soin de consulter attentivement ce qu'on a publié sur cet homme illustre après sa mort, car il nous était impossible de connaître ses premières années aussi bien que M. Duvernoy, son collaborateur et son parent; aussi bien sa vie entière que M. Laurillard ou madame Lee, ni ses actes politiques aussi précisément que le baron Pasquier, son collègue à la chambre des pairs. Quant à ses ouvrages et à ses talents, quant à sa vie publique et à quelques traits de son caractère, ce serait notre faute si ce que nous dirons de M. Cuvier manquait de vérité, car peu de personnes le connurent mieux que l'auteur de ce volume. Et même à ce sujet, nous devons le dire, il nous reste un scrupule : peut-être paraîtrons-nous donner trop de

place à quelques circonstances qui nous furent personnelles. Mais au moins promettons-nous d'être toujours sincère.

I. *Enfance de Cuvier. — Ses études. — Sa jeunesse.*

Georges-Léopold-Chrétien-Dagobert Cuvier naquit à Montbéliard le 23 aout 1769, là même année que Canning, Walter-Scott, Brougham, Humboldt, Mackintosh et Napoléon-le-Grand. — Quelques personnes ont paru rechercher dans des circonstances contemporaines une cause commune à cette origine simultanée de tant d'hommes remarquables, mais cette recherche nous paraît vaine. Si tant de noms illustres à divers titres datent de l'année 1769, c'est que ces hommes, âgés tous de vingt ans en 89, se trouvèrent accessibles à l'influence électrique de la révolution française.

Montbéliard, à l'époque dont nous parlons, faisait encore partie de l'empire germanique : là se trouvait le chef-lieu d'une

principauté appartenant aux ducs de Wurtemberg, et ce ne fut qu'en 1796, après l'occupation des troupes républicaines, que ce pays fut régulièrement cédé à la France : nous conquîmes ainsi Cuvier en même temps que Montbéliard, et, précisément à la même époque, Cuvier, récemment arrivé à Paris, commençait par de grands travaux à conquérir la renommée. Le père de Cuvier, après 40 ans de services distingués dans un régiment suisse à la solde de la France, n'avait reçu pour récompense que la croix de chevalier de l'ordre du mérite militaire (un protestant d'alors ne pouvant prétendre à la croix de Saint-Louis), et une modique pension de retraite composait l'unique ressource de sa famille. La mère de Cuvier et celle du général comte Walter étaient sœurs, et cela même répandit plus tard Cuvier parmi la haute finance de Paris, à cause des dames André et Bartholdi, filles du général Walter.

Le jeune Cuvier montra dès la première enfance une aptitude parfaite aux travaux de l'esprit, une mémoire puissante, une

ardeur extrême pour l'étude : à quatre ans il savait lire, et son écriture était belle. Son père lui ayant donné quelques leçons de dessin, dès l'âge de dix ans il copiait les figures d'oiseaux de Buffon, et il lisait le texte de l'ouvrage avec avidité, afin d'enluminer naturellement ses dessins d'oiseaux. A quatorze ans et demi, il avait terminé toutes ses études classiques; et toujours le plus fort et le plus assidu, il avait presque constamment occupé la première place. Heureusement pour Cuvier la dernière de ses compositions parut moins bonne à son maître; car c'en était fait de sa destinée, si ce jour-là, comme de coutume, il eût été proclamé le premier de sa classe. Il eût alors obtenu une bourse gratuite au séminaire de Tubingue, et fût devenu ministre protestant à l'exemple de son aïeul, et selon le vœu de son père, alors trop malaisé pour le produire dans une carrière autre que le ministère évangélique. Cet insuccès d'un jour eut pour le jeune Cuvier l'avantage inespéré de le faire adopter par le duc Charles de Wurtemberg, qui le plaça

aussitôt à l'académie de Stuttgard, sorte d'école polytechnique, d'où sortirent tour-à-tour, pour briller dans des carrières diverses, Schiller, Kielmeyer et vingt autres. Ce fut là que Cuvier étudia la littérature, la philosophie et les mathématiques, l'histoire de la nature et l'histoire des nations, la physique et les beaux-arts, les sciences administratives, la médecine et le droit. Il composa même dès cette époque un *Journal zoologique*, d'où furent extraits, en 1792 (l'auteur n'ayant alors que 23 ans), ses deux premiers mémoires, l'un sur les *mouches*, l'autre sur les *cloportes*, préludant ainsi pendant ses heures de récréation à ces magnifiques études sur les révolutions de la terre qui immortaliseront son nom.

A sa sortie de l'école Normale et Militaire de Stuttgard, Cuvier pouvait également prétendre à un brevet d'officier ou de professeur, à un diplôme d'avocat ou de médecin; il pouvait mener la séduisante vie d'artiste, grâce à son crayon, ou attendre des bontés du prince une place d'administrateur; mais, trop prudent pour tenter un

long stage sans fortune, trop judicieux pour asseoir son avenir sur des protections incertaines, et plus pressé de vivre que de briller, il commença modestement par être précepteur d'un jeune gentilhomme protestant, fils d'un riche propriétaire de Normandie, le comte d'Héricy. Cette place lui avait été proposée, puis cédée, par l'un de ses compatriotes et condisciples, M. Parrot, qui depuis fut recteur de l'université de Dorpat, et membre de l'académie de St-Pétersbourg. — M. d'Héricy habitait ordinairement le château de Fiquainville, situé à deux lieues de la mer, circonstance propice aux études favorites de Cuvier : ce fut en effet dans cette commode résidence qu'il ébaucha ses travaux sur les vers, sur les mollusques et les poissons.

Le château du comte d'Héricy, rendez-vous ordinaire de la noblesse des environs, eut un autre et très grand avantage pour Cuvier : dans ce cercle distingué, ainsi que le remarque une femme de mérite, il put aisément acquérir l'usage et les formes de

la meilleure société : ce fut là qu'il apprit cette science de vivre que n'enseigne aucune académie, et que les académiciens eux-mêmes ne devraient point ignorer. Ceux qui connurent Cuvier dans le commerce journalier de la vie ont pu juger si ces premières habitudes furent indifférentes à sa haute fortune.

Admirez par quel enchaînement de conjonctures en apparence insignifiantes ou malheureuses la Providence conduisit le jeune Cuvier vers sa destinée ! Une santé délicate le rend studieux et de bonne heure appliqué ; une mauvaise composition de collége le dissuade du sacerdoce et lui concilie la protection d'un prince puissant ; le défaut de fortune le préserve du séjour énervant et corrupteur des villes, et l'impatience d'un de ses condisciples lui fait trouver à propos, dans une campagne voisine de la mer, un stimulant pour ses souvenirs classiques, un air salubre pour sa faible santé, un nouveau véhicule pour sa grande intelligence, de précieux matériaux pour ses études favorites, en même

temps qu'une école de mœurs, et un asile assuré contre les orages politiques et les sanglantes calamités d'alors : car remarquez que Cuvier habita la Normandie depuis 1788 jusqu'en 1795, époque de son accession aux emplois publics. Cuvier resta donc caché dans sa studieuse retraite pendant sept années, et ce fut M. Tessier, savant abbé dont les études agronomiques ont rendu le nom célèbre, qui l'y découvrit et l'en fit sortir.

A l'époque mémorablement désastreuse dont nous parlons, la petite ville de Valmont, voisine du château de Fiquainville, possédait comme tant d'autres villes sa société populaire. Le jeune Cuvier, qui avait manifesté beaucoup de zèle lors de la formation de ce club champêtre, y eût bientôt acquis une grande prépondérance, et il usa de son ascendant pour transformer cette réunion d'origine démagogique en paisible société d'agriculture, dont il fut tout à la fois le secrétaire nominal, le président réel et le principal orateur. On peut dire que ce fut là son noviciat d'homme public. L'abbé

Tessier, on ne sait par quelle défiance ou pour quelle mission mystérieuse, arriva vers la fin de 1794 à Valmont, et il eut hâte d'assister aux séances de la société populaire que gouvernait Cuvier. Peut-être l'abbé avait-il dit son nom, peut-être connaissait-on ses emplois, mais chacun à Valmont ignorait son titre essentiel. Toutefois, M. Tessier parlait souvent; il dissertait même volontiers, principalement quand il s'agissait d'agriculture. « Il parlait avec tant de facilité sur la matière et paraissait la posséder si parfaitement, que le jeune secrétaire de la société, devina que cet étranger inconnu était l'auteur des articles d'agriculture du *Dictionnaire de l'Encyclopédie méthodique*. Il s'approcha de lui et lui dit à voix basse : « Salut à M. l'abbé Tessier! » M. Tessier, que son titre d'abbé pouvait rendre suspect, s'écria tout consterné : « Me voilà découvert, je suis perdu! — Perdu! répliqua Cuvier; au contraire : vous allez devenir désormais l'objet de nos soins les plus empressés. » — A compter de ce jour, il s'établit entre eux des rela-

tions de confiance et d'intimité parfaite: Cuvier, enchanté d'avoir rencontré dans un village un homme qui pût l'instruire et le comprendre, conduisit Tessier au château, le présenta à ses hôtes, après quoi il l'entraina dans son cabinet, dont il lui fit voir un à un tous les trésors. Il lui montra d'abord ses dessins et ses préparations sur les mollusques, ses collections diverses, ses copies coloriées des oiseaux de Buffon, et les centaines de poissons dont il avait exquissé les formes dans le musée d'un curieux de Caen. Il lui montra ensuite, dans son bel herbier, les deux plantes qu'il avait découvertes pendant ses études à Stuttgard, et qui l'avaient fait citer honorablement, à l'âge de dix-sept ans, par l'un de ses professeurs, M. Kerner. Il mit surtout une coquetterie de jeune homme à lui décrire, à lui montrer une raie nouvelle, qu'il avait envoyée quelques années auparavant au comte de Lacépède, et que celui-ci a depuis publiée sous le nom de *raie-Cuvier*. Après cela il offrit à Tessier trois petits mémoires imprimés dès 92 dans le *Magasin encyclo-*

pédique et la Décade philosophique, les deux seuls journaux scientifiques d'alors. A la vue de tant de richesses dues à l'activité d'un même jeune homme livré aux seules ressources de ses yeux et de son esprit, M. Tessier conçut aussitôt une haute opinion de Cuvier. Il parla de lui du ton le plus admiratif dans ses lettres à MM. de Jussieu et Parmentier, avec lesquels il le mit en correspondance; il lui fit également connaître MM. Olivier, Millin et E. Geoffroy; ce dernier, dès cette époque, était professeur au Jardin des Plantes. Tous ces hommes recommandables à divers titres convièrent Cuvier à venir partager leurs travaux à Paris, tandis que Tessier les sollicitait de créer près d'eux une position sortable pour son jeune ami. Quant à Cuvier, il avait signifié au digne Tessier la détermination où il était de ne quitter le château de Fiquainville qu'autant qu'on lui assurerait à Paris, alors moins agité, une indépendance qui le mît à l'abri des sollicitations comme des sollicitudes. C'est en effet ce que firent ses amis, qui ne laissèrent à Cuvier aucun mo-

tif pour rester désormais éloigné d'eux.

Nous dirons à cette occasion que les progrès du jeune d'Héricy ne répondirent pas à la supériorité des leçons qu'il avait dû recevoir. Et même les mauvais plaisants du lieu, en apprenant la vocation finale de Cuvier pour la zoologie, exprimèrent au sujet de son élève quelques malignités ingénieuses dont les beaux esprits de Caen ont gardé le souvenir. Peut-être, au reste, n'appartient-il point à des intelligences de premier ordre de donner l'enseignement élémentaire le plus profitable: elles sont trop occupées d'elles-mêmes et trop progressives pour que l'esprit d'un jeune homme puisse les comprendre et les suivre.

II. *Vie scientifique de Cuvier, ensemble de ses travaux.*

Cuvier arriva à Paris, il y a juste 40 ans, en avril 1795, époque où l'on s'occupait de relever les établissements littéraires, que trois années de révolution avaient détruits.

Alors plus que jamais il devait être facile à un homme comme Cuvier d'employer utilement ses facultés et de donner carrière à ses talents. Secondé par Millin de Grandmaison, le directeur du *Magasin encyclopédique*, il fut bientôt nommé membre de la commission des arts, puis professeur à l'école centrale du Panthéon. Ensuite, grâce à d'autres amis, et notamment par l'intervention d'Ét. Geoffroy et de Lacépède, l'incapable et vieux Mertrud, espèce de prosecteur émérite qu'on venait de nommer professeur d'anatomie comparée au muséum d'histoire naturelle, eut le désintéressement très méritoire d'agréer Cuvier en qualité d'adjoint. Une fois possesseur de ces places, Cuvier songea avant tout à ses affections, à sa famille; et il s'empressa d'appeler près de lui son vieux père et son digne frère *Frédéric*, les seuls parents qui lui restassent. C'est alors qu'il commença cette magnifique collection d'organes d'animaux, ce musée incomparable quant à l'ostéologie, qui, aujourd'hui, est devenu si utile aux savants de toutes les

nations. Il prit soin, dit-il lui-même, d'aller chercher dans les mansardes du muséum les vieux squelettes autrefois réunis par d'Aubenton, et que Buffon, dans un moment d'humeur, y avait fait entasser *comme des fagots*. C'est en poursuivant cette entreprise, «tantôt, dit-il, *secondé* par quelques professeurs, tantôt *arrêté* par d'autres», que Cuvier parvint à donner à cette collection assez d'importance pour que personne n'osât plus s'opposer à son agrandissement.

Occupé donc des moyens d'enrichir à toute heure ce musée naissant, et attentif à classer chaque nouvel objet, non-seulement dans une case précise, mais dans sa mémoire ; vivifiant ses études de jeune homme par la conversation des savants, qui déjà le courtisent alors même qu'ils l'éclairent ; trouvant le bonheur sans l'aller chercher bien loin de ses collections, grâce à sa famille, sitôt comblée de ses bienfaits, sitôt et si généreusement payée de quelques sacrifices, ce fut alors que Cuvier essaya ses forces, et il en put voir aus-

sitôt la puissance. Son cours à l'école centrale du Panthéon, ses leçons d'anatomie comparée au muséum, ses communications verbales, ses dessins, ses feuilles volantes, et jusqu'à ces modestes cahiers d'étudiant, réceptacles précieux de tant de germes d'idées, riches filons d'où sortirent tant d'ouvrages, tout fut à la fois applaudi, également admiré; et sa personne plut; on l'aima. Il avait alors le corps si frêle, une santé si fragile, et sa douce urbanité tempérait si parfaitement les vives lumières de son esprit, qu'il se vit adopté dès les premiers jours par les élèves du Panthéon, comme Bichat le fut lui-même par ceux de la faculté, et Bonaparte par ses glorieux soldats.

Malgré l'apparente froideur inhérente à son tempérament, peu d'hommes plus que lui excellèrent à captiver un jeune auditoire. On fut surtout enthousiasmé de sa première leçon au Jardin des Plantes. Il disait à ses élèves, après quelques lieux communs sur les hommes illustres qui l'avaient précédé dans cette chaire : «Peut-être, messieurs, avez-vous entendu parler

du Pérugin? c'est un peintre dont les œuvres eurent peu d'éclat, mais il fut le maître de Raphaël!... Sans doute, bientôt d'entre vos rangs sortira plus d'un homme illustre, et je serai fier de mes fatigues.» Hélas! Cuvier avait devant lui le Pérugin en personne! c'était le respectable Mertrud, présent à la séance, et qui, de ses mains tremblantes, applaudissait à Raphaël.

Un des grands avantages de Cuvier lui vint de cette pénurie de livres dont il se plaignait si tristement dans ses lettres à ses amis durant son séjour à Fiquainville. Avec une bibliothèque, ou conseillé à souhait par des maîtres, Cuvier eût fait comme le grand nombre de ses contemporains : au lieu d'étudier à sa manière, de peindre d'après ses excellents yeux, d'interpréter avec sa raison, il eût copié, imité, tout au plus modifié les œuvres de ses devanciers; et dès lors adieu cette nouveauté de vues qu'il répandit dans plusieurs de ses ouvrages, adieu cette sûreté d'examen qui le rendit sans contestation le chef européen des sciences!

Il ne faut pas s'étonner si un homme d'esprit * a dit de Cuvier, voulant parler de son arrivée à Paris : « Qu'il devint à l'instant l'égal de ses maîtres et le maître de ses égaux. » Alors, en effet, il n'existait qu'un petit nombre de maîtres quant à celles des vocations qui exigent du calme et de la patience. Alors, d'ailleurs, on ne reconnaissait guère d'autorité magistrale autre que la force, et les emplois les plus enviés devinrent souvent le prix d'un patriotisme outré et cruellement démonstratif. En l'accusant de peu de civisme, on était sûr d'évincer un rival, et si ce rival n'était qu'exilé, c'est qu'on était généreux ou qu'on le croyait peu redoutable. Trop heureux, à cette triste époque, celui qui rachetait ses jours et sa liberté au prix d'une candidature dès longtemps préméditée!

Telle ne fut point, il faut le dire, la position de Cuvier. Au temps où il vint à Paris, la tempête politique avait cessé : la ré-

* M. Pariset, excellent écrivain, à qui on doit un éloge de Cuvier, et cent autres éloges qui témoignent tous d'un rare esprit et d'un noble cœur.

publique était paisible, et déjà comme consternée de ses cruautés inutiles ; mais enfin, c'était encore la république, il lui fallut vivre avec des républicains, et ceux-ci durent être surpris tout d'abord en voyant ces formes monarchiques qu'on croyait pour toujours bannies, ce ton de convenance et de politesse que Cuvier apportait dans ses relations. Toutefois, il se montra d'abord si discret qu'il fit presque oublier sa supériorité et taire toute jalousie. Les jeunes savants se pressèrent autour de sa personne, poussés par l'instinctif désir de l'imiter. D'autres savants, qu'il proclamait hautement ses protecteurs ou ses maîtres, parurent fiers de grossir cette espèce de cour d'un pareil protégé. D'autres, qu'il avait priés de souffrir son nom près du leur dans des écrits dus à sa plume, se flattèrent sans doute de partager avec lui toute cette belle destinée que lui présageaient les inappréciables dons de la méthode, de la parole et du style. Enfin, le corps entier des savants parut enorgueilli d'une semblable conquête, et cela même préserva toute

sa carrière de la concurrence et des encombres.

Remarquons toutefois que cet empire intellectuel que Cuvier posséda durant près de 40 années, il mit autant d'habileté à l'obtenir que s'il ne l'eût point mérité, et que, depuis lors, il ne se passa point d'année sans qu'il ajoutât quelque nouveau titre à ceux qui le lui avaient acquis. Observons également que si ses découvertes furent importantes et précoces, promptes et dignes en furent les récompenses : il avait déjà trouvé l'idée fondamentale des fossiles quand vint la campagne d'Égypte; mais aussi, lors du consulat, il était secrétaire-perpétuel de l'institut.

Dès cette epoque, il unissait une grande prudence à beaucoup de sagacité. Sans nuire à son avancement, il sut résister à une dangereuse tentation qui lui fut suscitée par Berthollet, chargé par Bonaparte de recruter de jeunes talents pour l'expédition d'Orient. Berthollet proposa à Cuvier de faire partie de la commission des savants d'Egypte; mais ce dernier

allégua ses travaux commencés, ses cours, et surtout sa santé, qui, alors, était assez chétive pour motiver toutes sortes de dispenses. Le vrai motif de son refus, Cuvier ne le disait pas. C'est qu'en effet les hommes de sa trempe n'ont nul besoin des merveilles du Nil et des pyramides pour intéresser tout un siècle à leurs travaux. Il suffit à Cuvier d'un voyage bien court pour rendre son nom impérissable, puisque les plus solides fondements de sa renommée datent de ses premières visites aux souterrains de Montmartre.

Mais nous voici arrivés au moment de dire l'ordre et la succession de ses idées, l'enchaînement et la subordination de ses travaux; et si cette partie de son histoire n'en paraît pas la plus intéressante, ce sera la faute de l'historien.

Lorsqu'il partit de Fiquainville, non-seulement Cuvier n'avait pas encore arrêté le plan définitif de ses travaux ultérieurs, mais il lui restait trop de choses à apprendre, trop de doutes à éclaircir, pour que ses connaissances d'alors formassent sys-

tème. A la vérité, dans sa longue retraite, il avait beaucoup vu et bien vu, beaucoup décrit, lu, disséqué, peint, colligé ; il avait de plus beaucoup réfléchi, mais parmi ses découvertes, lesquelles étaient inédites? mais, parmi ses réflexions, lesquelles paraîtraient nouvelles? Cuvier ne le savait pas. Le monde dans lequel il vivait était étranger aux études sérieuses : A quoi eût servi à Cuvier d'entamer là chaque jour des discussions? Consulter par lettres ses amis, c'eût été une imprudence dont le préservait sa raison. Cuvier, d'ailleurs, ne connaissait encore qu'une faible partie des plantes et des insectes, et peu de quadrupèdes, peu d'oiseaux et de reptiles, peu de poissons même, nonobstant les collections d'amateurs qu'il avait souvent visitées ; il ignorait en outre la géologie. Il n'avait donc encore rien d'arrêté : tout au plus avait-il projeté et déjà préparé des objections contre certaines vues de Buffon, et des améliorations aux ordres systématiques de Linné. Mais à Paris, et profitant avec zèle, avec habileté, de ce vaste enseignement mutuel de tant

d'intelligences éclairées, les doutes de Cuvier furent bientôt dissipés, et les lacunes de son esprit bientôt remplies. Il put dès lors publier celles de ses recherches qui avaient échappé à ses devanciers, et que ses confrères trouvaient nouvelles. Il s'essaya par quelques-uns des travaux fragmentaires qu'il avait composés dans sa retraite, et commença par des monographies relatives à ses études antérieures ou à ses devoirs nouveaux. Après quelques courtes descriptions d'insectes et de mollusques, il osa aborder l'anatomie. Son mémoire sur le *larynx inférieur des oiseaux* parut neuf et fut goûté : il l'avait presque entièrement composé au château d'Héricy, où, sans doute, on l'avait souvent questionné sur les causes du chant mélodieux du rossignol et de la fauvette. Il avait entendu crier, comme auparavant, des oiseaux bruyants dont il avait coupé le tiers et la moitié du cou : cela même lui donna à penser que ces animaux ont un double larynx ou *crioir*, et cette conjecture, son scalpel ensuite la vérifia. En cela Cuvier avait agi comme ces

enfants curieux qui brisent une vielle ou un violon afin d'en surprendre le mécanisme intérieur : plus heureux qu'eux, il l'avait découvert.

Peu après, il publia avec son ami Geoffroy, doublement fier de son alliance avec un rival qu'il s'était donné, des considérations *sur une nouvelle classification des animaux*. Là se trouve l'ébauche de cette belle loi de subordination et de co-existence, ce principe essentiel de ses recherches et le nœud commun de ses ouvrages : nous en parlerons plus loin. Il joignit à ce mémoire, et cette fois sans collègue, la nouvelle distribution en six classes des animaux inférieurs, eux que Linné avait presque tous entassés pêle-mêle sous le nom de *vers*. A ces premiers travaux de zoologie et de zootomie, il ajouta deux pages bien faites sur ce que des esprits inattentifs ont cru pouvoir appeler le *sixième sens des chauves-souris*, animaux dont le tact exquis et très étendu offre toute la finesse d'une seconde vue. Un savant ingénieux avait déjà surabondamment démontré le

même fait ; mais Cuvier alors n'avait pas lu Spallanzani. Cuvier en était là de ses travaux : ses deux cours publics, quelques fragments de mémoires lus à l'institut, de continuelles dissections, ayant pour résultat d'agrandir ses connaissances comme d'enrichir ses collections, voilà de quelles occupations se remplissaient ses jours. Cependant, quelques ossements fossiles qu'il dut comparer à des os récemment dénudés, donnèrent tout-à-coup à ses études une tendance précise vers un but déterminé. Des restes fossiles rassemblés sans ordre par d'Aubenton, réunis à d'autres ossements pétrifiés que Cuvier se fit apporter des carrières de Montmartre, furent confrontés attentivement avec les différents squelettes non fossiles de sa collection ; et il put s'assurer qu'il existait entre ces débris pétrifiés et les os récents des espèces les plus analogues, des différences presque constantes et souvent capitales. Je ne sais si Cuvier s'attendait à ce résultat ; je ne sais si c'était là l'un des sujets de ses méditations de jeune homme ou l'un des thèmes

favoris des causeries de Fiquainville : mais il est certain que cette dissemblance des os pétrifiés et des os des espèces maintenant existantes firent une profonde impression dans son esprit. Toutefois il se garda bien de rien conclure de ces premières comparaisons, que Camper et d'Aubenton avaient faites avant lui; il sentait qu'elles étaient encore trop restreines pour l'autoriser à asseoir sur elles un système. Plus léger, plus impatient, Cuvier aurait prématurément énoncé à cette occasion une de ces hypothèses éphémères dont l'ordinaire destinée est de partager les croyances de quelques contemporains. Mais, trop judicieux et trop sévère pour proclamer vraie une idée sans certitude, il se livra de nouveau à des recherches si attentives et si multipliées qu'il en est résulté une découverte irrécusable. Buffon l'avait déjà dit :» La patience est la compagne et l'auxiliaire du génie.»

Cuvier comprit aussitôt qu'il ne saurait pertinemment si les ossements fossiles proviennent d'espèces aujourd'hui perdues qu'autant qu'il connaîtrait les espèces encore

existantes; et non-seulement ces espèces, mais aussi leur structure exacte, leur anatomie. Aussi s'empressa-t-il de publier son *Tableau élémentaire des animaux*, et ses *Leçons d'anatomie comparée.* Le premier de ces ouvrages n'est qu'une esquisse assez imparfaite du *Règne animal*, dernière composition, qui ne parut que 8 ans plus tard, en 1817. Il ne divisait pas encore les animaux en quatre embranchements : en *vertébrés* (d'après une distribution lumineuse due au célèbre Lamack); en *mollusques* (animaux privés de squelette, mais pourvus de nerfs, de cœurs, d'organes respiratoires et d'un foie, quoique sans pattes articulées); en *articulés* (ayant des nerfs, et tous au moins six pattes, tandis que les vertébrés n'en ont jamais plus de quatre); enfin, en *radiaires*(dont le corps, comme étoilé, ne se divise point symétriquement à la manière des trois autres classes, en partie droite et partie gauche.). Quant à l'*Anatomie comparée*, cet ouvrage fut divisé comme celui de Bichat, d'après les fonctions de la vie; et, à l'occasion de chaque série d'organe, Cu-

vier passait en revue les différentes classes d'animaux. Toutefois, ce furent MM. Duméril et Duvernoy, ses disciples et ses amis, qui rédigèrent cet ouvrage; et, tous les deux étant médecins, il en résulta pour l'anatomie de Cuvier une apparence presque médicale. Disons cependant que Cuvier se réserva quelques pages d'idées générales, de même que les deux lettres servant de préliminaires au premier et au troisième volume : l'une de ces lettres s'adressait à Mertrud, l'autre au comte de Lacépède.

Le but essentiel de cet ouvrage était de faciliter les déterminations précises des ossements fossiles, aussi bien que de fournir à la zoologie de nouvelles bases de classifications. La physiologie, quoiqu'elle parût présider à son ordonnance, avait peu d'acquisitions et de progrès à en espérer. Constant dans ses vues, Cuvier en effet insiste toujours sur les dissemblances des organes beaucoup plus que sur leurs similitudes ; lui en faire reproche, c'est ne l'avoir pas compris. Il semble que Cuvier se soit proposé dans ce livre si imparfait, dans son ensemble, d'ap-

précier l'importance respective de chaque organe des animaux, et de faire ainsi pour la zoologie ce qu'Adanson avait tenté pour la botanique. Semblable en effet était son but : il voulait distribuer naturellement les animaux comme Jussieu avait distribué les plantes, non sur des motifs frivoles et capricieux comme Linné, mais d'après l'état des organes les plus significatifs. Or, pour se donner le droit de ranger les animaux d'après les organes, il est obligé d'assigner aux organes un ordre de hiérarchie, et c'est ainsi qu'il les classe et les subordonne entre eux, d'après leur assujétissement ou leur prépondérance. En conséquence, il assigne le premier rang à ceux qui sont les plus constants dans la chaîne animale, à ceux qui en ont d'autres manifestement sous leur dépendance, à ceux dont la soustraction serait mortelle et la lésion promptement sentie. La charpente osseuse tient la première place : les animaux sont vertébrés ou invertébrés. Les organes de la circulation viennent ensuite : l'animal a une circulation sanguine ou il en est privé ; il res-

pire par des poumons comme nous, ou par des branchies comme les poissons, par des trachées comme les insectes, ou par la peau nue comme les polypes. Après cela vient la reproduction : les animaux sont vivipares et mammifères, ou bien ils sont ovipares ; il en est même qui naissent par bourgeons , les gemmipares. Viennent ensuite les nerfs, réunis en un même centre chez les vertébrés, éparpillés chez les mollusques, plus simples dans les insectes, nuls dans les polypes. Les organes de la nutrition ont de même une grande importance aux yeux du classificateur. L'animal qui se nourrit de chair n'a ni les dents, ni l'estomac, ni les intestins organisés comme les animaux herbivores : il n'y a pas jusqu'à son crâne et jusqu'à ses pieds qui ne diffèrent assez dans un tel être pour faire reconnaître sa nature et ses besoins. Le vrai carnassier non-seulement a les intestins plus courts et moins complexes que l'herbivore, non-seulement il a l'estomac plus étroit et à parois moins épaisses et plus faibles, mais encore ses mâchoires sont ar-

mées de dents propres à dévorer la chair récente ; ses pattes ont des griffes pour la saisir et pour la déchirer ; ses reins et ses membres des muscles puissants pour la poursuivre et pour l'atteindre ; il a de même des sens assez parfaits pour l'apercevoir de loin, sans parler de l'instinct de la patience et de la finesse, toujours joint en lui à l'instinct de la cruauté.

Tandis que Cuvier exécutait ses grands travaux, dont la plupart de ses confrères n'envisageaient que les minces détails sans en deviner ni le but ni l'admirable corrélation, il annonçait aux savants de tous les pays, dans un prospectus dont l'institut avait ordonné l'impression, qu'il croyait avoir constaté que les ossements fossiles ont appartenu à des espèces qui n'existent plus de nos jours, races qui sans doute ont été détruites par une de ces catastrophes dont l'enveloppe de la terre porte encore les traces. Sans rien leur dire sur le principe dirigeant ses recherches, Cuvier invitait les savants à lui transmettre les documents qu'ils pourraient se procurer, promettant

à son tour de leur envoyer l'exacte copie des pièces qu'il avait lui-même réunies : il offrait en outre de les défrayer ; mais tel est le désintéressement des savants, qu'une proposition semblable ne dût pas l'induire à des sacrifices fort onéreux.

Ce prospectus fit sensation en Europe. Cuvier dès-lors eut commerce avec toutes les académies du monde; et cette circonstance, qui profitait à ses lumières comme à sa réputation, eut aussi pour résultat d'enrichir son musée. Rien alors ne se découvrit en Europe sans qu'il en reçut aussitôt la nouvelle; souvent même on lui fit hommage de l'objet découvert. Il se trouva ainsi possesseur de la collection de fossiles la plus riche qui existât. Cependant il y avait toujours d'extrêmes difficultés à préciser l'espèce ou même le genre des animaux dont Cuvier possédait les ossements fossiles. Les os de plusieurs espèces étaient souvent mêlés et confondus; souvent il n'existait qu'un fragment de l'une, qu'une parcelle de l'autre : comment les distinguer ou les assimiler? il n'existe plus de poils, point

d'écailles ni de plumes pour fixer les incertitudes ; autant d'ossements, autant d'obscures énigmes que, sans Cuvier, personne n'eut peut-être jamais devinées.

C'est alors que pour sortir de ce labyrinthe, Cuvier recourut à cette belle loi de corrélation dont nous parlions tout à l'heure. Puisque chaque être organisé forme un système unique dont toutes les parties se correspondent mutuellement, puisque chaque animal offre un ensemble plein d'harmonie, aucun des organes ne saurait changer sans que les autres changent : par conséquent, on peut juger de tout un animal par un de ses organes, et du tout ensemble par une de ses parties. Nous avons déjà dit comment on peut juger, d'après le seul examen des dents et des pieds, si un animal est carnassier ou herbivore : or, Cuvier, possédant des squelettes de tous les quadrupèdes connus jusqu'à lui, il fut possible de vérifier de laquelle de ces espèces existantes tel ossement fossile paraissait le plus se rapprocher, en quoi il en différait. Si des griffes et des dents déchirantes dési-

gnent un animal carnassier, un pied à sabots et des dents à couronne plate doivent appartenir à un animal herbivore. Plus occupé de soutenir sa lourde masse que de chercher sa pâture, ce dernier être ne peut avoir ni les mêmes membres que le carnivore, ni les mêmes jointures, ni les mêmes mâchoires, ni des muscles aussi puissants pour mouvoir celles-ci, ni des empreintes aussi profondes pour attacher ces muscles : d'ailleurs, cet animal rumine, et dès-lors sa mâchoire doit se mouvoir horizontalement, et le condyle dès-lors en devra être aplati. Ainsi donc, il suffira de la dent meulière ou du pied fourchu d'un animal à sabots pour conclure que cet animal était herbivore, qu'il ruminait, qu'il avait quatre estomacs, des cornes au front, et nulle dent incisive à la mâchoire supérieure. Et, comme tous les organes du même être se trouvent associés d'après des règles invariables, il suffira d'une seule facette osseuse de sa charpente pour découvrir à quel animal actuel cette espèce perdue ressemblait.

C'est par des moyens analogues, et grâce à beaucoup de patience et de sagacité que Cuvier sembla ressusciter plus de cent soixante espèces d'animaux perdus dont il traça l'histoire. Sans presque sortir de son cabinet il fit ainsi plus de découvertes dans les siècles passés que n'en font dans le temps présent les voyageurs les plus habiles.

Cependant, pour répondre aux critiques de quelques savants, et pour ne conserver lui-même aucun doute, Cuvier résolut de faire visiter par de jeunes naturalistes élevés à son école les parties les moins connues du globe. Il était possible en effet que plusieurs des espèces qu'il décrivait comme perdues habitassent quelque île déserte ou jusques-là peu visitée. Il projeta à cette occasion une École de jeunes naturalistes destinés à confirmer ses assertions, ou à corriger ses erreurs ; et la protection que le gouvernement donna à ses desseins, Cuvier s'en montra reconnaissant par son zèle à le seconder, par son infatigable dévouement à le servir. En même temps, et dans le même but, Cuvier relut attentivement les vieux

auteurs; il attira chez lui, par des procédés délicats et par de nobles séductions, les voyageurs célèbres des autres pays; il visita les musées en renom, étudia les médailles les plus anciennes, les momies et les hyéroglyphes de l'Egypte : il voulait ainsi s'assurer si quelqu'un n'avait pas rencontré sur un point du globe, peint ou décrit dans ses ouvrages, les animaux qu'il avait crus perdus depuis le dernier déluge.

Mais comme on objectait encore qu'il n'était pas impossible que ces espèces regardées par lui comme perdues eussent servi d'aïeux aux espèces actuelles que le temps et le climat aurait sensiblement modifiées, Cuvier fit de nouvelles recherches pour démontrer que les animaux des temps historiques ressemblaient parfaitement à ceux d'aujourd'hui. En effet, les espèces décrites par Aristote ou par Elien vivent encore absolument les mêmes sous nos yeux; l'ibis embaumé dans les tombeaux d'Egypte il y a environ deux ou trois mille ans, ressemble bien à l'ibis qui vit à présent. Il est à la vérité certaines espèces,

par exemple celle du chien, que l'ascendant de l'homme, c'est-à-dire l'esclavage, a excessivement modifiées, mais comme on ne trouve nul fossile humain mêlé aux fossiles des espèces que Cuvier croît perdues, tout semble démontrer que, bien loin d'avoir produit ces modifications de structure qu'on voudrait lui attribuer, l'homme, son espèce, n'existait même pas à l'époque, ou du moins dans les lieux où ces animaux furent détruits, puis pétrifiés.

Cependant, pour mieux juger des limites où s'arrêtent les variétés, ainsi que des obstacles que l'instinct de l'amour apporte naturellement à la confusion des espèces, Cuvier décrivit avec soin les animaux qui au temps de sa jeunesse se trouvaient réunis au Jardin des Plantes. A leur signalement extérieur, il joignit l'histoire de leurs mœurs, de leurs instincts, de leur structure; et il prit soin de les comparer aux animaux d'espèces analogues que les anciens avaient décrits. Ce livre qui portait pour titre : *La Ménagerie de Paris*, le peintre Maréchal en composa les belles figures, ainsi que les

dessins accessoires retraçant les caractères, le genre, la nourriture et la patrie de chaque animal décrit. Lacépède en composa la préface, M. Geoffroy aussi y mit son nom, et Cuvier lui-même en écrivit presque toutes les descriptions. Si Cuvier s'adjoignit ainsi deux confrères pour un ouvrage utile, mais secondaire et d'une exécution médiocre, ce fut sans doute dans la crainte judicieuse qu'on ne lui reprochât d'avoir composé seul un ouvrage populaire, ou peut-être par l'appréhension de paraître rivaliser Buffon sans l'atteindre. Certes, Cuvier avait trop de goût pour ignorer combien les magnifiques tableaux de Buffon sont inimitables : comme écrivain, il le reconnaissait pour maître; mais il songeait à substituer des vérités aux séduisantes erreurs qui déparent plusieurs de ses pages. Quant à l'opinion de Cuvier sur les animaux détruits par quelque grande et soudaine catastrophe, il en fit d'abord l'application spéciale aux ossements fossiles d'éléphants. Or, il ne tarda pas à s'apercevoir que ces os énormes qui, même de nos jours, ont été si faussement attribués à des

géants, et que les Russes croient encore la dépouille d'un animal souterrain qu'ils nomment *mammouth*, il s'assura, disons-nous, en rapprochant ses recherches personnelles des savants travaux de Camper et de Blumenbach, que ces grands ossements fossiles ont appartenu à un ancien genre d'éléphants dont il croit l'espèce perdue. La seule inspection de cette masse d'ivoire dont les dents mâchelières sont formées, le conduisit à penser que ces dents fossiles d'éléphant n'ont appartenu ni à l'espèce d'Afrique, dont l'ivoire est marbré en losanges, ni à l'espèce des Indes, dont les bandes d'ivoire sont moins nombreuses et moins serrées. Il conjectura aussi, d'après la longueur des alvéoles des défenses, que la trompe de cet éléphant fossile devait être énorme. Ensuite, venant à envisager l'éléphant qu'Adams, dans le siècle dernier, trouva frais et entouré de glaçons sur les rivages de la mer glaciale, Cuvier pense qu'il a dû appartenir à cette espèce perdue, ajoutant que tous les deux, l'un imprégné de sucs calcaires endurcis, l'autre cons-

tamment environné d'eau glacée préservant ses chairs de toute putréfaction, durent à la même époque, selon Cuvier environ six mille ans avant nous, être témoins et victimes de la dernière révolution du globe. Et comme cette espèce fossile avait la peau couverte de poils et de laine, l'auteur en conclut que sans doute elle habitait sous un climat moins chaud que les climats actuellement familiers aux espèces encore vivantes : car, si Cuvier juge des besoins et des instincts d'après les instruments destinés à les satisfaire, s'il juge des fonctions d'après la charpente, des mouvements d'après les leviers, du régime alimentaire d'après la structure des pieds et des mâchoires, c'est d'après le pélage qu'il augure des climats. Et remarquez que ses conjectures sont si judicieuses qu'elles le conduisent presque toujours à des découvertes : plus d'une fois l'exhumation inattendue d'un squelette fossile entier n'a fait que confirmer l'exactitude de la description qu'il venait de faire idéalement de tout l'animal, sur le simple

examen d'une de ses dents ou de quelques fragments d'un de ses os.

Partant des faits qui précèdent, Cuvier s'exprime ainsi « : Il n'y a donc, dans les faits connus, rien qui puisse appuyer le moins du monde l'opinion que les genres nouveaux que j'ai découverts parmi les fossiles, non plus que ceux qui l'ont été par d'autres naturalistes, les *palæothériums*, les *anoplothériums*, les *mégalonyx*, les *mastodontes*, les *ptéro-dactyles*, les *ichthyosaures*, etc., aient pu être les souches de quelques-uns des animaux d'aujourd'hui, lesquels n'en différeraient que par l'influence du temps et du climat. Et quand il serait vrai (ce que je suis loin encore de croire) que les éléphants, les rhinocéros, les élans, les ours fossiles ne diffèrent pas plus de ceux d'à présent que les races des chiens ne diffèrent entre elles, on ne pourrait pas conclure de là les identités d'espèces, parce que les races des chiens ont été soumises à l'influence de la domesticité, que ces animaux n'ont ni subie ni pu subir.

Au reste, continue Cuvier, lorsque je

soutiens que les couches superficielles du globe contiennent les os de plusieurs genres et de plusieurs espèces qui n'existent plus, je ne prétends pas qu'il ait fallu une *création nouvelle* pour produire les espèces aujourd'hui existantes ; je dis seulement que ces espèces n'existaient pas dans les mêmes lieux, et qu'elles ont dû y venir d'ailleurs.

» Supposons, par exemple, qu'une grande irruption de la mer couvre d'un amas de sable ou d'autres débris le continent de la Nouvelle-Hollande : elle y enfouira les cadavres des kanguroos, des phascolomes, des dasyures, des péramèles, des phalangers-volants, des échidnés et des ornithorrhinques, et elle détruira entièrement les espèces de tous ces genres, puisqu'aucun d'eux n'existe maintenant en d'autres pays.

» Que cette même révolution mette à sec les petits détroits multipliés qui séparent la Nouvelle-Hollande du continent de l'Asie, elle ouvrira un chemin aux éléphants, aux rhinocéros, aux buffles, aux chevaux, aux chameaux, aux tigres, et à tous les autres

quadrupèdes asiatiques, qui viendront peupler une terre où ils auront été auparavant inconnus. Qu'ensuite un naturaliste, après avoir bien étudié cette nature vivante, s'avise de fouiller le sol sur lequel il vit, il y trouvera les restes d'êtres tout différents.

»Ce que la Nouvelle-Hollande serait dans la supposition que nous venons de faire, l'Europe, la Sibérie, une grande partie de l'Amérique, le sont effectivement; et peut-être trouvera-t-on, un jour, quand on examinera les autres contrées et la Nouvelle-Hollande elle-même, qu'elles ont toutes éprouvé des révolutions semblables, je dirais presque des échanges mutuels de productions. Car, poussons la supposition plus loin : après ce transport des animaux asiatiques dans la Nouvelle-Hollande, admettons une seconde révolution, qui détruise l'Asie, leur patrie primitive : ceux qui les observeraient dans la Nouvelle-Hollande, leur seconde patrie, seraient tout aussi embarrassés de savoir d'où ils seraient venus qu'on peut l'être maintenant pour trouver l'origine des nôtres... J'applique cette ma-

nière de voir, dit Cuvier, à l'espèce humaine. » De sorte que, d'après Cuvier, la patrie primitive de l'homme, si l'homme a précédé tous les cataclysmes, serait la contrée où l'on trouverait des débris humains réellement pétrifiés.

Et remarquez que dans ces glorieuses études sur les ossements fossiles, Cuvier a judicieusement choisi la partie la plus difficile, mais aussi la plus décisive du problème : ses recherches, en effet, ne sont relatives qu'aux débris pétrifiés des animaux quadrupèdes et il ne s'occupe ni des poissons, ni des madrépores, ni des mollusques à coquilles. Cependant, plusieurs de ces fossiles abondent dans les terrains d'addition récente, dans les couches peu profondes de la terre. D'ailleurs, il eût trouvé toutes classées d'abondantes collections de ces derniers objets dans tous ces musées d'histoire naturelle où d'oisifs et de riches curieux les ont vaniteusement rassemblés sans la moindre prévision de leurs futurs témoignages touchant les événements des premiers âges du monde. D'où

vient donc que Cuvier a dédaigné cette source de preuves, si propres à confirmer ses opinions? il est pourtant bien plus aisé de distinguer entre eux deux coquillages, même fussent-ils ressemblants, que les fragments osseux de deux quadrupèdes congénères! Faut-il donc croire que Cuvier connaissait mal les coquilles, lui qui a composé vingt-deux beaux mémoires sur les animaux qui les habitent, grand ouvrage illustré de figures magnifiques, que lui-même avait dessinées? Peut-on penser qu'il eût peu étudié les poissons, lui qui, plus tard, décrivit, pour un ouvrage en vingt volumes, jusqu'à cinq mille espèces de ces animaux, tandis que Lacépède, leur précédent historien, en avait à peine connu le tiers, et Linné à peine le dixième? Non; cette préférence marquée pour les animaux de terre ferme ne provenait point de son ignorance quant aux habitants des eaux; mais, aussi ingénieux à pressentir les objections qu'à découvrir des vérités, Cuvier avait parfaitement jugé que ce n'était point parmi des êtres aquatiques qu'il lui serait permis d'ad-

mettre des espèces éteintes ou détruites. Chaque fois qu'on exhiberait une coquille fossile ou un poisson pétrifié dont l'espèce paraît ne plus exister, il sentait qu'on pouvait répondre : « C'est que la température des eaux a changé, c'est que la composition chimique n'en est plus la même, c'est que des courants se sont déplacés. Ou bien : cette espèce a pu émigrer; cherchez bien! peut-être habite-t-elle aujourd'hui les profondeurs de quelque abîme. » Toutes objections, comme on voit, qu'on ne peut raisonnablement faire quand il s'agit de quadrupèdes.

Disons plus : on ne voit pas comment des espèces aquatiques auraient pu être détruites par une grande irruption de la mer ou par un déluge. Tout au plus, quand les eaux se retirent, quand le sol reste à sec, beaucoup d'individus de diverses espèces doivent-ils perdre la vie. Mais, soit que la mer et les grands fleuves aient été violemment et tout-à-coup transvasés, soit que l'abondance des eaux du ciel les ait fait sortir momentanément de leurs lits, on ne

conçoit pas qu'aucune espèce aquatique ait pu être entièrement détruite : fleuves et mers ont toujours dû conserver quelques descendants directs de leurs hôtes primitifs; et, pour retrouver avec certitude l'image fidèlement transmise d'êtres créés à l'origine du monde, c'est dans l'eau des mers qu'il faut chercher.

Cuvier se borna donc à l'étude des ossements fossiles ayant appartenu à des quadrupèdes. Il en réunit, on lui en communiqua de toutes les parties du globe habitées ou visitées par des observateurs; de sorte qu'il put tour à tour écrire et méditer sur le palœothérium et sur le didelphe trouvés à Montmartre, comme sur la baleine de la rue Dauphine et l'éléphant du canal de l'Ourcq; sur le mégalonyx de la Virginie, sur les tortues de Maëstricht et le pangolin de la Hesse, de même que sur le lézard d'Oxford (long de 45 pieds), et sur le fabuleux ichthyosaure, dernier animal aussi gigantesque que l'éléphant, et non moins paradoxal que le sphinx ou la chimère. Il réunit ainsi jusqu'à 170 espèces d'ani-

maux perdus ; et sur ce nombre total de 170 espèces, il en existait pour le moins 60 qu'aucun naturaliste n'avait décrites. Plusieurs même appartenaient à des genres tellement différents des genres connus, qu'elles eussent pu donner l'idée d'une autre création.

Cependant, encore peu satisfait de tant de découvertes, redoublant d'active curiosité, et toujours plein de zèle, après avoir éclairé l'histoire des fossiles par la zoologie et amélioré la zoologie par l'anatomie comparée, Cuvier forma le projet de faire servir les connaissances des fossiles aux progrès de cette partie de l'histoire de la terre qui a reçu le nom de *géologie*. Ce fut alors qu'après beaucoup de promenades et de recherches, il publia, conjointement avec son célèbre ami, M. Alexandre Brongniart, l'important ouvrage sur les *Terrains des environs de Paris*. Là sont décrites et soigneusement représentées les couches les plus superficielles de la terre : Cuvier a de plus indiqué dans ce livre, lesquels de ces terrains superposés renferment tels ou tels ossements

fossiles. Si de pareilles études n'eussent été entreprises que pour le bassin de Paris, probablement Cuvier se serait abstenu de toute induction générale à leur sujet; peut-être en eût-il osé inférer, tout au plus, que cette partie du globe avait dû être submergée alternativement, et à plusieurs reprises, par les eaux douces de fleuves ou de lacs et par les eaux salées de la mer, tant cette double circonstance semble clairement attestée par les débris fossiles de corps organisés des deux espèces. Mais comme ses premières observations furent confirmées par les recherches ultérieures que MM. Brongniart et Ménard de la Groye, imités depuis par d'autres, tentèrent pour diverses régions de l'Europe, cette analogie de résultats et ce concours de preuves autorisèrent toutes les inductions de Cuvier. D'autres savants, la plupart ses contemporains, avaient d'ailleurs facilité et comme préparé son travail par la publication de recherches antérieures aux siennes : Saussure et Deluc avaient déjà pour ainsi dire anatomisé les Alpes, et surtout le Mont-Blanc;

Pallas, longtemps étudié la stratification des monts Ourals; Werner, soigneusement décrit la succession des couches incisées, si évidentes dans les profondes minières du Hartz; et M. Alex. de Humboldt, le plus illustre voyageur des temps modernes, avait scruté les Cordilières et le Chimboraçao. Tant de matériaux tout prêt réunis, et beaucoup d'autres que j'omets, entre autres les beaux *Mémoires* de Camper sur les os fossiles, permirent à Cuvier de poser les premiers principes de la Géologie, science fort romanesque à l'époque dont nous parlons. Or, voici quelques-unes de ses idées à ce sujet.

Trois couches d'époques différentes, trois grandes classes de roches paraissent s'être déposées successivement pour former le globe terrestre tel qu'il est aujourd'hui. Je dis cependant que ce n'est là qu'une *apparence;* car, enfin, nous ne connaissons de l'épaisseur de la terre que les éminences qu'on nomme montagnes et les excavations ou souterrains dans lesquels s'exploitent les mines : or, même en réunissant toute l'é-

lévation du Chimboraçao à l'étonnante profondeur des minières du Harz ou de l'île d'Elbe, on n'aurait pas encore la millième partie d'un rayon de la terre; de sorte que, juger de toute la terre d'après une si faible partie de son diamètre, c'est à peu près comme si l'on décrivait l'intérieur d'une orange d'après une de ces petites aspérités qui hérissent la surface de ce fruit sphérique.

A la vérité, les supputations des astronomes reposent sur des bases tout aussi étroites, puisque le célèbre Laplace lui-même, dans son *Système du monde*, n'augure de la liquidité primitive du globe qu'en raison de l'aplatissement de ses pôles, une goutte d'eau lancée dans l'espace affectant, dit-il, une forme semblable : de même, les calculs de Cavendish sur la densité moyenne de la terre ne sont pas étayés de faits beaucoup plus probants. Convenons donc qu'il est dans la destinée de l'homme d'augurer des choses qui lui sont cachées d'après le petit nombre de celles que ses sens trouvent accessibles : d'ingénieuses probabilités le

dédommagent de la certitude qui le fuit...

Mais, revenant aux idées de Cuvier sur la constitution du globe terrestre, nous dirons que, selon lui, trois espèces de roches semblent le composer. Et d'abord nous citerons les roches cristallines ou primordiales: celles-là, croit-on, occupent le centre de la terre. On les voit se relever en crêtes saillantes là où font défaut les roches plus récentes et les terrains de transition, pour former le sommet des plus hautes montagnes. Le quartz ou cristal de roche, le mica ou poudre d'or, le feld-spath ou terre à porcelaine, voilà déjà trois substances qui s'associent diversement entre elles pour composer les différents granits, base essentielle de ces hautes chaînes de montagnes qui forment en quelque sorte l'imposant squelette de la terre. A ces masses gigantesques de granit se trouvent adossés des schistes grossiers, du grès, des marbres à gros grain, du gneiss et du talc, dernière roche qui rend si glissante la pente de quelques grandes montagnes. Or, contrairement à l'opinion de ceux qui assignent

à ce noyau crystallin une origine ignée, Cuvier pense qu'il s'est primitivement précipité du sein des mers, et des mers alors sans habitants, puisque ces roches crystallines ne présentent nuls vestiges de corps organisés, aucun fossile. Et si on les désigne par le nom de *roches primitives*, c'est afin d'exprimer qu'elles durent préexister à toute création d'êtres vivants.

Remontant ensuite de ces roches de premier ordre ou de premier dépôt vers des couches moins profondes et plus modernes, on trouve le calcaire olitique, le calcaire nommé jurassique, les bancs de craie, si superficiels à Meudon, etc. Ces derniers terrains, regardés comme *secondaires*, sont formés de couches ou de zones, et ces couches durent être parfaitement horizontales dans l'origine, toutes brisées et obliques qu'elle apparaissent maintenant en beaucoup de lieux. * Ces zones, à en juger par leur arrangement, de même que par l'extrême différence de leur composition,

* Voir les beaux mémoires de MM. Elie de Beaumont et Dufrénoy.

furent sans doute déposées par une mer souvent tourmentée ; les eaux de cette mer durent fréquemment changer de nature, ainsi que l'attestent les dépôts successifs qu'elles laissaient se précipiter ; et des corps vivants fort différents des nôtres existaient certainement alors au sein de ces eaux, ainsi que le certifient les débris de zoophytes, de coquillages et de poissons, qu'on trouve répandus çà et là dans ces roches. Cependant, on ne trouve encore dans les terrains de cette époque ni végétaux compliqués ni quadrupèdes terrestres ; nuls animaux vivipares, aucune plante dicotylédone : d'où Cuvier conclut que la création des êtres vivants a été successive et graduelle, de même que la composition du globe que ces êtres habitent. Néanmoins, il se garde bien de dire que la création ait commencé par les êtres les plus imparfaits, sachant bien que tout être vivant est parfait, puisqu'il a en soi tous les éléments d'existence et de conservation, autant d'organes, autant de facultés et d'instincts qu'en comportent ses besoins : Cu-

vier dit seulement que les premiers êtres furent les moins complexes, les plus simples. Lamarck, cependant, concluait différemment : suivant ce grand naturaliste, les êtres vivants, d'abord très simples à l'origine du monde, se compliquèrent graduellement de proche en proche, et de telle manière que le polype s'éleva enfin jusqu'à la condition d'oiseau ou de quadrupède, après s'être successivement transformé en mollusque, en poisson ou reptile, etc. Le même Lamarck n'éprouve pas plus d'embarras pour expliquer la formation des ferrains postérieurement sur-ajoutés au noyau crystallin primitif; car il attribue sans scrupule tout ce qui est calcaire à la décomposition chimique des premières générations d'animaux. M. Adolphe Brongniart, le fils d'Alexandre, lui dont Cuvier adopta après les avoir suggérés, les *Mémoires sur les végétaux fossiles*, a aussi émis son opinion, fabriqué son système. Jugeant du monde d'alors d'après les végétaux peu complexes dont il retrouve les débris fossiles; du degré de chaleur et de l'abondance du gaz

acide carbonique, d'après la taille gigantesque de ces plantes pétrifiées ; de l'excès d'azote, d'après les animaux à sang froid et à respiration imparfaite, qui seuls alors habitaient la terre ; selon M. Ad. Brongniart, l'atmosphère, à cette époque, renfermait beaucoup moins d'oxygène et plus d'acide carbonique et plus d'azote que l'atmosphère d'aujourd'hui ; et c'est ainsi qu'il explique pourquoi les êtres vivants, dans ces temps reculés, étaient si différents des corps organisés d'à présent. Plus réservé, et respectant toujours les traditions sacrées, les anciennes croyances, Cuvier rend compte de tout par l'irruption des eaux, par leur séjour et leur retraite, et c'est ainsi qu'il comprend l'addition graduelle de terrains nouveaux, de même que la succession progressive d'êtres vivants de plus en plus complexes : il en revient toujours à la création, et s'il admet qu'elle dût être graduelle et lentement successive, c'est que des faits démonstratifs l'y contraignent.

Quand, par exemple, il en vient à examiner les terrains de troisième ordre, le

sable vert, le calcaire grossier ou pierre à bâtir, les lignites, le gypse ou plâtre, la pierre à meule, etc., ces divers terrains, plus horizontaux que les précédents, lui paraissent aussi plus modernes : les débris organiques fossiles qu'il y rencontre lui semblent appartenir à une création ultérieure, en même temps qu'ils témoignent à sa raison que tantôt les eaux douces et tantôt les eaux salées ont tour à tour submergé les terrains nouveaux qui les recèlent. Il remarque avec une prédilection complaisante que les débris fossiles des quadrupèdes dont l'espèce est perdue, se trouvent dans les couches immédiatement superposées à la pierre à bàtir, tandis que les ossements pétrifiés d'espèces plus ressemblantes aux nôtres ne se rencontrent que dans des terrains plus irréguliers et beaucoup plus modernes.

« Ainsi, dit Cuvier, les diverses catastrophes de notre planète n'ont pas seulement fait sortir par degrés du sein de l'onde les diverses parties de nos continents ; mais il est arrivé aussi plusieurs fois que des ter-

rains mis à sec ont été recouverts par les eaux, soit qu'ils aient été abîmés, ou que les eaux aient été seulement portées au-dessus d'eux; et le sol particulier que la mer a laissé libre dans sa dernière retraite avait déjà été desséché une fois, et avait nourri alors des quadrupèdes, des oiseaux, des plantes, et des productions terrestres de tous les genres; il avait donc été envahi par cette mer, qui l'a quitté depuis.

»Les changements arrivés dans ces productions des couches terrestres n'ont pas seulement dépendu d'une retraite graduelle et générale des eaux, mais de diverses irruptions et retraites successives, dont le résultat définitif a été cependant une diminution universelle de niveau. Et ces irruptions, ces retraites répétées, n'ont point été lentes, ne se sont point faites par degrés; la plupart des catastrophes qui les ont amenées ont été subites; et cela est surtout facile à prouver pour la dernière de toutes, celle dont les traces sont le plus à découvert. Elle a laissé encore dans les pays du Nord des cadavres de grands quadupèdes que la

glace a saisis, et qui se sont conservés jusqu'à nos jours avec leur peau, leur poil et leur chair. S'ils n'eussent été gelés aussitôt que tués, la putréfaction les aurait décomposés. Or, cette gelée éternelle n'a pu s'emparer des lieux où ces animaux vivaient que par la même cause qui les a détruits : cette cause a donc été subite comme son effet. »

Si maintenant vous osiez demander à Cuvier quelle a pu être cette cause, l'œil au ciel il s'inclinerait en silence. Montrant la vanité de tous les systèmes, lui-même il n'en a fait aucun. Il se contente d'analyser les différentes causes qui agissent encore sur le globe pour le détruire ou le modifier; il passe successivement en revue les éboulements des montagnes, les alluvions des fleuves, les amas de sables marins qui ont reçu le nom de dunes, les rochers battus par les flots ou falaises, les sédiments des eaux mortes ou courantes, les lithophytes et les stalactites, les incrustations, les volcans, et aussi les révolutions astronomiques compatibles avec la durée de l'univers et le cours régulier des saisons; et parmi

ces causes d'action lente, aucune ne lui paraît capable d'avoir relevé ou renversé les couches du globe, d'avoir revêtu de glace de grands quadrupèdes, ni d'avoir pétrifié d'anciens ossements, ou mis à nu des bancs entiers de coquillages.

Surtout ne demandez pas à Cuvier quelle dut être l'époque où l'homme commença d'exister, ni s'il fait dater son origine de la dernière irruption des eaux, ni s'il pense que l'homme existant déjà, son génie lui ait suggéré des moyens de salut dans ce commun déluge! A cet égard, Cuvier ne répondrait rien de précis : il abandonne ces conjectures téméraires à des érudits tels que Huet, dom Calmet ou Latreille, eux qui ont cherché à dépister les premiers individus de l'espèce humaine jusque dans le paradis terrestre, dont ils ont marqué la place.

Cependant, mille preuves diverses attestant le dernier déluge, Cuvier voudrait préciser la date de ce grand événement; cette date, il la croit récente, mais comment l'établira-t-il ? Les astronomes ont bien franchi les limites de l'espace! pourquoi

ne franchirait-il point les limites du temps ! Le chronomètre dont il a besoin, il en trouvera l'équivalent dans les additions annuelles des atterrissements limoneux du Nil, dans la progression calculable des dunes, dans la retraite graduelle des mers loin de leurs anciens rivages, de même que dans les premiers établissements des peuples, dans les annales de l'antiquité, et jusques dans les poèmes, dans les religions. Et afin de vérifier ces premiers résultats, il les compare l'un après l'autre avec la chronologie de chaque peuplade, avec la liste de ses rois ou la date de ses inventions, avec ses monuments astronomiques, ou le souvenir de ses conquêtes : or, tant de savants calculs sont merveilleusement confirmatifs du texte de la *Genèse*, ouvrage qui ne compte pas moins de trente-trois siècles d'existence. Et comme cette œuvre de Moïse, d'après de vénérables traditions, serait d'environ vingt siècles postérieur au déluge, c'est en conséquence de cinq à six mille ans qu'il convient de dater l'époque la plus probable de cette grande catastrophe, et tel est précisément

le terme auquel Cuvier s'arrête. A la vérité, il ne tient aucunement compte ni des soixante-dix siècles d'existence que Champollion assigne aux pyramides d'Egypte, ni des cent cinquante siècles au-delà desquels Dupuis voudrait faire remonter l'origine du zodiaque de Denderah; il fait de même abstraction des quarante mille ans de durée dont certains observateurs s'imaginent trouver l'attestation dans les mines de fer de l'île d'Elbe, et voici comment il énonce sa conclusion finale :

« Je pense, dit-il, avec Deluc et Dolomieu, que, s'il y a quelque chose de constaté en géologie, c'est que la surface de notre globe a été victime d'une grande et subite révolution, dont la date ne peut remonter beaucoup au-delà de cinq à six mille ans; que cette révolution a *enfoncé* et fait disparaître les pays qu'habitaient les hommes et les espèces des animaux aujourd'hui les plus connus; qu'elle a, au contraire, mis a sec le fond de la dernière mer, et en a formé les pays aujourd'hui habités; que c'est depuis cette dernière révolution

que le petit nombre des individus épargnés par elle se sont répandus et propagés sur les terrains nouvellement mis à sec, et par conséquent, que c'est depuis cette époque seulement que nos sociétés ont repris une marche progressive, qu'elles ont formé des établissements, élevé des monuments, recueilli des faits naturels, et combiné des systèmes scientifiques. Mais ces pays aujourd'hui habités avaient déjà été habités avant la dernière révolution qui les a mis à sec, *sinon par des hommes*, du moins par des animaux terrestres; par conséquent, une révolution précédente, au moins, les avait mis sous les eaux; et si l'on peut en juger par les différents animaux dont on y trouve les dépouilles, ils avaient peut-être déjà subi jusqu'à deux ou trois irruptions de la mer. »

Tel est l'ensemble des grands travaux de Cuvier : la connexion en est si parfaite qu'il semble avoir pris pour modèle une de ces créatures vivantes qu'il a classées et décrites. Pour résumer complètement ses ouvrages, il faudrait passer en revue l'univers,

de même que toutes les sciences qui en exposent les merveilles.

Nous venons de le voir respecter les croyances, aussi nécessaires à la moralité des actions qu'au bonheur ; nous le verrons maintenant donner l'appui de ses talents au pouvoir, le seul garant de toute sécurité.

III. *Vie publique de Cuvier. — Ses fonctions administratives et politiques. — Ses services et ses récompenses.*

A l'époque où Cuvier fut nommé membre de l'Institut (en 1796), Bonaparte faisait également partie de ce corps savant, et Cuvier occupait déjà les fonctions de secrétaire annuel de cette illustre assemblée, alors que le général, à son retour d'Égypte, en fut nommé par scrutin le vice-président. Bonaparte, l'année suivante, eût donc été, par droit d'élection préalable, président titulaire de cette compagnie ; mais cette année-là fut marquée par son avénement au

consulat, et dès-lors plus de loisirs littéraires. Cependant, le jeune général s'était assis assez longtemps près de Cuvier pour avoir pu apprécier les talents administratifs et la haute capacité du secrétaire, et voilà sans doute d'où vint primitivement la fortune politique de ce dernier.

Cuvier était né pour les académies. Dès son enfance, il en avait formé une au gymnase de Montbéliard : là, les séances hebdomadaires se tenaient dans sa cellule d'écolier ; c'était lui qui présidait, lui qui dirigeait les travaux, et ce président si précoce transformait sans cérémonie le pied de son lit en chaise curule. A Stuttgard, quelques années après, il était membre d'une académie déjà plus relevée, puisque plusieurs professeurs allemands s'y trouvaient confondus avec leurs disciples : c'était une espèce de société philomathique. Enfin, même à Valmont, nous avons vu comment Cuvier était parvenu à rendre scientifique un club révolutionnaire de bourgade. Il avait donc acquis de bonne heure une grande habileté dans le genre de

devoirs qu'imposent les fonctions de secré taire d'académie.

Toutefois, Bonaparte avait particulière ment remarqué dans Cuvier celles des ha bitudes qu'il avait lui-même contractées Comme lui, Cuvier parlait avec clarté e précision, et toujours d'une manière expli cite, mais rarement, et jamais sans avoir énoncer quelque idée d'ordre ou d'utilité Il pouvait, comme lui, travailler au milieu du bruit sans en être troublé ; comme lui parcourir des yeux tout un volume san manquer la page essentielle, être préoccu pé d'une pensée ou d'un projet sans paraî tre singulier ni même distrait, et ne prête son attention à un orateur diffus que tou juste à l'endroit intéressant du discours sans s'inquiéter avec ennui du reste ; en outre, et, de même que Bonaparte, Cuvie était patient pour l'étude, impatient dan l'action.

Une fois premier consul, Bonaparte s souvint de Cuvier, mais il voulut d'abor l'éprouver dans des rôles secondaires. Mé ditant de reconstituer l'université, comm

tant d'autres institutions anciennes dont huit années d'aveugle prévention et d'ignorance avaient causé la ruine, Bonaparte comprit Cuvier parmi les six inspecteurs-généraux auxquels il donnait mission d'établir des lycées dans trente des principales villes de la France ; et Cuvier se trouva plus spécialement chargé des lycées de Marseille et de Bordeaux. Dès 1800, deux années plutôt, Cuvier avait dû remplacer d'Aubenton au Collége de France, et faire son éloge funèbre à l'Institut, dont il ne devint le secrétaire-perpétuel que trois années plus tard (en 1803). Echangeant ensuite son titre d'inspecteur-général contre celui de conseiller de l'Université, Cuvier fut successivement chargé par Napoléon d'organiser les Académies de l'Italie et de la Hollande, de même que l'université de Rome ; et comme récompense de tant de zèle, de tant de travaux, le grand rémunérateur d'alors le nomma maître des requêtes au conseil d'état, après lui avoir décerné le titre de chevalier de l'empire. Ces diverses promotions dont Cuvier n'était nullement ébloui, exci-

taient pourtant l'envie. On l'accusait, dès cette époque, de sacrifier les progrès de la science à son avancement personnel, à son ambition; mais ce tort si grave, il en était innocent. En Italie comme en Erance, et à Amsterdam comme à Rome, Cuvier consacrait à l'histoire naturelle tous les instants que ses devoirs administratifs ne remplissaient pas. Libre d'une assemblée universitaire, il visitait les musées, les bibliothèques, les savants spéciaux; il se faisait apporter les animaux du pays, les poissons et les mollusques pêchés sur le prochain rivage, et vite il demandait à ses scalpels, à ses crayons, de le distraire de ses autres travaux. En Toscane, il réunissait les ossements fossiles d'éléphants, et il s'appliquait à suivre les traces d'Annibal depuis la Trebbia jusqu'au lac Thrasymène, inquiet de vérifier si tant de débris pétrifiés qui jonchent le sol de cette province peuvent être sérieusement attribués aux trente-six éléphants que le général carthaginois perdit pendant sa feinte retraite. En outre, et comme par une noble vengeance envers les rivaux

qui l'enviaient, il faisait connaître leurs travaux à l'Europe savante, dans des analyses annuelles qui depuis se sont associées à l'immortalité de l'ouvrage de Buffon, dont elles forment aujourd'hui, par ses soins, le plus digne supplément; et ces remarquables analyses, qu'il a régulièrement continuées durant trente ans, et qui, maintenant, ne le sont plus par personne, comprenaient les progrès de toutes les branches de l'histoire naturelle, depuis la météorologie jusqu'à l'art vétérinaire.

C'est au reste une remarque générale, que la plupart des plus grands hommes ont activement participé à l'histoire qui leur réservait une place glorieuse : pour exemples, nous pourrions citer Napoléon, de même que César et Frédéric, Xénophon et Machiavel, comme Montesquieu et Bossuet, et Haller ainsi que Pline. Inspiré sans doute par ce noble instinct d'avenir, Cuvier présenta à l'empereur Napoléon, au sein même du conseil d'état, un *Rapport historique sur les progrès des sciences depuis* 1789 *jusqu'à* 1808; travail considérable autant qu'impar-

tial, et pour la composition duquel les plus célèbres d'entre ses confrères lui avaient remis des notes spéciales : Biot et Laplace, sur la *physique ;* Fourcroy, Berthollet, Chaptal et Vauquelin, sur la *chimie ;* Decandolle et Jussieu, sur la *botanique ;* Ramond et Brongniart, sur la *géologie ;* l'abbé Haüy, sur la *crystallographie ;* Corvisart, Hallé et Pinel, sur la *médecine ;* Gay-Lussac, sur la *météorologie ;* Lamarck sur la *zoologie ;* et Humboldt sur les *voyages*. Napoléon écouta attentivement le discours général dans lequel Cuvier avait eu soin de résumer toutes les parties de son ouvrage ; il prêta l'oreille à tout, et même à ces éloges magnifiques dont quelques personnes ont fait un reproche à l'historien, en les déclarant excessifs et trop imprégnés d'encens. « V. M. nous a souvent demandé, disait-il, comment elle pourrait accélérer les progrès des sciences, et quelles récompenses seraient les plus propres à multiplier les découvertes :..... Un de vos regards, sire, l'espoir d'être un jour cité dans l'histoire impérissable de votre règne, parmi tant de merveilles qui exci-

teront l'admiration et sans doute l'incrédulité des nations, voilà la plus haute récompense où puissent aspirer ceux dont je suis aujourd'hui l'interprète... Un ordre, un simple mot de votre bouche, Sire! et *bientôt les sciences de votre siècle seront autant au-dessus des sciences du temps d'Aristote que les victoires de V. M. l'emportent sur celles d'Alexandre.* »

Il est permis de croire que ce Rapport de Cuvier ne fut pas étranger à la création des prix décennaux, cette grande fièvre d'émulation qui sévit en 1810, et qui, pour un seul accès, exaspéra tant d'amours-propres, et induisit à tant d'inimitiés et à tant d'injustices. Dans ce mémorable concours, où chaque genre de mérite avait sa couronne, où Pinel obtenait le prix de médecine, Andrieux le prix d'art dramatique, et où les Sabines de David l'emportaient par ordre du maître sur le Déluge de Girodet, Cuvier, alors en Italie, eut le même sort que David : après coup, un prix fut adjugé mais non décerné à l'*Anatomie comparée;* couronne, puisqu'il s'agissait d'anatomie,

dont il eût fallu décorer la tombe encore récente de Bichat, en mémoire de *l'Anatomie générale.*

Il paraît certain que Napoléon destinait sérieusement son Aristote à diriger l'éducation du roi de Rome; et peut-être ce dessein, dès longtemps prémédité, influa-t-il sur le choix qu'il fit de lui, à plusieurs reprises, pour des missions en Italie. L'empereur voulait sans doute que le précepteur de son fils pût lui faire connaître le pays et les peuples dont sa volonté, alors toute puissante, réservait à ce fils le gouvernement suprême. Déjà Cuvier étant à Rome, Napoléon l'avait chargé de dresser la liste des ouvrages qui devraient servir à l'instruction du jeune prince, liste précieuse! dont nous regrettons la perte. Mais, à cette époque, la retraite de Leipzig vint à sonner, d'affreux désastres succédèrent aux conquêtes: et telle était alors l'extrême disette d'hommes de mérite ailleurs qu'à l'armée, que Cuvier ayant écrit à l'empereur pour lui offrir son dévouement en toutes choses, Napoléon chargea l'illustre anato-

miste d'organiser la défense des frontières le plus directement menacées, celles du Rhin; et ce fut à cette occasion qu'il le nomma Conseiller d'état.

Vint bientôt la défaite d'un seul par la ligue de ceux qu'il avait vaincus, humiliés ou protégés; vinrent l'abdication de Fontainebleau et le retour inespéré des Bourbons; et Louis XVIII, roi philosophe, adopta, à quelques exceptions près, la gloire de l'institut comme la gloire des camps. Cuvier fut nommé par lui conseiller d'état, conseiller de l'université, et, beaucoup plus tard, grand-maître des cultes dissidents, puis baron et grand-officier de la Légion-d'Honneur, dernier terme, quant à Cuvier, de la munificence de deux rois... Je me trompe : le gouvernement de la restauration lui offrit à plusieurs reprises l'intendance du Jardin des Plantes, ancien privilége des médecins des rois que Buffon avait si glorieusement usurpé. Mais, sans doute par prévoyance plutôt que par modestie, Cuvier refusa constamment les fonctions d'intendant ou de gouverneur, qu'au reste il

exerçait souvent sans brevet; et cet habile refus intéressait essentiellement ses successeurs, et peut-être aussi sa propre vieillesse, car les faveurs de cour sont si versatiles! Il préservait ainsi le muséum du sceptre rigide d'un autre Buffon, de l'ignorance impertinente d'un régent grand-seigneur, ou du joug importun d'un médecin favori du prince. Grâce donc à la prudence de Cuvier, le Jardin des Plantes est resté tel qu'il était en 95; et, s'il existait quelque Français qui désirât étudier de près une vraie république, une république sans anarchie, sans bouleversement, ni tumulte, je l'engagerais à s'aller établir rue de Buffon.

Ce refus, au reste, ne fut pas le seul qu'eut à exprimer Cuvier : il refusa également le ministère de l'intérieur, haute magistrature dont le dernier duc de Richelieu le trouvait digne.. Cependant, Louis XVIII n'avait point contredit cette candidature; mais quelques journaux l'eussent blâmée; le parti dévôt, surtout, eût jeté les hauts cris; et voilà pourquoi Cuvier s'abstint. Il était dès lors trop sûr de la gloire pour

vouloir livrer son nom à la scandaleuse intolérance des partis, et d'ailleurs trop habitué à maîtriser ses travaux pour accepter des fonctions qui l'eussent lui-même dominé. Il eut la sagesse de juger qu'il ne convenait point à un anatomiste protestant d'accepter la responsabilité ministérielle dans un gouvernement catholique, quand déjà l'aveugle fanatisme reprochait à ce gouvernement son indifférence religieuse, sa tiédeur... Cuvier, à l'époque dont nous parlons, disséquait un éléphant que la ménagerie venait de perdre; et cette double circonstance fournit matière à beaucoup de jeux de mots qu'accueillirent certaines gazettes; mais sans que Cuvier s'en montrât courroucé.

Certes, Cuvier ne manquait point de cette ambition qui désire avec tempérance, et sait se produire ou s'effacer à propos. Quand arriva le gouvernement des cent jours, il quitta silencieusement le conseil d'état, attendant pour y rentrer qu'une grande bataille eût tracé un code de droits et de devoirs; car, le lendemain d'une vic-

toire, la trahison des vainqueurs eût usurpé le nom de fidélité. A son retour, Louis XVIII, trouvant Cuvier simple conseiller de l'instruction publique, lui rendit aussitôt ses autres emplois avec une confiance plus entière. Et, à partir de ce jour, Cuvier n'a jamais cessé de servir avec dévouement les Bourbons. Depuis 1815 jusqu'à 1820, peu de lois d'organisation intérieure furent présentées aux chambres délibérantes sans que le ministère, alors moins riche en talents qu'aujourd'hui, ne chargeât Cuvier de soutenir ses projets, et d'en exposer les motifs. Ceux à qui l'on confiait de pareilles attributions portaient le titre de commissaires du roi, et ces orateurs officiels avaient pour prérogatives de siéger au banc des ministres et d'obtenir comme eux la parole chaque fois et aussitôt qu'ils en exprimaient le vœu. Mais, à ce même banc du roi siégeait aussi parmi les hommes du pouvoir (et plusieurs s'en épouvantèrent), une puissance ennemie et souvent délirante. Je veux parler de l'impopularitè, ce cri suggéré, cet unanime cri de la foule

contre ceux qui osent lui donner des lois sans chercher à lui plaire. Cette vive clameur d'un peuple passionné pour l'imitation, quand il croit l'être pour la liberté, avait, au-dedans comme au-dehors des chambres, autant d'échos que d'instigateurs, et plus d'une fois elle obéit à des suggestions opposées. Sans cependant jamais attiser ni mériter ses colères, Cuvier essuya fréquemment ses injures, quelquefois même ses calomnies : sa conviction d'honnête homme le rendit courageux et persévérant, et, quant au reste, il en appela sans crainte à sa conscience et à l'histoire, cette conscience de l'avenir.

A cette origine du gouvernement représentatif, marquée par tant d'orages, Cuvier eut tour à tour à défendre l'institution du conseil d'état, les priviléges de l'université, toutes les lois universitaires, des budgets, etc. : mais les projets de loi sur la censure, sur le sacrilége et sur les élections furent ceux qui excitèrent le plus contre lui l'animadversion publique, la loi électorale, surtout. Dès 1816, Cuvier avait concouru à

l'organisation du système électoral, système dont la charte promettait l'établissement, sans en avoir toutefois posé les bases ; mais, en vertu d'un autre article de cette charte, reconnaissant l'égalité des citoyens, le cens électoral, fixé par la loi de 1816, était le même pour tous les électeurs du royaume. Cette loi, cependant, n'eut pas les résultats qu'on s'en était promis : elle composa le sénat populaire ou d'ennemis si déclarés des Bourbons, ou de partisans tellement outrés dans leur imprudence, que ces derniers, formant alors majorité, arrachèrent au gouvernement des lois antipathiques aux vœux du grand nombre, lois vicieuses en ce sens qu'elles semblaient favoriser jusqu'à l'excès ceux qui les avaient votées. Louis XVIII ne tarda pas à s'apercevoir que cette première loi, trop souple à l'action des partis, n'avantageait pas au même degré la grande propriété foncière, cette constante amie de l'ordre et de la stabilité. Il décida en conséquence qu'il fallait créer pour les plus grandes fortunes un collége électoral supérieur, qui devrait siéger au chef-lieu de

chaque département. Mais, comme ces électeurs de *grand collége* appartenaient en outre à un collége d'arrondissement ou *petit collége*, c'était admettre en faveur des riches un *double vote*, c'est-à-dire un vrai privilége, qui démentirait cette promesse d'égalité si hautement proclamée par la charte. Or, vous remarquerez qu'on n'avait jamais tant exalté le mérite de cette charte qu'à partir du moment où l'on se crut le droit de la dire *violée*.

Cependant Cuvier fut consulté, et il paraît que ce fut lui qui devint le principal auteur de cette loi, qu'il défendit, au reste, avec un grand talent. Il ne se dissimulait pas toutefois ce qu'elle renfermait de contraire à la constitution du pays. Et, s'il la défendit, c'est qu'il voyait dans une loi d'élection beaucoup plus qu'une constitution et plus qu'une charte : je veux dire des éléments de révolution, un acheminement redouté vers la dynastie précédente, peut-être même vers un gouvernement d'une autre forme. Si donc il changea la loi de 1816, ce fut dans l'intérêt, non-seulement de la

dynastie d'alors, mais encore par sollitude pour le gouvernement monarchique lui-même. Or, Cuvier avait raison quant à l'importance qu'il attribuait à une loi électorale, mais il est maintenant manifeste qu'il se méprenait quant aux entraves qu'il avait espérées de la sienne, soit contre les réactions du moment, soit contre les rébellions de l'avenir.

A l'occasion de cette loi, Cuvier fut accusé d'agir contre l'esprit de la charte et contre sa propre conviction; on lui reprocha d'avoir ainsi présenté, à quatre années de date, deux lois électorales formellement opposées l'une à l'autre; on l'accusa de complaisance ambitieuse et de servilisme. Et cependant, il voulait, tout comme ses adversaires, d'une liberté sans priviléges; seulement il l'aurait voulue sans excès. Il eût aisément consenti à lui donner vaste carrière si on l'eût assuré qu'elle ne franchirait jamais certaines bornes. Désirant lui donner pour frein la stabilité d'une dynastie héréditaire, il la voulait avec les Bourbons; et comme il croyait le règne de

ces princes nécessaire à la France, il l'eût souhaité éternel; il l'espérait durable. Assez clairvoyant pour augurer de l'extrême inconstance de la nation la possibilité d'une nouvelle catastrophe, il aurait voulu que la vétusté des rênes, que l'expérience héréditaire du maître, rendît le coursier plus docile, et la main qui le guide plus douce.

Au reste, il est probable que les accusateurs de Cuvier ignoraient quels sages amendements lui durent les lois exceptionnelles de 1815. Les Cours prévotales, sans lui, auraient peut-être renouvelé les horreurs des tribunaux révolutionnaires ; elles auraient du moins causé des transes mortelles, comme la Loi des suspects. Ce fut lui qui s'opposa à ce que la justice d'alors fût rétroactive, et il eut le bonheur d'empêcher la recherche des complots secrets, c'est-à-dire une espèce d'inquisition politique. A la vérité, deux autres hommes d'Etat d'un grand mérite, MM. de Serre et Royer-Colard, eurent part à cette victoire de modération.

Cependant, d'autres travaux de Cuvier lui attirèrent de nouvelles censures, tout

dignes qu'ils sont d'une haute estime.....

Lorsqu'en 1815, la restauration succéda définitivement à l'empire, c'est-à-dire la paix à la guerre, et l'hérédité à la conquête, les Bourbons s'ingénièrent à faire concorder l'éducation publique avec le nouvel ordre des choses. A l'impatience belliqueuse des Lycées, on dut faire succéder des mœurs plus conciliables avec le calme des fonctions civiles. Même pour maintenir l'esprit de subordination, il n'était plus besoin des uniformes de régiment et de la discipline guerrière. En un mot, à ce culte exclusif de la gloire on put substituer graduellement et avec mesure des habitudes plus modestes, la résignation à d'humbles destinées, mais surtout des croyances. Comme on ne songeait plus à conquérir, mais seulement à conserver, on s'appliqua à faire prévaloir la fidélité sur le courage, la moralité sur la force, et l'opinion sur la capacité, comme la piété sur les lumières, et les intérêts du ciel sur ceux du monde. Or, pour changer ainsi la France, il était nécessaire de commencer par cette

partie distinguée de la nation qui vient chercher dans les écoles publiques de nobles moyens d'influence et de supériorité; encore était-il fort douteux qu'on réussit dès la première génération. On commença toutefois par changer les lycées en colléges, et, dans ces colléges, la plupart des livres et des maîtres.

Du moment où la restauration fit intervenir les croyances dans l'enseignement universitaire, elle se fût montrée inconséquente si elle n'eût pas réuni dans une seule administration les affaires scholastiques et les cultes. Aussi ces deux attributions furent-elles confiées au même ministre, aussitôt que l'abbé Frayssinous prit part aux affaires gouvernementales, c'est-à-dire vers 1822. Mais, jusqu'à l'avénement de cet évêque, ce fut Cuvier qui se trouva implicitement chargé de cette fusion, tantôt comme chancelier ou comme le membre en réalité le plus influent du conseil royal de l'instruction publique, et tantôt comme grand-maître de ce conseil, dernière place qu'il occupa provisoirement

pendant près de deux années, à deux reprises différentes. Certes, il fallait que le gouvernement eût une grande confiance en lui pour déposer ainsi entre ses mains protestantes l'avenir et les secrets d'une organisation qu'on regardait alors comme fondamentale. C'est qu'en effet Cuvier avait l'âme trop élevée, je ne dis pas pour trahir la confiance du monarque ou de ses ministres, mais pour ne pas respecter les croyances du pays. Il n'était pas homme à profiter de sa position et de son ascendant pour faire du prosélytisme personnel au détriment de la foi publique. Telle était sa tolérance (et le gouvernement ne l'ignorait pas) que, même dans sa propre maison, il laissait sa femme inculquer librement aux enfants nés de leur mutuelle union des principes religieux opposés aux siens. Et notez que cette sage impartialité d'homme public était de sa part d'autant plus méritoire, qu'il resta chargé pendant près de dix années de la direction des écoles et des affaires de tous les cultes dissidents. Or, rien assurément ne lui eût été

plus facile, en sa qualité de grand-maître et d'administrateur des cultes non catholiques, que d'introduire dans les colléges royaux quelques professeurs distingués d'entre ses co-religionnaires. Mais il en était incapable.

Cette grande tolérance de Cuvier, il serait également injuste de l'attribuer, soit à l'indifférence religieuse, soit à des intérêts d'ambition. Car, dans ses efforts pour atteindre le but politique que le gouvernement des Bourbons se proposait, non-seulement il imposa silence à ses inspirations de protestant, mais il sut lutter contre l'influence occulte qu'exerçait alors une congrégation puissante. A l'époque malheureuse où les jésuites s'emparèrent des affaires après s'être emparés de l'esprit de Charles X, plusieurs fois il fut question, dans le conseil de l'instruction publique, d'introduire ces habiles sectaires au sein même de l'université. Et bien plus, quelques-uns de leurs protecteurs, ou plutôt de leurs protégés (car, grande alors était leur puissance), proposèrent de leur confier entièrement

l'instruction publique du royaume. Ces prêtres célèbres avaient plusieurs partisans dans le conseil universitaire ; ils avaient de même de solides appuis dans l'administration supérieure, et l'assentiment royal ne pouvait leur manquer. Qui donc empêcha leur accession définitive ?... Hé bien ! ce fut le même homme qu'on a longtemps présenté comme si docile au pouvoir, comme si ambitieux et si courtisan : ce fut Cuvier ! et qu'on ne s'imagine pas toutefois que, pour repousser les jésuites, Cuvier rendît sa voix plus retentissante ou plus émue que de coutume : non ! mais il annonça tout simplement, sans morgue comme sans colère, que le jour de leur admission, ce jour-là, il se démettrait de ses fonctions ; et dès lors on n'en parla plus. Au reste, si ce n'eût été par raison de conscience, Cuvier aurait pu repousser les jésuites par motif d'intérêt, tant sa place fût devenue étroite après l'advention d'une société si essentiellement envahissante.

Resté maître du terrain universitaire, et chargé des intérêts du corps enseignant,

non pas uniquement comme membre, comme chancelier ou grand-maître temporaire du conseil royal, ni même comme grand-maître des facultés protestantes, mais encore comme président du comité de l'intérieur au conseil d'état, mais aussi comme commissaire du roi près des chambres, Cuvier introduisit dans l'enseignement public plusieurs des améliorations dont il avait puisé les germes, soit dans ses voyages en Italie et en Hollande, soit dans son expérience comme professeur, soit dans ses relations journalières avec ses confrères de l'académie française et de l'académie des inscriptions, soit dans ses fonctions de secrétaire perpétuel de la section des sciences physiques à l'académie des sciences, soit enfin dans ses rapports continuels avec les professeurs des facultés de Paris, et dans les communications bénévoles des hommes instruits du monde entier. C'est à lui, en particulier, que l'enseignement élémentaire fut redevable des *comités cantonnaux*, conseils composés, à l'imitation de ceux de la Hollande, du juge de paix, du curé

et du maire du chef-lieu de canton, comme aussi de quelques propriétaires lettrés et notables. Les facultés lui doivent également l'institution des *agrégés*, sorte de pépinière pour le professorat.

Cette dernière création qui lui avait été suggérée par les universités de l'Italie, nommément par celle de Turin, est aussi profitable à l'émulation de la jeunesse que nuisible à quelques hommes supérieurs qui dédaignent les grades intermédiaires et les prompts succès... Cuvier, en outre, recomposa la faculté des sciences de Paris, fit réparer pour elle les magnifiques bâtiments de la Sorbonne, et l'enrichit de collections et de laboratoires. Quelquefois même il présida au choix de ses professeurs, et poussa le désintéressement et la justice jusqu'à préférer le plus ardent de ses antagonistes à un des vieux amis qui le tutoyaient. Il établissait en même temps dans les colléges royaux des chaires d'histoire, d'histoire naturelle et de physique, et il rendit à la jeunesse de ces derniers temps l'immense service de lui faire apprendre les

langues vivantes et la géographie, connaissances sans comparaison plus usuelles que l'étude des langues mortes de Rome et d'Athènes.

Se souvenant toujours avec reconnaissance de tout ce qu'il devait à l'académie de Stuttgard, Cuvier aurait souhaité (et c'était là un de ses projets de prédilection), qu'on le laissât maître d'établir à Paris une École spéciale pour les affaires publiques, sorte de *faculté d'administration*, d'où les fonctionnaires fussent sortis avec des connaissances acquises et des grades. Selon lui, c'eût été un sûr moyen de classer les capacités et de les parfaire, comme de modérer le trop grand essor des ambitions et d'accorder moins à la faveur. Mais malheureusement Cuvier s'adressait à des administrateurs trop prévenus contre les innovations pour en projeter, ou trop éphémères pour en accomplir. Sa vie d'ailleurs fut trop courte, ses occupations trop multipliées. Toutefois, il trouva le temps d'élaborer de nombreuses lois et de les défendre, de fonder des institutions durables, de débrouiller environ

cent cinquante mille affaires dans le seul conseil d'état, de doter les ministres de son culte des moyens d'instruction qui avant lui leur étaient refusés, de diriger le muséum d'histoire naturelle, et enfin de servir mémorablement sa patrie sous quatre rois. Déjà, nous l'avions vu publier dix principaux ouvrages formant ensemble trente-trois volumes, louer publiquement, dans autant de discours, quarante de ses confrères défunts, former une collection anatomique composée de plus de quinze mille différentes pièces, écrire et professer l'histoire des sciences, doubler les collections d'animaux, et les classer par familles aussi méthodiquement que dans ses livres, c'est-à-dire beaucoup mieux que la nature : déjà aussi nous avons dit ses découvertes. Il ne nous reste plus qu'à faire connaître son caractère et ses mœurs.

IV. *Vie intime de Cuvier. — Son caractère et sa physionomie, ses mœurs, ses opinions, ses talents.*

La première fois que je vis Cuvier, j'étais

fort jeune, et l'impression que fit sur moi sa personne ne s'est jamais effacée de mon souvenir. C'était en 1819; je venais de publier un premier mémoire de physiologie, et j'en avais réservé un exemplaire pour lui. Cette mince brochure, je l'avais remise à quelqu'un de sa maison, et m'en allais, quand je vis cette personne accourir et m'aborder. Elle me priait de revenir sur mes pas; son maître avait, disait-elle, quelque chose à me dire. J'allais donc le voir!...... Déjà ému par cette idée, en ma qualité d'étudiant vivant loin du monde, je le fus davantage à sa vue. Et cependant, le grand homme n'avait ni la taille très-élevée ni le port majestueux, ni décorations, ni rien d'éblouissant ou de magnifique : ailleurs qu'au conseil d'état, ailleurs qu'aux chambres, à la cour ou à l'institut, son extérieur était d'une extrême simplicité. Ce qui me frappa donc soudainement, ce fut cette grande physionomie, cette figure calme, grave, franche et recueillie, sur laquelle la vérité semblait écrite en gros caractères.

Son accueil fut parfait. Tout en parcourant ma brochure, qu'avant de me quitter il connaissait presque aussi bien que moi, il me regardait, me félicitait, m'interrogeait : « Avez-vous, me disait-il, étudié l'histoire naturelle? vous serait-il agréable de voyager, de faire partie d'une école dont les élèves destinés tous à parcourir les régions encore peu connues du globe, vont être choisis au concours? * » Je lui répondis que je voulais bien. Je ne saurais dire à quel point j'étais ému. J'ai connu, depuis cette époque, des personnages plus élevés ou plus puissants, jamais aucun ne m'a autant imposé. Il m'aurait dit : Voulez-vous descendre avec moi dans le cratère embrasé du Vésuve? je crois en vérité, que j'eusse répondu

* Cette École de jeunes voyageurs, créée en 1819 par M. Descazes, alors ministre de Louis XVIII, fut d'abord composée comme il suit :

MM. Havet, de Rouen, mort à Madagascar;
Godefroy, de Nantes, mort à Manille;
Plée, de Paris, mort au Brésil;
Fontanier, qui voyage maintenant en Orient;
Gerdy, aujourd'hui professeur à la Faculté de Médecine de Paris;
Et Isidore Bourdon.

Ces deux derniers furent dispensés par Cuvier d'entreprendre des voyages où trois de leurs collègues, en quelques mois, avaient perdu la vie.

oui. On s'étonne quelquefois des tergiversations des hommes d'état, de leurs complaisances, du moment où ils approchent du maître! mais si les rois et leurs ministres ressemblaient tous à Cuvier, de pareilles séductions me sembleraient naturelles, au point de me les faire envisager comme irrésistibles.

Cependant, Cuvier avait dans sa jeunesse un extérieur fort chétif; il était maigre, faible, et comme valétudinaire; il toussait et crachait le sang. De plus, il était si laid, m'a souvent dit une femme célèbre, que quand il allait rendre visite à son père, elle se trouvant à son piano dans les salons qu'il avait à traverser, vite elle quittait son tabouret et sa musique pour courir se renfermer, tant elle craignait, disait-elle, qu'il ne prît goût à sa personne et ne la demandât à son père. Alors, en effet, il avait les cheveux d'un blond roux, la voix quasi éteinte, le menton proéminent et les dents trop croisées. Mais, quelques années après, une conduite régulière et l'exercice assidu de la déclamation et de l'équitation ayant

fortifié sa santé, le caractère de sa figure changea jusqu'à le rendre méconnaissable. Ses cheveux mêmes prirent une nuance plus foncée, et ils se conservèrent si bien dans la suite que Cuvier se trouvait être dans les dernières années de sa vie, du petit nombre des membres de l'institut dont la tête fût abritée de cheveux naturels.

Ses yeux, d'un bleu céleste, n'étaient ni blessants, ni faux, ni distraits. Il les dirigeait vers vous, et souvent au-dessus de vous, mais plutôt pour saisir votre pensée actuelle sur vos lèvres ou dans vos regards, que pour chercher à pénétrer plus profondément. Cuvier n'avait ni ce coup d'œil investigateur qui préoccupe ou déconcerte, ni ce sourire équivoque qui dément s'il n'applaudit. Son nez était fort grand et recourbé, et sa voix s'y engouffrait quelquefois désagréablement. Le volume de sa tête était énorme; et comme Cuvier avait coutume de déposer son chapeau sur l'un des meubles du salon d'attente plus d'une fois il est arrivé à des pro

fesseurs et à des maîtres des requêtes d'en faire l'essai, et ce chapeau leur descendait tout naturellement jusqu'au-dessous des yeux. Cuvier néanmoins ne croyait nullement au système de Gall, quelque flatterie qu'y trouvât sa vanité, ce dont il est facile de s'assurer à la lecture du rapport qu'il fit, vers 1812, sur les travaux anatomiques de Gall et de Spurzheim. En résumé, l'ensemble de sa figure était plein de noblesse, et digne en tout de sa haute intelligence; mais ses bras étaient trop longs, sa taille un peu épaisse, et sa démarche, toujours pénible et décélant la lassitude, n'avait nulle grâce. Aussi ne le rencontrait-on presque jamais à pied : il en fût résulté pour lui trop de fatigue, et ses travaux de cabinet en eussent soufferts. Il n'aurait plus eu dès lors cette attention si fervente qui lui permettait de tout voir, de tout entendre et de tout résumer.

Sa maison et ses habitudes offraient le même ordre que ses ouvrages, et ses collections autant d'harmonie que sa figure; et cet esprit méthodique fut pour beaucoup dans

cette grande aptitude aux affaires que peu de personnes lui dénient.

Je note ici, comme singularité, non pourtant sans exemple, qu'un parent de Cuvier assure que celui-ci ressentit vivement l'amour dès l'âge de huit ans. — A l'âge de trente-quatre ans (en 1803), venant d'être nommé secrétaire perpétuel de l'institut, il avait songé au mariage. Il aurait pu choisir entre les plus jeunes et les plus belles, fières qu'elles eussent été d'ombrager de leur chevelure virginale les lauriers promis à son noble front. Mais sûr alors de son avenir, et le voulant sans nuages, il fixa son choix sur une femme raisonnable, veuve d'un de ces vingt-huit fermiers-généraux dont la Convention avait décrété l'assassinat, afin de s'attribuer leurs trésors. Mme Duvaucel connaissait le grand monde sans s'y plaire, l'infortune sans se l'être attirée, mais sans faiblir sous ses coups : elle avait trente ans, et pour dot quatre enfants en bas âge. Heureusement Cuvier attachait plus de prix à la sécurité qu'aux richesses; et d'ailleurs, il avait dès

cette époque, seize mille francs de revenu : cinq mille francs au Muséum, cinq mille au Collége de France, et six à l'Institut, sans compter le produit de ses ouvrages. C'était alors plus de fortune que de besoins.

Cette famille étrangère, à laquelle Cuvier voua sa protection et sa tendresse, s'appliqua constamment à le rendre heureux, à le seconder, et surtout à le glorifier. Son attachement pour le grand homme semblait un culte. On avait pris à tâche de reproduire son image sous mille formes : dessins, bas-reliefs, médailles, miniatures..., Mlle Duvaucel avait pour ainsi dire transformé le salon en chapelle ou temple, et ce temple n'avait qu'une idole pour mille adorations. Mais là aussi, on adressait peu de demandes, peu de prières, dans la crainte de déplaire ou d'être refusé.

De ces nombreux portraits de Cuvier, deux seulement sont d'une ressemblance frappante : le bas relief d'Aug. Schuler est le plus vrai, mais le dessin de Maurin, celui dont les yeux sont au ciel, est le plus

animé, le plus vivant. Celui-ci fut composé pendant que Cuvier prononçait son discours de réception à l'académie française (en 1818). Tous les deux sont de la même époque : Cuvier avait alors près de cinquante ans. Le sculpteur David a également exécuté son buste en bronze pour la société royale de Londres, ouvrage magnifique, quoiqu'imparfaitement ressemblant, dont Mme Cuvier possède une copie en marbre. Les deux plus beaux portraits de Cuvier sont sans contredit celui dont Mme de Mirbel est l'auteur et celui de Pickersgill : mais la France lui doit une statue *.

On pense bien que Cuvier dut mettre un ordre admirable dans le classement de ses travaux et la distribution de son temps : jamais existence ne fut mieux ordonnée pour exclure l'oisiveté et l'ennui, sans toutefois préjudicier à un sommeil réparateur. D'ordinaire, il entrait au lit vers minuit, et n'en sortait guère qu'à neuf heures; son lever même était plus tardif, lorsque la veille il

* La statue de Cuvier, depuis que cela est écrit, a été faite par David et inaugurée à Montbéliard. Une autre, au Jardin des Plantes, fait pendant à celle de Buffon.

avait assisté à une réunion nombreuse chez lui, chez madame de Rumfort (la veuve de Lavoisier), chez le marquis de Pastoret ou ailleurs. Cuvier connaissait trop bien le prix de la santé et du travail pour ne pas payer ample tribut au sommeil, sans lequel il n'est ni travail fructueux ni santé durable ; il ne veilla donc presque jamais. Trop de devoirs remplissaient ses journées pour qu'il se permît de veiller la nuit, réservant le jour au sommeil. Peut-être cette extrême régularité nuisit-elle à la profondeur et à la perfection de ses écrits ; mais elle fut par compensation, très profitable à la constance de ses études.

Levé à neuf heures, il déjeûnait à dix, et il consacrait cet intervalle à dresser le plan de sa journée, à donner des ordres, à lire sa correspondance, et aussi à ranger sur son bureau les matériaux de ses travaux. Ce bureau offrait quelquefois un curieux spectacle : on y voyait, rangés avec ordre, des livres ouverts à un chapître précis, et tous au même ; des planches gravées, des figures superbes, des

animaux empaillés, des squelettes, des os isolés, des crânes; quelquefois une pièce à demi disséquée, et quelquefois, à côté d'un ossement fossile un discours ébauché ou un éloge, des esquisses et des épreuves, des crayons, des plumes, un compas, et même un burin, car il gravait aussi. Mais ses dessins étaient admirables. M. Alex. de Humboldt, voulant louer, avec la grâce qui le distingue, ceux du *Tableau élémentaire*, disait qu'ayant ouvert et oublié ce livre sur les bords de l'Orénoque en Amérique, les oiseaux du pays avaient pris les insectes figurés de Cuvier pour des insectes véritables, et qu'ils avaient endommagé le livre. Presque tous les ouvrages de Cuvier renferment de ses dessins, le *Règne animal*, les *Fossiles*, le *Tableau élémentaire*, mais surtout les *Mémoires sur les mollusques;* et les figures de ce dernier ouvrage, toutes de sa main, offrent cette particularité, qu'elles ont été dessinées au moyen de l'espèce d'encre de Chine que fournissent les animaux dont elles retracent la forme;

c'est ce qu'on nomme aujourd'hui dessins à la *sepia*.

Au déjeûner, Cuvier se faisait apporter les journaux, et il ne prenait ordinairement aucune part active à la conversation, quoi qu'on fît pour le distraire. A peine récompensait-il d'un regard ou d'un sourire les soins attentifs de madame Cuvier, les naïfs quiproquos de madame Bowdish (madame Lee), anglaise, commensale et amie de la famille; les causeries étincelantes de mademoiselle Duvaucel, ou le gracieux enjouement de mademoiselle Clémentine, cette fille si merveilleusement accomplie, et dont la mort précoce, huit jours avant son mariage (elle avait vingt-deux ans), jeta tant d'amertume sur les dernières années de Cuvier (septembre 1827). Comme il la chérissait, sa Clémentine! il en était plus glorieux (c'est une justice à lui rendre) que d'aucun de ses ouvrages. Il avait pour elle des bontés qu'il n'aurait eues pour personne. On l'a souvent vu mettre un habit de cérémonie uniquement par complaisance pour sa fille, tant elle aimait à voir étin-

celer sur la poitrine de son père cette grande croix des braves dont on avait eu raison de récompenser son génie, car le génie c'est aussi du courage. Il lui donnait quelquefois d'autres marques de tendresse : tantôt, n'ayant point d'Éloge à faire en séance publique d'académie, elle lui disait qu'elle voulait pourtant l'entendre, et pour lui complaire, il composait aussitôt quelque discours. D'autres fois, quelle que fût son insurmontable aversion pour la musique, il lui permettait d'aller à son piano pendant qu'il déjeûnait, et, tout crispés alors qu'étaient ses nerfs, il ne montrait à sa fille que des yeux aimants et satisfaits.

A la sortie du déjeûner, repas pour lui toujours frugal, Cuvier donnait des audiences improvisées, et pour lequelles il n'exigeait pas, comme tant d'insignifiants personnages, qu'on lui écrivît d'avance. Jamais il ne se faisait attendre. Les intimes, il les recevait à son bureau, devant sa table à la Tronchin (car toujours étant chez lui, il écrivait debout). Quant aux étrangers, il les recevait dans son salon; et presque tou-

jours sans les faire asseoir, il les écoutait et leur répondait tout en se promenant : il était péripatéticien dans toute l'extension du mot. Il était rare qu'il ne comprît pas aussitôt ce qu'on voulait dire, de quelque obscurité qu'on embarrassât son discours. Tout en marchant, il écoutait admirablement ; ensuite, il précisait le discours, et alors il s'arrêtait fixement en face de son interlocuteur, comme pour le rendre juge de l'exactitude de l'interprête : après quoi, il analysait votre pensée et la résumait. Enfin, son avis une fois énoncé, il s'arrêtait de nouveau, mais sans rien dire, et tel était le signal du départ. Il reconduisait alors d'un air imposant, ouvrait lui-même une issue, et l'audience était close.

Autant il était bon et caressant pour les jeunes gens, pour ses élèves, autant il était dur et quelquefois impitoyable pour les intrigants et les solliciteurs indiscrets. J'aurai toujours présent à la mémoire un professeur de Toulouse, venant disputer, disait-il à Cuvier, une chaire de droit civil que l'école de droit de Paris venait de

mettre au concours. Ce concurrent de M. Dupin, qui lui-même ne fut pas vainqueur, conjurait Cuvier d'ordonner qu'on le dispensât de toute connaissance quant au *droit romain*.

» Bah ! Monsieur, lui dit Cuvier, votre aveu peindrait trop l'ignorance et la paresse pour que je ne l'attribue pas à la modestie : prétendant à une chaire de droit civil, et compatriote de Cujas, vous savez le droit romain ! »... Et en disant ces mots, il saisissait avec vivacité le loquet du couloir pour éconduire le Toulousain. La confusion de ce professeur dut être bien grande, car il avait commis la faute regrettable d'amener son fils avec lui : à la vérité, Cuvier ne savait pas son nom. Mais avec les hommes studieux, avec les jeunes gens surtout, il était toujours plein d'aménité : court d'entretien, il est vrai, mais bon et serviable, il aimait à suivre leurs progrès, et il leur prodiguait ses conseils. Livres, collections de toute sorte, cabinets et bibliothèque, toutes ces richesses étaient à leur disposition. Mais il fallait n'être pour

lui plaire, ni paresseux, ni parleur, ni théoricien, ni solliciteur, ni indocile. La moindre infraction à l'un de ses désirs ou de ses conseils suscitait en lui des vivacités bruyantes; mais ces colères soudaines, souvent pleines d'éloquence, disparaissaient comme celles d'un père, sans laisser ni traces ni souvenirs.

Quand Cuvier se trouvait chargé par intérim des fonctions de grand-maître de l'université, tout changeait dans sa maison, excepté lui. On rencontrait alors à la porte de son cabinet un grand homme noir, huissier décoré d'une chaîne d'acier brillante; et cette espèce de cerbère stupéfiait chaque survenant, en lui demandant effrontément *l'honneur de son nom!* mais, malgré cette innovation temporaire, le maître de céans conservait la même politesse, la même sérénité, et la même facilité d'accès.

Buffon, avec ses familiers, avait coutume d'user d'une phrase parasite qui semblait les avertir qu'il renonçait en leur faveur à toutes les pompes de son style. Les mots suivants servaient souvent d'exorde à ses

entretiens intimes : *Pardieu! sur cela, vous comprenez bien que?...* Cuvier, lui, n'abordait jamais un intime ou un disciple sans proférer cette espèce d'exclamation : *ha!...* C'est comme s'il eût dit : » Je quitte tout pour vous entendre ; les profondes pensées dont j'étais préoccupé, je les congédie... » Après cela, mais sans espérer de réponse, et presque toujours sans en recevoir, il s'informait machinalement de la santé de l'intervenant, puis il l'écoutait avec attention. Je doute qu'il ait jamais existé d'homme plus accessible : il l'était partout, occupé des plus gaves fonctions, comme dans le sanctuaire paisible de ses études. Plus d'une fois il quitta la présidence du Conseil d'État pour aller écouter dans une pièce voisine des jeunes gens qui, même sans alléguer de motifs, demandaient à le voir !

Les audiences terminées, vers midi, Cuvier avait coutume de monter en voiture pour se rendre, soit au conseil d'état, soit au ministère de l'intérieur pour sa direction des cultes, soit à l'université, ou à l'une

des trois académies dont il était membre. Toutes ces fonctions, il les remplissait avec ponctualité, avec amour, et toujours sans distraction ; mais il était surtout inimitable à son secrétariat de l'académie des sciences. Aussi impartial qu'attentif, il lisait intrépidement les mémoires ou les lettres les plus illisibles, traduisait à la simple vue les textes étrangers, donnait l'équivalent de ce qu'un autre que lui aurait trouvé incompréhensible, écoutait chaque réclamation, et prenait note de toutes choses pour ses procès-verbaux comme pour ses analyses annuelles ; de sorte qu'il écrivait ou lisait des yeux presque constamment durant les séances. Il agissait de même au conseil d'état, dans la conviction où il était que rien n'est plus vide et plus vain que la plupart des discussions et des discours. D'ailleurs, il n'écrivait nulle part aussi bien qu'en public ; le bruit, la foule et l'apparat stimulaient sa froide imagination. Voltaire lui-même, tout Voltaire qu'il était, courait quelquefois à l'Opéra, uniquement pour raviver son esprit, et ce fut de ce lieu bruyant

qu'il data ses lettres les plus spirituelles.

Il arrivait quelquefois à Cuvier, dans les plus beaux jours de l'année, de revenir à pied jusqu'au Jardin des Plantes. Mais, comme il craignait la fatigue, et qu'il avait peu d'expérience de la foule, sa livrée jaune et sa voiture le suivaient toujours. Tantôt il entrait chez son libraire pour lui demander un ouvrage nouveau, que l'auteur, comme prospectus, venait d'adresser à l'institut; tantôt il promenait ses regards sur ces macédoines de vieux livres qui déparent et jonchent nos quais, et plus d'une fois il découvrit là de précieux ouvrages. D'autres fois il s'oubliait devant les caricatures publiquement exposées : il considérait ces sortes de dessins comme un spectacle plus instructif que beaucoup de nos modernes comédies, outre qu'il professait en général plus d'estime pour un tableau que pour un livre. Lui, qui lisait si rarement un ouvrage entier, il passa souvent de longs instants à méditer sur des figures d'histoire naturelle : c'est qu'en effet les livres sont trop pleins

de leurs auteurs, et le crayon peint mieux la nature.

N'aimant ni le jeu ni la musique, et fuyant la séduction des causeries frivoles, Cuvier consacrait à l'étude presque toutes ses soirées. Trop sobre pour se préoccuper de ses digestions, il travaillait en sortant de table, et même il préférait ce moment pour écrire. Rien effectivement ne sied mieux aux esprits froids que l'excitation nocturne; l'imagination devient plus vive à l'heure où brillent les bougies : alors, d'ailleurs, les devoirs de la journée sont tous accomplis. Mais, son grand jour de travail, contrairement aux mœurs des protestants, c'était le dimanche : le dimanche, il élaborait les diversesn ouveautés que les célébrités de l'Europe, réunies comme en congrès sous sa présidence, avaient importées la veille dans ses salons. Ainsi, le jour où la foule se repose et s'amuse, ce jour de piété, de dissipation ou de paresse, fut le plus propice à ses travaux. Cuvier rédigeant la plupart de ses ouvrages le dimanche nous rappelle que l'illustre d'Aguesseau composa

quatre gros volumes, uniquement pendant l'heure d'attente à laquelle le contraignait sa femme avant chaque dîner. C'était un curieux spectacle, ce jour-là, que d'assister aux travaux de Cuvier : on le voyait parcourir ses vastes galeries, écrivant avec bruit sur une feuille volante, sans rien voir ni rien entendre, et ne faisant halte qu'aux deux limites de sa course, là où se trouvaient des écritoires et des matériaux. Ce fut ainsi qu'il composa ses nombreux discours, ses préfaces, ses rapports, ses meilleures pages et ses quarante éloges.

Mais peut-être cette manière de travailler nuisit-elle à ses écrits : toute pensée profonde a besoin de réflexion : or, sans repos comment réfléchir? Certes, le style de Cuvier a de la clarté, du nombre, de la portée, de l'enchaînement surtout, et quelquefois beaucoup d'harmonie. Mais l'auteur est diffus quand il explique, obscur quand il abstrait, sans couleur dans ses descriptions, et ses peintures sont des esquisses plutôt que des tableaux. S'il est clair, c'est à force de mots, et il laisse dans l'oisivet

la pensée du lecteur en lui disant tout, comme à un enfant. Trop habitué à un auditoire d'amphithéâtre pour rien laisser à deviner, il négligea cet art délicat qui consiste à choisir entre dix idées celle d'où découlent naturellement les neuf autres; et, tout peintre qu'il est, sa plume n'a point d'images. Il est d'ailleurs peu moraliste : on ne retrouve presque jamais l'homme dans ses écrits, et peu d'allusions à nos vices, à nos destinées. Surchargé de devoirs, et trop pressé pour approfondir, il a étudié superficiellement les fibres du cœur humain sans en lire les mystérieuses tribulations. Cependant, Cuvier revoyait ses ouvrages; mais, au lieu d'effacer ou d'améliorer, il ajoutait presque toujours. Enfin, et comme pour mieux contraster avec Buffon, il ne recopiait jamais.

Il dut résulter de ces défauts que les ouvrages de Cuvier comptèrent peu de lecteurs. Tout célèbre qu'il était, plus d'une fois il ne trouva que difficilement des libraires qui consentissent à l'éditer, et parmi ceux-ci plusieurs se repentirent; un ou

deux se ruinèrent. C'est qu'en eff
Règne animal, l'*Anatomie comparé*
l'*Histoire des poissons* n'étaient, pour
dire, que des cahiers imprimés, des c
tions de notes moins utiles à l'instru
du gros public qu'à la confection du
sur les fossiles, en vue duquel ces a
ouvrages furent tous composés. Ce de
traité de Cuvier, de même que ses *M*
res sur les mollusques, a le défaut ca
d'être tissu de morceaux détachés,
déjà même avaient paru isolément
divers recueils; et de n'offrir ni progre
de l'un à l'autre, ni lien d'unité : le
mier de ces documents serait tout
convenablement placé en dixième o
et lorsqu'on en a étudié un, on pou
sans scrupule se dispenser de lire les au
tous n'étant que des pièces justificativ
la préface et méritant d'être crus
examen. Cette préface, elle-même,
sans contredit le plus parfait des ouv
de Cuvier, celui de tous qui obtint et m
le plus de succès, le seul qui éternise
nom de l'auteur; et pourtant elle offre

core, en de certains endroits, une surabondance de preuves, à la manière allemande, et des répétitions fastidieuses et superflues.

Peut-être que Cuvier lisait trop inattentivement : car, où et comment lisait-il? en voiture, aux séances publiques, pendant son déjeûner; le soir, en outre, après tant de travaux, il écoutait quelques lectures frivoles, à demi assoupi sur le canapé de sa femme! Jamais il ne prenait de notes ni d'extraits, tant il avait confiance en sa puissante mémoire : comment donc cette abstinence de vraies lectures comme de méditations n'eût-elle pas appauvri son style, amaigri ses ouvrages? Aussi, et n'ayant pas su profiter des prédictions de Buffon concernant ses pareils, Cuvier restera un de ces auteurs qu'on pille et qu'on cite sans cesse, mais que la foule se dispense de lire, préférant les admirer sur parole, comme s'ils étaient géomètres.

Disons toutefois que Cuvier prisait infiniment l'art d'écrire. Il reconnaissait que cet art rend l'esprit plus judicieux et plus logique; de sorte que selon lui les lettres ap-

prennent mieux à raisonner que les sciences : il est en effet plus difficile de retracer des nuances morales que d'énumérer ou de peindre des objets physiques. Malheureusement, Cuvier était par-dessus tout orateur, et il savait mieux que personne combien les vrais écrivains sont rares parmi ceux qui ont l'habitude de haranguer la foule assemblée pour les entendre.

Sans posséder cette éloquence du cœur qui émeut la multitude et qui l'entraîne, Cuvier obtint de grands succès en public. Toujours lente et solennelle, sa parole était continue, attachante et accentuée; et il n'était personne dans l'auditoire qui ne l'écoutât et ne l'entendît, tant elle était harmonieuse et sonnante. Personne mieux que Cuvier ne sut tirer parti d'une longue période, en cadencer les repos, en nuancer les transitions et en graduer la marche, ni en lier entre eux tous les membres de manière à leur donner plus de puissance et plus de retentissement. Il était surtout admirable quand il lisait : sa forte voix, riche de tons variés et haute de plusieurs

octaves, avait tantôt la douceur de l'adolescence, tantôt la gravité de l'âge mur, et d'autres fois les intonations glapissantes de l'enfance, tant une *voix de tête*, dont il avait contracté l'habitude, le servait à souhait. Peu prodigue de gestes, sans doute à cause de sa froideur, qui en eût pu démentir la justesse, il se bornait à faire osciller l'un de ses bras à la manière de Talma, et c'en était assez pour donner à sa voix une émotion imitative des passions de l'âme les plus réelles. Comme il avait assez de mémoire pour retenir partiellement chaque discours, ses yeux ne restaient jamais servilement attachés sur son manuscrit; et l'air plein de noblesse dont il relevait la tête comme pour assister aux applaudissements, aurait seul fait deviner qui il était, et mérité qu'on l'applaudît.

Ce fut sans doute à cet art de dire que les éloges de Cuvier durent en partie leurs succès; car il n'avait, il faut l'avouer, ni cette fécondité d'aperçus, ni cette ingénieuse sagacité qu'on admire dans Fontenelle. Il n'était pas non plus aussi lucide

peut-être que Vicq-d'Azir ; mais nous nous hâtons d'ajouter qu'il n'avait ni le style outré de Thomas, ni l'aridité roide et prétentieuse de d'Alembert, ni l'incrédulité décourageante de Condorcet. Il savait louer sans envie, comme sans complaisance; et blâmer sans dureté ni courroux.

L'extrême facilité de ses discours fut appréciée dans maintes occasions, mais surtout dans les discussions politiques des deux chambres, dans ses allocutions au sein de l'université ou du conseil d'état, et plus particulièrement dans ses harangues à l'académie. Son discours pour la réception de M. de Lamartine, sans approcher de celui de Buffon répondant à la Condamine, reçut toutefois d'unanimes applaudissements. Les jeunes gens, malgré le dénigrement des journaux, éprouvaient toujours un vif plaisir à l'entendre. Il était même si populaire dans les colléges, que M. de Montbel, en 1829, le conjura de présider pour lui le grand concours, espérant ainsi désarmer la jeunesse, qui s'irritait de l'a-

vénement du nouveau ministre, et surtout du nouveau ministère.

Même ses procès-verbaux, on les écoutait en silence, genre de succès qu'assurément personne n'enviera, mais que nul ne partage. Quand il entendit Cuvier pour la première fois, Dupont de Nemours dit en souriant : »Enfin, nous avons donc un secrétaire qui sait lire et écrire! » Eloge bizarre sans doute! mais qui paraîtrait beaucoup moins banal, s'il n'était jamais accordé qu'à ceux qui le méritent.

Dans l'origine, Cuvier écrivait ses leçons, certain qu'il était de n'avoir besoin de son manuscrit que pour se mettre en haleine. Il se borna dans la suite à de simples notes, sorte de plan auquel il conformait toujours ses improvisations étudiées. S'il arrivait qu'il eût à décrire un animal, une plante, un organe, aussitôt il laissait courir sa craie sur le tableau, et tout en parlant, la représentation de l'objet devenait parfaite.

Malheureusement, Cuvier négligea longtemps les deux cours publics qui avaient signalé ses débuts : la politique condamna à

un triste et long veuvage les deux chaires qu'il avait illustrées en s'illustrant lui-même, et puisque tel est le seul reproche qu'il ait véritablement encouru, peut-être serait-il mal de le taire. Disons donc qu'il ne fit son cours d'anatomie qu'environ quinze années sur trente-sept, et celui du collége de France, que seize ou dix-sept ans sur trente-deux : longues vacances dont les étudiants souffrirent beaucoup, car Cuvier choisissait ses remplaçants à peu près comme Louis XIV ses généraux, c'est-à-dire de manière à accroître les regrets et le préjudice de son absence. De là vint que lorsqu'il mourut, la science sembla s'éteindre avec lui tout entière, ses successeurs ne trouvant sur ses cendres vénérées ni élèves à parfaire, ni rivaux à redouter.

Il est donc vrai de dire que son accession à la politique nuisit à l'entier accomplissement de ses devoirs. Par bonheur, ses grands ouvrages étaient alors publiés, car peut-être ne leur eût-il pas prodigué les soins qu'en eût réclamés l'achèvement. Du moins peut-on remarquer qu'il accomplit ses

plus nombreux travaux depuis 1803 jusqu'à 1810, époque où il ne fut chargé d'aucun emploi étranger à ses études; tandis qu'à dater de 1810, où commença sa carrière administrative et politique, jusqu'en 1830, où elle parut s'interrompre, peu d'ouvrages notables sortirent de ses mains: il était alors au bout de ses idées. Ce qui prouve toutefois que les sollicitudes exerçaient sur sa grande âme la même influence que sur des esprits moins puissants, c'est qu'en 1814 il ne produisit absolument rien.

Mais si les emplois politiques préjudicièrent à ses devoirs et à la science, ils accrurent sa réputation loin de la ralentir. La critique habituelle de l'homme d'état servit les intérêts du savant; car, outre que la science acquiert de l'importance en frayant avec la politique, l'amour de la controverse suscita de chauds défenseurs à Cuvier partout où l'on condamnait en lui de fausses doctrines. Si dix personnes l'attaquaient en petit comité, là surgissait aussitôt un homme de cœur, qui savait dire à cette

foule envieuse : »Cuvier! politique médi(
cre si l'on veut : mais une tête pensant(
et le premier naturaliste du monde! Save:
vous la longue liste et l'importance de s(
ouvrages? Avez-vous ouï parler de ses d(
couvertes, de l'ascendant de sa parole, (
l'enchaînement de ses idées?... »Et ce n(
ble avocat du génie employait ainsi sa f
conde à couvrir de confusion cette foule (
dépréciateurs que les gouvernements ain
que la renommée laissent ordinairement
tranquilles.

J'ai souvent entendu répéter que mên
les ouvrages de Cuvier souffrirent de s(
emplois publics, mais c'est une erreur. I
preuve que j'en donne, c'est que, différa
en cela de tant d'autres hommes fameu
il ne laissa après lui nul grand ouvra
inachevé. Car son *Histoire des poisson*
M. Valenciennes la terminera tout au
bien que lui : ce n'est là qu'une compil
tion savante à laquelle il eût fallu, non
plume de Lacépède, mais celle de Buffo
Les propres articles de Cuvier, on pe
constater le fait, ne sont pas sensibleme

supérieurs à ceux de son adjoint, toujours habile à l'imiter : c'est ainsi qu'on peut se souvenir que Gueneau de Montbéliard joignit sans trop de disparate son histoire des Oiseaux à l'immortelle histoire des Quadrupèdes par Buffon. Quant à son *Histoire des sciences*, on aurait dû voir qu'il en avait lui-même publié les parties essentielles dans la préface des *Fossiles*, dans le rapport de 1808, et dans le premier volume des *Poissons*, ainsi que dans plusieurs discours académiques. Citera-t-on cette *grande anatomie*, tant de fois promise? Mais on en trouve la seule partie importante dans les ossements fossiles, puisqu'il est certain que Cuvier ne connaissait très pertinemment que l'ostéologie. Cependant on en retrouve aussi quelques lambeaux détachés dans l'*Histoire des poissons*, dans le *Règne animal* et dans les *Mollusques*.

Nous dénions donc par avance tous les ouvrages posthumes que la cupidité tenterait d'attribuer à Cuvier, tant nous sommes convaincus qu'il n'en laissa aucun même d'ébauché. — Mais le plus grand reproche

qu'on lui ait adressé est d'avoir servi indistinctement tous les pouvoirs de son temps. Et cependant, sans discuter la validité de ces pouvoirs, n'existe-t-il pas avant eux et par-delà leur durée éphémère, cette grande collection d'intérêts qu'on nomme patrie: or, que deviendrait la patrie si, aux jours de troubles et de désunion, les hommes capables et vertueux s'isolaient tous d'elle pour se combattre et la déchirer? Cuvier, en cela fort différent de madame de Staël et de M. de Châteaubriand, n'avait point la prétentieuse pensée de se croire *né pour l'opposition.* Moins riche en imagination qu'en bon sens, il prisait aussi peu les théories politiques que les autres systèmes: en toutes choses, il s'en tenait aux faits, à la réalité. Or, à ses yeux, le point essentiel en politique, c'est la durée du pouvoir fondée sur sa force et sa moralité; et afin que les gouvernements fussent plus forts et plus durables, il aurait voulu que tout homme capable leur donnât sympathiquement le concours de son influence et de ses lumières. Il pensait qu'il y a tout à la

fois du courage et de l'abnégation à porter au pouvoir le tribut de ses talents, surtout à ces époques malheureuses où la foule exaltée respire le désordre et rêve la rébellion. Que d'hommes supérieurs, sans même parler de contemporains, ont pensé comme lui! Que d'autres, à sa place, alors ou aujourd'hui ses critiques, fussent devenus ses imitateurs! Certes, les gens obscurs et les frondeurs parlent à leur aise de l'indépendance : mais demandez-leur de quelles séductions ils se sont rendus maîtres, et combien de glorieux refus ils ont fait entendre! J'en connais de ces esprits farouches, qui ne sont restés pleinement libres que pour n'avoir pu trouver des chaînes.

D'ailleurs, Cuvier n'avait-il pas fait, dès Stuttgard, de vraies études administratives, et pourrait-on citer un emploi dans lequel il ne se soit montré supérieur à ses collégues et à ses devoirs? En outre, ennemi du repos comme il l'était, la diversité des travaux lui tenait lieu de relâche; et tel fut même le motif qu'allégua Napoléon quand il entraîna Cuvier vers la politique. Ce sont en

effet des choses si simples que les affaires humaines, quand on les compare à ces rouages inextricables dont le mystérieux mécanisme entretient la vie des êtres! Comparez donc une chétive administration avec un corps organisé!

Cuvier, il faut en convenir, n'aurait pu se passer du pouvoir. L'indépendance est l'apanage des petits; mais la grandeur et la célébrité imposent de lourdes chaînes. Un savant comme Cuvier avait besoin de places, de puissance et de fortune : il lui fallait des aides, des livres, des collections, des voyageurs, des esclaves dociles : sa renommée même décuplait ses dépenses. Or, il n'avait ni comme Aristote les dix mille soldats d'Alexandre à ses ordres, ni comme Buffon les somptueux tributs d'un public enthousiaste et la munificence d'un roi généreux.

Cependant son zèle resta toujours loin de la servilité. Nous avons déjà dit de quelles places sa conscience lui prescrivit le refus : il s'exposa en outre, vers 1827, au vif courroux de Charles X, en repoussant les

fonctions de censeur dont le *Moniteur*, sans le pressentir, le déclarait investi. Mais il n'en condamna pas moins comme inconvenantes, les remontrances que MM. Villemain, Lacretelle et Michaud, irrités contre la censure, voulaient indûment adresser au roi au nom de l'académie française.

Jamais homme ne fut moins intéressé que Cuvier. On l'a vu sacrifier jusqu'à quarante francs pour un mince volume italien, et même en 1815 il avait des dettes. Généreux envers sa famille et ses amis, quand Louis XVIII le créa baron, il n'aurait su comment fonder son majorat si ce prince libéral ne lui en avait fait don. A la vérité, il cumula dans la suite jusque par-delà cinquante mille francs de places; mais sa noble hospitalité l'induisait à de grandes dépenses; ses collections lui étaient onéreuses, et les vingt mille volumes dont se composait cette belle bibliothèque que le gouvernement vient d'acquérir au prix de soixante douze mille francs, absorbèrent longtemps ses épargnes. Il est vrai que l'*Histoire des poissons* fut achetée quatre-

vingt-dix mille francs : mais il avait destiné le tiers de la somme à son digne collaborateur, M. Valenciennes; et les soixante autres mille francs auraient dû servir de dot à cette fille chérie qu'il regretta jusqu'à la mort, jour de deuil public, dont cette perte si douloureuse hâta la venue.

Tous les chagrins de Cuvier lui vinrent de sa famille, elle dont il avait espéré tant de bonheur! Il avait eu quatre enfants, et tous moururent avant lui : sa femme perdit également presque tous les siens. Sans l'étude, sans l'histoire naturelle et ses consolantes distractions, il eût partagé les tristesses de madame Cuvier; mais la science vint alléger ses douleurs, dissiper ses ennuis. Le jour même de la mort d'un de ses fils en bas âge, il composa sur les secours que l'histoire naturelle prête aux malheureux une page admirable que nous savons tous. Cette belle inspiration : *Elle n'est pas moins utile dans la solitude*, etc., est comparable au morceau si connu de Buffon : *Pourquoi les ouvrages de la nature sont-ils si parfaits?* etc. On la trouve dans

l'introduction du *Règne animal*, et c'est le chef-d'œuvre de Cuvier.

Si la gloire tenait lieu de bonheur, la destinée de Cuvier eût été digne d'envie, car tel fut l'éclat de sa renommée qu'il n'eut lui-même rien à envier à la gloire des armes.

Oracle des académies, et prince avoué des savants, ses discours furent applaudis durant quarante années, et alors même qu'ils contrariaient des passions. Malgré la partialité des adversaires et des rivaux, l'opinion fut partout unanime quand on parla de son génie; et il fut loué par tout les journaux, lui qui n'en fit jamais. Ne critiquant personne, presque aucun ne le critiqua. Ses idées furent généralement adoptées de même que son langage; et son nom, cité par tous les auteurs, le fut même dans les œuvres posthumes d'étrangers célèbres morts avant le commencement de ses études. Les poètes vantèrent ses ouvrages; Delille les expliqua de manière à léguer des épigraphes aux éditions de Cuvier postérieures au poème des *Trois*

règnes, et un évêque les cita en chaire évangélique, comme preuves de l'authenticité des saintes Écritures. Enfin son nom est assez glorieux pour qu'on ose l'abréger sans crainte d'équivoque [CV.] : honneur jusqu'à lui réservé à Jésus-Christ [J.-C.], à J.-Jacques [J.-J.] et à Linné [L.]. D'autres n'obtiennent que difficilement et après de longues attentes le prix mérité de leurs travaux; tandis que lui, les récompenses allèrent le trouver loin de Paris. Il était en Italie ou en Provence quand il fut nommé secrétaire-perpétuel de l'Institut, chevalier, et maître des requêtes; à Rome, quand on lui adjugea un prix décennal; et il était à Londres lorsque l'académie française le mit au rang des quarante. Fort près de l'époque ou se termina sa vie, Cuvier reçut de nouveaux honneurs : la présidence de tout le conseil d'état et la pairie; derniers et splendides remercîments de la France à l'un des hommes qui l'ont le plus illustrée. Le roi de Wurtemberg aussi, se souvenant du lycée de Stuttgard, essaya de rattacher le grand nom de Cuvier à l'histoire de son règne et

de son pays, en le nommant commandeur de ses ordres.

Si pourtant ce n'étaient ses recherches sur les animaux perdus, et sa théorie des déluges, il serait difficile de trouver dans les découvertes anatomiques de Cuvier des motifs pour légitimer une existence si magnifique. Car, qu'est-ce que la découverte des vers à sang rouge, et celle des nerfs et des cœurs des mollusques? qu'est-ce que le larynx inférieur des oiseaux, et la dissection des insectes (dissection, au reste, très-incomplète en comparaison de celle du savant Strauss), quand il s'agit d'un homme comme Cuvier? Les intelligences supérieures s'appliquent aux lois générales plutôt qu'à des phénomènes et à des faits restreints : pour eux les découvertes matérielles sont presque insignifiantes. Le simple exposé de sa grande *loi des co-existences*, bien qu'il ait emprunté cette loi à la médecine, me semble donc mille fois préférable à toutes les ingrates recherches dont on surcharge vainement la liste de ses productions.

Mais le plus digne auxiliaire de tous ses

mérites fut son caractère plein de noblesse. Une modestie de bon goût induisait les plus susceptibles à lui pardonner ses rares talents. Je me souviens que, lui offrant un jour (vers 1820) l'hommage d'un de mes premiers écrits, après m'avoir cordialement serré la main (genre de caresse dont il était aussi avare qu'un roi), il demanda à lire ma dédicace. Mon épître était simple : je le comparais sans trop d'exagération à Aristote, et à cela il ne fit que sourire..... Cependant, lorsqu'il fut arrivé au mot d'*admiration*, que j'avais inscrit vers la fin de la page, il me dit doucement, tout en saisissant son crayon, et m'inondant de ses regards : « Non!..... vous ne m'admirez pas?... Je vous en prie, faisons disparaître ce mot-là! » et j'y souscrivis..... peut-être, il est vrai, sans avoir insisté. Cependant, il put juger que si l'admiration sortait de ma préface, c'était pour mieux s'enter dans mon cœur. Et si plus tard il me refusa le libre usage de ses collections pour ma *Physiologie comparée*, loin de m'en formaliser comme M. Desmoulins, je m'en serais plu-

tôt enorgueilli, tant les motifs de ce refus étaient flatteurs.

En toute occasion, sa conduite eut la même dignité, la justice et la franchise étant ses guides constants. Tantôt l'appréhension de desservir un homme de mérite, comme M. de Blainville, l'empêchait d'influer en faveur de son propre frère ou d'un vieux camarade; tantôt, et uniquement pour servir la science et l'un de ses martyrs, il ne dédaignait point de consacrer de longues heures à traduire et à annoter les œuvres botaniques de Théophraste, traduction qui est restée manuscrite faute d'éditeur. D'autres fois il châtiait l'ingratitude en accordant d'amples éloges aux travaux des ingrats, et plus d'une fois son généreux silence arrêta les scandales de l'envie.

Personne plus constamment que lui ne respecta toutes les puissances : Dieu, les religions, les gouvernements et les rois, et le génie comme la vertu, tiges jumelles d'un tronc sacré. Il marquait en toute occasion, beaucoup de vénération pour ses devanciers: il avait fait décorer son cabinet de dissection

des portraits de tous les anatomistes, ses prédécesseurs ; et l'on voyait quelques contemporains dans ce musée d'hommes célèbres. Son culte pour les grands hommes a même quelquefois profité à certains de leurs plus nuls descendants : on l'a vu prodiguer à l'un des subordonnés du Muséum, parce qu'il était fils naturel de Buffon, des égards qui s'assortissaient à son origine plutôt qu'à son mérite personnel.

Rien n'ulcérait son cœur autant que l'ingratitude. Il ne pardonna jamais à Desmoulins d'avoir dit que son *Anatomie comparée* n'était qu'un *Catalogue*, non que lui-même jugeât de ce livre plus complaisamment, puisqu'il le disait *tissu de simple énumérations*, mais parce qu'il apercevai un défaut de reconnaissance dans cette sévérité d'un élève qu'il avait comblé de bontés. F. Meckel le blessa aussi très sensiblement en publiant avant lui l'image d'un squelette d'*aye-aye* dont Cuvier s'était réservé les prémices, ce que Meckel n'avait pu ignorer. Il m'a plusieurs fois retracé cette indélicatesse avec une vivacité pleine d'é

motion. Voltaire disait un jour au jeune Lacépède qu'*il ne voulait pas se brouiller avec M. de Buffon pour des coquilles;* mais Cuvier se brouilla avec le célèbre Meckel pour un squelette, et c'était tout naturel. D'autres soucis lui furent donnés par M. de Blainville, soit que celui-ci, de même que l'Allemand Oppel, devançât ses publications en usant de ses matériaux, soit qu'il déguisât certains emprunts sous des noms d'une nouveauté singulière. Sans doute Cuvier a prouvé mieux que personne que le bonheur de l'étude peut, comme il le disait lui-même, tenir lieu de tous les autres bonheurs; mais de combien de tourments n'eût-il pas été préservé si tous ceux qui l'environnaient eussent imité les nobles qualités et le dévouement de M. Laurillard, l'auxiliaire et le confident de toute sa vie.

Cuvier se délassait souvent de ses études par le soin qu'il apportait à en diversifier les sujets. Il n'était pas rare de le voir passer de la dissection à des lectures de législation et d'histoire, et de la zoologie au dessin, à la géographie ou au blason : car

toutes ces connaissances lui étaient égale ment familières. Quelquefois aussi, il s promenait seul ou avec les siens; mai chaque fleur qui se trouvait sur son pas sage l'attirait à elle pour le replonger dan l'étude. Rarement il assistait au spectacle et s'il arrivait qu'il vît représenter un bonne comédie, comme le *Voyage Dieppe* ou le *Nouveau Pourceaugnac*, il s'a bandonnait bientôt à des éclats de rire ex pansifs et bruyants. Invité par l'Italie Sgricci de présider à ses improvisations pu bliques (1820), il lui proposa le sujet d *Bianca Capello*, drame dont l'exécutio pathétique l'intéressa vivement.

Souvent distrait au sein de sa famille celle-ci lui en fit la guerre. Il se montra sou cieux plus que jamais à l'époque où il s'at tachait à restituer à des espèces précises le ossements fossiles de Montmartre. Une fo entre autres, il employa plusieurs jours retrouver le pied de devant d'un squelett fossile, et depuis lors, quand il revena plus distrait que de coutume, mademo selle Duvaucel lui disait avec esprit et e

l'embrassant : *Eh bien! est-ce que tu cherches ton pied de devant?* »

A la fin, la santé de Cuvier s'altéra. Lui, dont la voix n'avait pris de l'énergie qu'à trente ans, et qui jusqu'alors avait conservé des cheveux roux et une grande maigreur, à quarante-cinq ans, il prit de l'embonpoint, et quelques infirmités signalèrent sa cinquantaine. Vers cette dernière époque, des hémorrhoïdes volumineuses suscitèrent une fistule, et celle-ci l'obligea d'endurer une opération douloureuse. Alors aussi il éprouva la gêne d'un assez grand embonpoint, et l'habitude d'aller en carosse et de se couvrir d'épaisses flanelles ajouta peut-être à cette sorte d'obésité. Cependant il conservait ses forces et vaquait religieusement à ses emplois et à ses travaux.

Il eut jusqu'au dernier jour la vue excellente; seulement il était un peu myope depuis longtemps, ce qui l'induisait quelquefois à cligner : il se servait familièrement d'un lorgnon.

Le 8 mai 1832, il rouvrit au collége de France, pour la troisième fois depuis la

révolution, et après une interruption ‹ quinze années, ce cours sur l'histoire d sciences naturelles où se résumaient tout ses connaissances, et qui cimenta si solid ment sa gloire. Ce jour-là il peignit av calme et grandeur l'état présent de la terr il en retraça les révolutions probables, l déluges, fit le dénombrement de ses hal tants; et ce beau résumé de la création a tira ses regards vers le Créateur. Mais ‹ cette cause suprême, mais de cette pui sance infinie, de cette *durée sans borne* quand il vint à envisager sa propre faibles et sa fragilité, il parut comme saisi de soudaine révélation du terme prochain sa course. Sa voix alors, prenant tout- coup une expression de tristesse et d'ince titude, fit entendre le souhait qu'assez force, de temps et de santé permissent grand homme d'achever cette histoire i posante dont plus de mille auditeurs e thousiasmés applaudissaient le sublii commencement.

A peine sorti de cette dernière séanc il éprouva de l'engourdissement dans

membres. Le soir il mangea avec quelque difficulté, l'œsophage et le pharinx agissaient péniblement; et le lendemain, à son réveil, Cuvier s'aperçut que ses bras étaient paralysés, et que sa voix, si retentissante la veille, était devenue presque muette. Ses membres continuaient d'être sensibles, et cependant ils n'obéissaient plus à sa volonté qu'avec réticence et lenteur. On expliqua cette disparate, et lui-même en donna l'exemple, en admettant deux sortes de nerfs, les uns ne devant servir qu'à la sensibilité, tandis que les autres nerfs auraient pour toute mission de présider à l'accomplissement des mouvements volontaires.

Mais si de telles distinctions semblent légitimes pour quelques nerfs de la tête, les nerfs de la moëlle épinière n'ont certainement rien d'analogue. A la verité, chaque nerf vertébral a une racine pour sentir et une racine consacrée aux mouvements; mais ces deux racines originaires sont tellement mêlées dans le nerf même, que les deux pouvoirs moteur et sensitif sont inséparablement confondus dans chacun des

plus minces filets de chaque nerf. La saine physiologie, une physiologie sévère et judicieuse ne saurait donc admettre comme suffisante et vraie l'explication de Cuvier et de ses médecins; tout au plus aurait-on pu conjecturer qu'en Cuvier la racine antérieure des nerfs vertébraux était altérée, ramollie, en partie détruite ou rompue *; mais rien, quand on ouvrit le corps, ne parut propre à justifier cette supposition : aucun désordre ostensible n'expliqua pourquoi les derniers ordres d'une volonté si puissante n'avaient point reçu d'accomplissement. Voici toute ma pensée à ce sujet. — Si un homme paralysé conserve encore quelque sensibilité, même dans ceux de ses membres qui ont cessé d'agir volontairement, c'est que la sensibilité est une faculté toute simple et pour ainsi dire

* Le soir, après les devoirs et les travaux d'une journée très-remplie, Cuvier avait l'habitude, toujours dangereuse pour un homme de sa corpulence et de son âge, de lire, soit sur un sofa, soit au lit, la tête lourdement appuyée sur une de ses mains. Je dis que cette habitude est dangereuse, à cause des distensions que peuvent ainsi éprouver, à la longue, soit la moëlle épinière, soit les fragiles et délicates racines des nerfs qui s'attachent à elle. (LETTRES A CAMILLE SUR LA PHYSIOLOGIE, par Isid. Bourdon, page 324, deuxième édition : Ch. Gosselin, 1843).

passive et comme inerte. Il n'est besoin pour sentir, ni d'un travail compliqué, ni d'efforts suivis ; tandis que de nombreuses conditions sont indispensables au succès de la volonté. Il faut sentir avec quelque vivacité, il faut vouloir avec énergie et dans un but prémédité, s'il n'est instinctif et comme machinal. Il faut que ce vouloir ait à ses ordres des membres obéissants, des nerfs intacts et attentifs, des muscles dispos et dociles : il faut même qu'il subsiste entre ces divers organes une assez parfaite intelligence pour qu'ils agissent de concert et avec unité : or, cette œuvre de mouvement énergique et de translation arbitraire est trop compliquée pour qu'un cerveau déjà malade ou que des nerfs compromis, altérés, puissent encore l'accomplir. Ni le jeune enfant ni le moribond ne peuvent marcher, et pourtant ils ont de la sensibilité l'un et l'autre! Dira-t-on que leur immobilité provient de ce qu'ils n'ont l'usage que des nerfs du sentiment? Non assurément; mais c'est qu'il existe entre sentir sans attention et agir selon le vou-

loir, une aussi grande différence qu'entre comprendre une idée simple et créer un système.

La maladie de Cuvier ne dura que cinq jours, pendant lesquels il montra un courage et une sérénité dignes de toute sa vie. Alors même qu'il fût resté quelqu'espoir de guérison, le traitement qui lui fut prescrit en eût rendu la réalisation impossible : on lui donna de l'émétique!... Personne n'a retracé les circonstances de sa mort avec autant de talent ou plus de vérité que le président de la chambre des pairs, et c'est à cet orateur célèbre que nous empruntons les lignes suivantes :

« Il se laissa approcher, jusqu'à son dernier moment, par tous ceux dont les rapports avec lui avaient eu quelque intimité, et c'est ainsi, dit M. le baron Pasquier, que je me suis trouvé un des derniers témoins de son existence. Quatre heures avant sa mort, j'étais dans ce mémorable cabinet où les plus belles heures de sa vie se sont écoulées, et où il avait coutume d'être environné de tant d'hommages, jouissant de tant

de succès si purs, si mérités; il s'y était fait transporter, et voulait sans doute que son dernier soupir y fût exhalé. Sa figure était calme, reposée, et jamais sa noble et puissante tête ne me parut plus belle et plus digne d'être admirée ; aucune altération trop sensible, trop douloureuse à observer, ne s'y faisait encore apercevoir; seulement un peu d'affaissement et quelque peine à la soutenir. Je tenais sa main qu'il m'avait tendue, en me disant d'une voix difficilement articulée, car le larynx avait été une des premières parties attaquées : « Vous le voyez, il y a loin de l'homme du mardi (nous nous étions rencontrés ce jour-là) à l'homme du dimanche : et tant de choses cependant qui me restaient à faire ! trois ouvrages importants à mettre au jour, les matériaux préparés ; tout était disposé dans ma tête ; il ne me restait plus qu'à écrire. » Comme je m'efforçais de trouver quelques mots pour lui exprimer l'intérêt général dont il était l'objet : « J'aime à le croire, reprit-il; il y a longtemps que je travaille à m'en rendre digne. »

On voit que ses dernières pensées fure
encore tournées vers l'avenir et la gloir
noble besoin d'immortalité, précieux in
tinct de celle qu'il est allé chercher! A ne
heures du soir de ce dimanche 13 mai,
avait cessé de vivre, n'étant âgé que
soixante-trois ans, et appartenant à u
famille de centenaires. Dirai-je maintena
le deuil si profond dont fut aussitôt env
loppé ce vaste sanctuaire de la science,
sein duquel sa dépouille mortelle repos
encore! Dirai-je ces funérailles où ni
préoccupation du mal affreux* dont les r
vages allaient toujours croissant, ni le da
ger d'affronter en une telle circonstan
l'intempérie du jour qui les vit s'accompli
ne purent empêcher dans tous les rang
dans toutes les classes, cet immense co
cours de tant de citoyens que nous avo
vus à la suite de son cercueil, et se faisa
un devoir de porter jusqu'à sa tombe le
dernier hommage? Mais le plus éclatant
ceux qui lui étaient réservés n'est-il p
sorti du vide qui s'est fait aussitôt sent

* Le choléra, dont l'épidémie régnait encore, bien que déjà affaiblie.

partout où il remplissait une fonction? J'honore comme je le dois, les mérites incontestés de ceux qui ont été appelés à lui succéder dans les différentes places qu'il occupait, et dont le nombre a trop souvent effarouché des esprits impatients de toutes les exceptions, même les mieux justifiées; eh bien! je veux supposer que ces places aujourd'hui sont toutes remises au concours; Cuvier reparaît, et qui peut douter qu'elles ne lui soient toutes à l'instant rendues par acclamation? Mais cette acclamation, n'y reconnaissez-vous pas l'infaillible voix de la postérité, qui déjà se fait entendre? Je lui laisse avec confiance le soin d'achever ce que j'ai si faiblement commencé. »

Qand on vint à ouvrir son crâne, on fut frappé du volume de son cerveau, et de la profondeur de ses sillons ou plicatures. Il pesait un peu plus de 3 livres 10 onces, c'est-à-dire environ un tiers au-delà des cerveaux ordinaires.

Les armoiries de Cuvier consistent en trois têtes d'oiseaux sur champ de sable, sous couronne de baron, avec croix, pal-

mes et guirlandes de laurier. Lui-même en avait composé le dessin sous les yeux de Louis XVIII.

Sa dernière récompense, Cuvier l'a obtenue depuis sa mort : je veux parler des 6,000 francs de pension que la France, ingrate en tant d'autres occasions, a si légitimement votés pour sa veuve.

Né, comme nous l'avons dit, la même année que Bonaparte, il avait, quand il mourut, près de 63 ans, comme Aristote.

Mai 1835.

HARVEY.

1578.

HARVEY (Guillaume), et non pas *Harvée*, ainsi que beaucoup l'écrivent, est l'auteur de la découverte de la Circulation du sang et l'auteur de précieuses recherches sur la Génération des animaux. Sans avoir joui de son vivant d'une immense renommée comme Boerhaave ou Haller, sa gloire, fondée sur des recherches patientes et de vraies découvertes, est aussi impérissable que celle de Newton, et ce qui a le droit de nous étonner, c'est qu'Harvey ait pu accomplir d'aussi grands travaux au milieu d'une vie tourmentée par les révolutions politiques de son pays.

Né en 1578, il voyagea sur le continent, étudia en Italie, eut pour maître Fabrice d'Aquapendente, célèbre professeur de Padoue, et se fit recevoir médecin deux fois :

en Italie, et en Angleterre, sa patrie. Bientôt médecin de l'hôpital Saint-Barthélemy à Londres, et protégé par quelques personnages de cour, il devint médecin de Jacques 1er, puis de Charles 1er, roi infortuné dont Harvey suivit les diverses fortunes et auquel il garda fidélité, comme de nos jours M. Bougon à l'égard de Charles X.

Avant Harvey, on avait tout au plus quelques obscures idées sur la circulation du sang : on savait vaguement, ou plutôt on le supposait, que le sang des veines éprouvait quelques mouvements, qu'il traversait les poumons, que le cœur le faisait mouvoir etc. ; mais il y avait si loin de là à ce que nous savons pertinemment aujourd'hui sur la circulation, que personne ne pensait alors que les artères renfermassent du sang, ni que le pouls eût pour cause les battements du cœur : on croyait encore que les artères étaient remplies d'un fluide subtil, et comme on le disait alors, *d'esprits vitaux*. Or, disait-on à Harvey, que voulez-vous que deviennent les *esprits vitaux*, si vous remplissez de sang les artères? Harvey

répondit qu'il se souciait peu des esprits vitaux, — qu'il ne les avait jamais vus et n'y croyait guère; mais qu'en les supposant même aussi réels qu'il les croyait chimériques, il ne voyait pas pourquoi ils occuperaient les vaisseaux plutôt que les nerfs, ni pourquoi ils ne se mêleraient pas au sang des vaisseaux.

On dit aussi à Harvey : Mais si le cœur est l'unique moteur du sang, comment donc a lieu la circulation chez certains hommes en qui le cœur ne parait point exister? Harvey répondit qu'on n'avait d'abord qu'à lui montrer un homme n'ayant point de cœur, mais que jusques-là il se rirait de l'objection.

Comme Harvey énonçait que la même action qui pousse le sang dans les artères et l'y fait circuler, le ramène au cœur par les veines, on lui objecta que s'il en était ainsi, les veines devraient avoir des pulsations comme les artères. Harvey répondit que, pour être inégalement rapide, le cours du sang n'en cst pas moins réel en tous ses vaisseaux : si pourtant la circulation vei-

neuse est moins évidente et moins rapide que l'artérielle, ajoutait-il, c'est que, du cœur jusqu'aux veines, plusieurs obstacles ont ralenti le cours du sang. Et d'ailleurs, les veines étant plus spacieuses que les artères, il est naturel que le cours du sang s'y montre plus obscurément : et, à ce sujet, Harvey cita l'exemple des fleuves, dont le cours semble se ralentir à mesure que leur lit s'évase davantage.

Mais, lui dit-on encore, si réellement le sang circule dans tous les vaisseaux, pourquoi donc ne trouve-t-on pas dans un cadavre, tous les vaisseaux remplis de sang? Pourquoi les artères paraissent-elles alors vides de sang? — Harvey, pris au dépourvu, fit à cette dernière objection d'assez mauvaises réponses : « Cependant, disait-il » toujours, *le sang circule!* il circule, et j'en » ai pour preuve l'organisation même du » cœur, ses battements, la disposition de ses » valvules et des valvules de l'aorte et des » veines; j'en ai pour preuves le pouls, la » saignée, les hémorrhagies et la manière » dont on les arrête. Le cœur palpite, les

» artères battent, le sang jaillit; et tous ces
» effets sont simultanés et parfaitement iso-
» chrones. Si l'on comprime une artère, le
» pouls s'y perd au-delà de la compression,
» et il persévère du côté du cœur; mais si,
» au contaire, c'est une veine que l'on com-
» prime, alors le vaisseau se vide entre le
» cœur et l'endroit comprimé, tandis qu'il
» se gonfle dans le bout opposé.» Dans sa première brochure, qui parut en 1619, Harvey fit représenter un bras bandé, comme dans la saignée, et cette simple figure lui suffit pour démontrer la circulation du sang.

Harvey aurait pu alléguer à l'appui de sa découverte, une autre et piquante preuve fondée sur l'organisation de l'homme et des grands animaux. En effet, là où il n'existe qu'un estomac très-circonscrit pour recevoir et digérer la nourriture, que des poumons très-concentrés qui élaborent cette nourriture; il faut bien qu'un organe central répartisse cet aliment commun. Il est évident qu'il faut un cœur unique, comme une circulation universelle, là où les pou-

dans ses *exercitationes de circuitu san*
(1628), cette immortelle découvert
contra beaucoup de contradicteurs e
crédules; Primerose, Gaspard Hoffı
et surtout Riolan, l'opiniâtre prol
de Paris, la combattirent avec acharn
et non sans des applaudissements pı
Mille moqueries et quolibets circı
alors contre Harvey et ses partisans
qu'il est dans la destinée des plus g
vérités d'être combattues comme erı
leur naissance, et d'attirer d'âpres cr
et parfois des persécutions sur leurs aı
Les hommes de génie ne trouvent
que des accusateurs parmi les cont
rains qui les jugent : Harvey l'a éj
comme Galilée; la circulation du sa

et des choses, qu'on leur rend enfin justice par l'admiration ou par le mépris.

Cette grande découverte fit perdre à Harvey quelques amis mal éclairés ou peu courageux, qui s'effrayèrent des attaques et des tourments sans fin que cette nouveauté suscitait. Elle éloigna de lui à plus forte raison ses malades, et nuisit à sa fortune, tant la foule ignorante augurait mal d'un médecin assez systématique pour s'être imaginé que le sang circule. Tout le monde l'abandonna.

Cependant, quelques hommes judicieux qui rendaient justice à son génie, lui persuadèrent d'appliquer sa sagacité et sa patience à l'étude de la génération, un des plus obscurs problêmes de la vie. Précisément, Fabrice d'Aquapendente lui avait beaucoup appris à ce sujet, en l'initiant à ses recherches sur la formation du poulet dans l'œuf. Harvey résolut donc de tirer parti pour la science de sa position près d'un roi trahi par la fortune. Il demanda à ce roi les moyens de faire en grand ses expériences physiologiques, et Charles 1er lui abandonna son parc de cerfs

avec une munificence toute royale, sans conditions et sans réserve : Sacrifice aisé pour un roi que les dissensions de ses sujets et les dangers de sa couronne détournaient du plaisir de la chasse et de la dissipation des cours. Ses expériences faites sur les biches du parc de Saint-James, Harvey éprouva deux grands malheurs dont il se montra inconsolable : la même catastrophe qui mit Cromwell sur le trône, le priva tout à la fois de son bienfaiteur et de ses manuscrits. Forcé alors de s'éloigner de Londres, la solitude et les loisirs de l'exil lui permirent de résumer ses derniers travaux ; et ce fut alors qu'il écrivit ses découvertes sur la reproduction, sans notes et presque sans aucun livre, si ce n'est un Aristote. Il faut dire toutefois que la perte de ses journaux lui fit commettre quelques erreurs; mais son ouvrage (*exercitationes de generatione animalium*), tel qu'il fut composé dans sa retraite, n'en mérite pas moins une grande estime; et l'on ne peut que gémir de la sévérité avec laquelle Buffon l'a jugé, dans la préoccupa

tion de son propre système des *molécules organiques*, bizarre hypothèse dont chaque page du livre d'Harvey contient la critique anticipée.

Harvey pensait que tout être vivant provient d'un œuf (*omne vivum ex ovo*), et cependant il ignorait l'origine ou la source des œufs des mammifères; bien que Volcher Coïter eût déjà décrit les vésicules de l'ovaire des grands animaux. Il est vrai qu'Harvey avait observé des espèces de caroncules ou de toiles d'araignées dans les cornes de la matrice de biches éventrées plusieurs semaines après l'approche du mâle; mais comme les ovaires des mêmes animaux lui avaient paru intacts et leurs vésicules sans mécompte, il regardait les premiers linéaments du jeune être comme une production spontanée due à la seule matrice. Il ignorait également l'influence de la semence du mâle dans l'acte de la fécondation. Comme il n'avait jamais trouvé de sperme dans l'utérus des biches après l'accouplement, Harvey pensait que la semence était étrangère, *comme matière*, à l'animation de

l'œuf de la femelle. Il niait même q
liqueur eût aucun contact avec l'
à demi formé des oiseaux. Suivant
observateur, l'œuf des mammifè
formé exclusivement ni par le mâ
la femelle, puisqu'il ne provient e
ment ni des ovaires ni de la semen
cet œuf provient (toujours d'après lui
tion spontanée de la matrice, après
le corps de la femelle a été féconé
liqueur du mâle, et fécondé en ver
sorte de *contagion séminale*. Harve
donc que le sperme féconde tout
maternel à la fois, à peu près com
mant donne sa vertu magnétiqu
masse d'acier qu'il a touchée, ou
comme un grain de petite vérole
au bras d'un enfant suscite une p
role universelle dans le corps inocu
cela, demandez-vous à Harvey pou
matrice seule, au sein de cette contag
verselle, acquiert cette propriété de
tion quasi immatérielle? Harvey vou
sérieusement que la matrice ressem
au cerveau, qui seul conçoit et pen

à l'advention des sens, *bien que ceux-ci ne lui apportent que des images.* Il ajoute que le fœtus ressemble au mâle qui a fécondé la mère, comme les pensées ressemblent aux sensations qui les occasionnent, *et de la même manière.*

Que conclure de là? c'est qu'à l'exemple du poète Milton, son illustre contemporain comme son antagoniste et son ennemi politique, Harvey est constamment remarquable en tout ce qu'il invente, soit erreur, soit vérité. Cependant, pour finir par une découverte, nous dirons que c'est Harvey qui, le premier, a observé que la petite tache blanche du jaune d'œuf existe dans des œufs vierges tout aussi bien que dans des œufs qui ont été fécondés, et cela même le rendit plus attaché à son système. Parisanus avait faussement affirmé que cette tache était due expressément à la semence du coq.

Harvey mourut à l'âge de quatre-vingts ans, en 1658, chez un de ses huit frères, tous adonnés au commerce; et il fut heureux que l'aisance de ce proche parent et

sa générosité infatigable éloignassent de sa vieillesse, et de cruels remords d'imprévoyance, et le repentir plus cruel d'être resté fidèle à son prince comme à son génie.

Août 1836.

BOERHAAVE.

1668.

BOERHAAVE (Hermann), l'un des princes de la médecine, et le plus célèbre des médecins modernes, fut l'esprit le plus vaste et le plus influent (je ne dis pas le plus profond) des savants de son siècle. Contemporain, à deux années près, de l'Académie des sciences de Paris, fondée par Louis XIV, Boerhaave eut pendant un temps plus de renommée qu'elle : le nom de Fontenelle, si célèbre en France, n'était pas aussi européen que le sien. Il eut l'immense avantage de venir après Galilée, après Descartes et Bacon, avant Voltaire, Buffon et d'Alembert : les premiers l'avaient éclairé, les autres l'eussent peut-être éclipsé. Il vécut dans un temps où il aurait pu profiter de la découverte de la circulation du sang sans en abuser, et sa mort arriva assez

lui-même, trop profond et trop vrai faire école de son vivant. Ce fut lui qu mina l'âge des croyances dociles et commença l'époque, non encore fini la philosophie interprétative et quelqu frondeuse. Il eut cet autre avantage d' pour maîtres des hommes médioc comme Drelincourt et Gronovius, qu' fut facile de surpasser; et pour disci des esprits supérieurs, tels que Haller, Swieten et Linné, dont les premiers tra et les hommages ajoutèrent à sa gloire

Boerhaave naquit le dernier jour de 1 à Woorhout, petite bourgade de Holla presque aussi rapprochée de Leyde Passy l'est de Paris. Son père, ho érudit et ministre protestant du lieu

presque aussi bien que le français de Descartes, et ce succès des leçons paternelles rendait en lui l'obéissance plus méritoire. Boerhaave le père avait un autre fils nommé Jacques : celui-ci devait être médecin, mais les dispositions de ces deux jeunes gens trahirent les vœux de leur premier maître : le médecin devint ministre, et le ministre médecin. On raconte que notre Hermann fut atteint, à l'âge de dix ans, d'un ulcère à la jambe qu'aucun remède ne pouvait guérir : il garda cette plaie maligne durant sept ans, et ce fut la puberté qui seule l'en délivra. Cet insuccès de l'art persuada Boerhaave, non de l'impuissance de la médecine, mais de l'inhabileté des médecins de son temps, et lui fit augurer pour lui-même un brillant avenir. D'ailleurs, une maladie de sept ans, à un âge si tendre, disposa nécessairement Boerhaave à l'investigation, et rendit son esprit plus recueilli ; elle le préserva du moins contre le premier élan de ces passions enivrantes qui énervent souvent les plus heureux génies avant la maturité.

que cet excellent père lui avait choisie. I
alors sans fortune, Van Alphen le pro
avec noblesse, et pourvut à ses besoin
manière que le jeune Hermann pût re
dre ses études, et les continuer à l'un
sité de Leyde vers le but assigné par s
mille. Au latin et au grec qu'il avait a
de son père, il joignit bientôt beau
d'hébreu, un peu de Chaldéen, des ét
historiques diversifiées, mais surtout b
coup de mathématiques, et un cours
plet de métaphysique. Ses thèses ou
cours de philosophie, eurent l'ortho
qu'on pouvait attendre d'un homme de
à un ministère sacré. Après s'être ha
ment servi des arguments de Cicéron c

ville de Leyde se crût obligée de récompenser ce solide plaidoyer contre le panthéisme, par une médaille d'or expressément frappée à cette occasion, et même il est permis de penser que Louis Racine et Bernis ne consultèrent pas infructueusement, pour leurs poèmes, le discours dont nous parlons. Docteur en philosophie à vingt ans (1688), et livré ensuite à des études de théologie, Boerhaave n'échappa à la misère qu'en donnant des leçons de mathématiques. Sa fière intelligence dut ensuite s'abaisser à collationner les catalogues de la riche bibliothèque de Vossius, que la ville de Leyde venait d'acquérir. Enfin, ce ne fut qu'à vingt-deux ans, qu'il pût commencer l'étude de la médecine, sans renoncer encore à la vocation sacerdotale, tant il conservait la mémoire des promesses et des bienfaits.

Sorti à peine de la métaphysique (par laquelle il aurait mieux valu finir), mais de plus déjà physicien instruit, on doit pressentir que Boerhaave ne débuta pas à la manière des étudiants ordinaires. Les leçons de ses maîtres, il les suivit peu : il se sentait dis-

trait en les écoutant; son esprit allai
vîte que leurs paroles, et toujours au
C'étaient des cours fastidieux dont c
rait pu retrouver la tradition dans d
hiers contemporains des préjugés, e
les professeurs de Leyde s'opiniâtra
répéter d'après leurs maîtres. Boerhaa
donc raison de ne point perdre l'hal
d'étudier seul. Il aurait dû disséque
quoi de vrai, quoi de certain en méc
sans l'anatomie? Cependant, il s'absti
ces études d'abord si repoussantes de
phithéâtre; il lut l'anatomie de Vesale
sulta les admirables injections de Ru
assista à quelques dissections de Nuck,
près comme Buffon, cinquante ans a
assista de loin aux explorations de
benton et aux expériences de Need
Peu soucieux des minces détails, qu
pendant, sont les seuls qui puissent a
rer une science durable et certaine,
vit que le but final, et il se hâta d'y c
Présageant bien que son advention
l'art de guérir deviendrait pour la pos
une des époques les plus mémorables

médecine, il fit précisément ce qu'a fait parmi nous G. Cuvier, à cela près qu'il procéda d'une manière opposée quand à l'ordre : loin de négliger, comme Bichat, les auteurs anciens, il résolut de les parcourir tous l'un après l'autre. Commençant par les écrivains les plus modernes, il redescendit (car il faut bien supposer que la science est progressive) jusqu'aux auteurs de l'antiquité. Il ne négligea sur sa route ni Sydenham, ni Van Helmont, ni Paracelse, ni les Arabes, ni Galien, les découvertes d'Erasistrate, non plus que les opinions d'Hérophile; et lorsqu'enfin il arriva à Hippocrate, il se sentit moins d'estime pour beaucoup de médecins modernes, ou plutôt il proportionna cette estime au respect que chacun d'eux avait montré pour les préceptes si sages de ce grand médecin philosophe. Il procéda de même quant à la botanique et à la chimie, ce qui n'avait plus à beaucoup près le même degré d'utilité, puisque ce sont là des sciences nouvelles ou renouvelées.

Après trois années de ces recherches d'érudition, il se fit recevoir docteur en médecine,

non à Leyde, il s'en garda bien; il n'a
pas voulu tenir son diplôme de ceu
même qu'il se sentait prédestiné à
oublier : ce fut à Harderwich qu'il pri
dégrés. Le sujet seul de sa thèse pro
assez que la médecine était l'état de
choix, et qu'il l'aimait avec passion :
dissertation avait en effet pour titre : *d*
tatio de utilitate explorandorum excrem
rum in ægris, etc. (1693).

Médecin à vingt-cinq ans, Boerh
était encore trop jeune pour pratiquer
art avec le succès et la distinction
ambitionnait; il reprit en conséque
durant huit années, ses recherches d'
dition et ses études de physique et de
mie, et ce ne fut qu'en 1701 qu'o
nomma adjoint ou répétiteur de Dr
court, son premier maître, dont plus
il édita les œuvres, comme Bichat plu
cemment a publié celles de Desault. I
fut aussi facile de surpasser son chef d'
ploi qu'il le fut depuis à M. Cuvier d'eff
l'anatomiste Mertrud, qui, après avoi
la simplicité de lui donner accès dan

chaire, s'imaginait avec bonhomie que Cuvier n'était que son remplaçant ou son adjoint. Remarquons à ce sujet qu'il est des hommes auxquels le destin semble réserver toutes ses faveurs. Si Boerhaave fût venu du temps de Bergmann et de Linné, ou du temps de Fourcroy et de Bichat; si M. Cuvier eût trouvé au jardin des Plantes Buffon au lieu de Mertrud, et Vicq d'Azir au lieu de Portal, pense-t-on que ces hommes, quoique d'un savoir éminent, fussent parvenus d'un vol aussi rapide à la renommée, à la fortune? non certainement; il est même probable qu'ils auraient dû changer de dessein, et peut-être même de carrière.

Boerhaave débuta par un discours remarquable, dans lequel il préconisait l'étude assidue d'Hippocrate, qu'il élevait judicieusement au-dessus de tous les médecins; après quoi il professa d'abondance, et ce fut avec éclat. Sa figure expressive et majestueuse, le ton imposant de ses manières et de sa voix, sa parole rapide et puissante, la pureté soutenue de sa diction, la sûreté comme l'étendue de sa mémoire, la préci-

sion de ses opinions, et la fécondité
pensée, et l'exact enchaînement des
et l'abondance autant que la nouveau
aperçus, et, plus encore que tout le
l'immense trésor de son érudition, ;
l'universalité des connaissances cont
raines ; ce don précieux de carac
chaque auteur par ses opinions, c
idée par une expression heureus
adaptée, ou par une définition ne
vive, chaque mot par un accent, p
geste assorti, firent de Boerhaave le p
seur le plus accompli de l'Europe, et
brillant médecin du temps.

Les étudiants de Leyde affluèren
aux leçons de Boerhaave comme à u
dez-vous de plaisir autant que d'instru
chaque élève ensuite en envoya ving
ville ou de sa province, tant l'enthou
est contagieux ; et ces premiers succè
rent qu'accroître en Boerhaave ce talen
que qui les lui méritait. Bientôt il n'e
de simples élèves, c'étaient plutôt des
lytes et des apôtres fervents ; sa répu
dès lors s'étendit dans l'Europe e

Non-seulement il fallut agrandir son amphithéâtre, mais on se vit obligé d'élargir (et à plusieurs reprises) l'enceinte de la ville de Leyde, alors trop rétrécie pour l'affluence des auditeurs et des consultants. Cette ville avait encouragé les premiers efforts de Boerhaave; Boerhaave en retour fut cause de son agrandissement, et il lui donna part à son illustration et à ses richesses. Son nom retentit bientôt à l'égal du nom des souverains : beaucoup de personnes ignoraient le nom du roi de Pologne ou de Suède, qui n'ignoraient pas celui d'Hermann Boerhaave, ce jeune homme qui, quelques années auparant, fut mort de pauvreté sans le secours de ses mathématiques et sans le généreux appui de Van Alphen.

Enfin, titulaire d'une chaire de médecine théorique, Boerhaave y joignit successivement la botanique, la chimie, puis la médecine clinique ou d'hôpital; à lui seul il composait presque une faculté entière. Chaque fois qu'il inaugurait une chaire ou qu'il quittait le rectorat, qui lui échut deux fois, il prononçait un discours d'apparat;

et ses brillantes oraisons se trouvaien
vent en plein désaccord avec la subs
du cours. Il vantait toujours les méd
grecs dans ses prologues éloquents, e
rendait hommage à la méthode d'obs
tion; mais on pense bien que Boerh
nonobstant son profond respect pour
pocrate, ne put professer simultané
la médecine spéculative et la chimie
que bientôt l'un de ces cours n'influ
l'autre. Il était naturel, en effet, qu
sciences mathématiques, qu'il avait
temps étudiées dans sa jeunesse, lui s
rassent des hypothèses mécaniques e
drauliques; d'ailleurs la réflexion sui
dut souvent se présenter à son esprit
admirables que soient la simplicité
candeur d'Hippocrate, il faut conveni
son naturisme n'apprend pas grand'c
si ce n'est cette sage réserve qu'il a
même consacrée par son exemple.
Enormon et son Phusis ne renden
mieux raison des actes de la vie qu
faux Eléments de Galien, que l'Archéty
Paracelse ou le Blas de Van Helmont.

que tel phénomène maladif est dû à la Nature, qu'il est le produit de son génie, un attribut de sa puissance, c'est comme si l'on expliquait sérieusement les évènements du monde par l'aveugle pouvoir du Destin ou par l'intelligente intervention de la Providence. Cette philosophie de résignation peut sans doute conduire au ciel comme au bonheur, mais non pas à la vérité. Harvey, certes, a eu besoin d'une curiosité plus vive et moins soumise pour découvrir le cours du sang : de telles lumières laisseraient pour toujours à la médecine sa profonde obscurité. Respectons donc Hippocrate et suivons la route qu'indiquent ses traces, mais marchons par-delà les limites qu'il s'est prescrites ! Partageons son culte pour l'observation, mais sachons enchaîner et coordonner les faits, et fécondons-les par les sciences accessoires.

Malheureusement Boerhaave abusa beaucoup de ces sciences accessoires : il tenta de rattacher les actes de la vie, tantôt à la science déjà faite de la mécanique, tantôt aux lois, alors mal établies, de la chimie ou

de la physique. Les premiers chimistes avaient renversé la doctrine de Galien en détruisant les Éléments sur lesquels elle était fondée ; Boerhaave résolut de la remplacer. Il avait étudié les ouvrages de Bellini, médecin-poète autant que mécanicien, dont la dissertation sur les reins et la filtration des urines exerçait à son insu une grande influence sur son esprit ; il connaissait aussi trop bien Sylvius, et il fit de malheureuses applications de ses opinions au sujet des âcretés, des halitus et des acides.

Boerhaave créa donc des hypothèses hydrauliques pour expliquer le libre cours ou le cours entravé des liquides vivants, et des hypothèses chimiques pour rendre raison de l'altération des humeurs. Il supposa dans nos liquides des globules appropriés aux vaisseaux qui les renferment ou qui leur livrent passage ; et lorsqu'il survenait une fluxion, une inflammation ou une tumeur quelconque, Boerhaave expliquait ces anomalies en disant qu'il y avait eu *erreur de lieu*, voulant dire par là qu'un globule, s'étant apparemment trompé de vaisseaux, avait passé dans

un conduit destiné à des globules d'une autre espèce. S'agissait-il par exemple d'une ophtalmie, Boerhaave attribuait cette inflammation de l'œil au passage malencontreux des globules rouges dans des vaisseaux destinés à des globules incolores.

D'ailleurs Leeuwenhoëk s'empressa de venir au secours de ces idées systématiques si peu dignes du grand Boerhaave. Comme on peut voir à l'aide du microscope à peu près tout ce que rêve l'imagination de l'observateur, Leeuwenhoëk découvrit aisément dans le sien des globules incolores pour les vaisseaux incolores, des globules blancs pour les vaisseaux blancs, des globules rouges pour les vaisseaux rouges, etc.; il eût de même découvert des globules bicolores, s'il eut existé des vaisseaux de cette sorte, car le microscope a toute la docilité et la courtoisie des ambitieux du second ordre et des flatteurs.

Ce fut aussi Boerhaave qui inventa les acrimonies, les obstructions, les attractifs, les fondants, et tous ces termes ambigus qu'on ne prononce déjà plus dans nos

écoles, mais qu'on trouve encore dans quelques livres, et qui surtout se rencontrent fréquemment dans le langage plaintif des hypochondriaques, aussi bien que les vices d'humeurs de Sydenham, la tension des nerfs de Macbride, le fluide nerveux d'Hoffmann, les nerfs irritables de Glisson, l'âcreté de la bile ou le sang calciné de Sylvius, le sec et l'humide de Galien, et mille autres rêveries de différents siècles, toujours accolées à quelque nom célèbre qu'on aurait peut-être oublié sans ce cortège d'erreurs.

Ces systèmes de Boerhaave, aujourd'hui si dédaignés, concoururent puissamment à ses éclatants succès. Ses élèves s'applaudissaient de trouver réunis dans un même cours de médecine, le résumé ainsi que l'utile application de toutes leurs études; cela soutenait leur ardeur et avivait leur enthousiasme.

Il faut remarquer que Boerhaave ne se pressa ni de professer ni d'écrire; il avait trente-trois ans lorsqu'il fut nommé répétiteur de Drelincourt, et il en avait quarante

quand il publia ses deux principaux ouvrages de médecine, résumant tous ses autres travaux : je veux dire les Institutions et les Aphorismes, ouvrages qui ont été savamment commentés, le premier par Haller et le second par Van Swieten, deux de ses disciples les plus célèbres. Chacun de ces livres eut environ douze éditions en Europe dans l'espace de quarante ans.

L'histoire naturelle et la botanique participèrent aussi à cette grande activité de Boerhaave. A la vérité, il concourut peu par lui-même à leurs progrès, mais son seul assentiment excita une émulation générale, et servit d'encouragement aux savants. Quant à lui, il distribua les plantes du jardin de Leyde, moitié par caprice ou par routine, à l'exemple de son prédécesseur Hermann, et moitié d'après les idées alors si répandues et si applaudies du célèbre Pithon de Tournefort. Il eut d'ailleurs le mérite de tenir compte des étamines des fleurs dans la description des végétaux et leur arrangement par familles, cinquante ans avant que Linné envoyât à l'académie de

St-Pétersbourg son beau *mémoire sur les sexes et les mariages des plantes.* Il connaissait, à ce qu'il paraît, les découvertes antérieures de l'anglais Millington et de l'italien Malpighi (1675). Non-seulement il publia plusieurs catalogues des plantes du jardin de Leyde qu'il avait agrandi et beaucoup enrichi, mais il décrivit et fit figurer quelques plantes nouvelles, et créa de nouveaux genres. Le botaniste Vaillant, qui lui avait dédié un genre nouveau qu'on nomme encore Boerhaavia, lui adressa, de son lit de mort, comme au seul légataire méritant confiance, le manuscrit de sa *botanique parisienne;* et Boerhaave, noble soutien d'une science en deuil, fit religieusement imprimer cet ouvrage, auquel il joignit des planches magnifiques d'Aubriet, qu'il confia au burin de Van der Laaw. Boerhaave eut aussi le bonheur de protéger le jeune Linné et son ami Artédi. Studieux et pauvres tous deux comme lui-même il l'avait été trente années auparavant, il leur donna pour patrons, Cliffort à Linné (qui depuis a illustré le nom de son hôte), et Séba à Artédi, qui,

peu de temps après, se noya par étourderie dans le Zuyderzée. Ensuite, les puissantes recommandations de Boerhaave accompagnèrent Linné dans ses voyages en d'autres pays. Sa générosité était infatigable : il fit imprimer avec magnificence, à ses frais, l'*histoire physique de la mer*, par le comte de Marsigli, auquel il succéda à l'académie des sciences de Paris, aussi bien que le célèbre ouvrage de Swammerdam, *Biblia naturæ*, qu'il enrichit d'une préface éloquente.

De toutes les parties de la médecine, l'anatomie fut la seule qu'il négligea véritablement ; elle ne lui dut ni découvertes, ni accroissements notables : et toutefois, tel était l'ascendant de ses ouvrages, de ses leçons et de sa doctrine, qu'il exerça une influence réelle sur les anatomistes de France et d'Italie qui florissaient de son temps. Ses explications mécaniques et hydrauliques portèrent Winslow, Vasalva, Morgagni et plusieurs autres à décrire et à représenter plus précisément qu'on ne l'avait fait, la forme des organes, la direction des muscles, leurs insertions, le calibre et

les orifices des vaisseaux, leurs éperons et leurs valvules. Il donna d'ailleurs d'exactes éditions des ouvrages d'anatomie de Vésale, d'Eustache et de Bellini, et il prit parti dans une discussion entre Ruisch et Malpighi sur la structure des glandes, donnant tort, comme de raison, à son compatriote Ruisch, qu'au reste il dédommagea par une lettre affectueuse.

Quant à ses travaux en chimie, ils auraient suffi à sa gloire comme à l'activité d'un autre savant. Le premier, il sut donner à cette science une allure vive et franche, l'asseoir sur des faits évidents, sur des expériences précises, en exposer les principes avec méthode et clarté, la dégageant des mystères et des préventions puériles des alchimistes, ses devanciers. Bien qu'il ignorât la doctrine du phlogistique de Stahl et de Becher, ainsi que la théorie de la combustion, déjà plus d'à moitié trouvée par Boyle, et qu'il ait eu l'inconcevable malheur de méconnaître la pesanteur de l'air, ses *Éléments de chimie* n'en eurent pas moins le succès le plus brillant et la plus

grande influence. Cet ouvrage, tout suranné qu'il nous paraisse aujourd'hui, n'en fut pas moins le plus remarquable du temps ; il fut le précurseur et apparemment le promoteur de la nouvelle révolution chimique. Les analyses de Boerhaave sont étonnantes pour le temps, et ses expériences ont souvent beaucoup d'exactitude et de finesse. Après Scheele et Bergmann, ses auteurs favoris, M. Vauquelin prisait infiniment Boerhaave ; je lui ai souvent vu aux mains l'édition de 1732, qui est la meilleure. Plusieurs opuscules sur la chimie, entr'autres trois *Mémoires sur le mercure*, furent insérés dans les recueils de l'académie des sciences de Paris et de la société royale de Londres (1734), et le succès de ces mémoires le porta à étudier profondément les maladies dont le mercure est réputé le spécifique par excellence. Ces sortes d'affections étaient alors et plus vives et moins bien connues que de nos jours ; le traitement en était non-seulement plus mystérieux, mais moins parfait et plus rarement efficace. Il y eut donc à-propos de la part de

Boerhaave à publier un ouvrage *sur les m maladies vénériennes*, l'année même q suivit ses mémoires chimiques sur le me cure. Il faut même remarquer que la pr mière édition de ce traité parut à Londre et en anglais, ce qui dut servir encore à l haute fortune du médecin de Leyde.

La chaire de médecine clinique ajout beaucoup à son expérience et à sa réputa- tion; il y fit voir une grande sagesse. Ja- mais Bidloo, son prédécesseur, n'avai montré autant d'éloignement pour les idée systématiques que Boerhaave en montr lui-même au lit des malades. Il oubliai alors toutes ses théories et sa chère chimi pour ne voir que les symptômes des mala- dies, leurs différents caractères, leur ten- dance vers la guérison ou la mort; il s'at- tachait aussi à en découvrir le siége, et i en discutait le traitement avec une rar prudence. D'ailleurs, Boerhaave possédai pour l'observation une heureuse aptitud Il n'a malheureusement laissé que deu histoires pratiques tracées de sa main : l'un d'elles est relative à la rupture soudaine d

l'œsophage sur un personnage éminent; mais il serait difficile de concevoir un récit plus hippocratique ou plus achevé. Boerhaave était également doué d'une grande sagacité, à laquelle il savait joindre, quand il en était besoin, une volonté ferme et un caractère très-décidé.

Un jour il s'aperçut en traversant une des salles de son hôpital, qu'un grand nombre de jeunes filles avaient des convulsions, à l'exemple d'une malade, leur voisine, qui était, quant à elle, réellement épileptique. Boerhaave jugea aussitôt qu'il ne maîtriserait ce contagieux effet de l'imitation qu'en frappant d'une terreur soudaine l'imagination de ces enfants. Il se fit donc apporter au milieu même des malades, un fourneau rempli de charbon ardent; lui-même y fit rougir de ces tiges de fer dont se servent les chirurgiens pour cautériser des caries ou des ulcères; et, brandissant ensuite un de ces métaux brûlants, il dit aux convulsionnaires : « Vous voyez ce fer rouge! la première d'entre vous qui s'avisera d'avoir des con-

vulsions, je le lui appliquerai sur la figure. L'effet fut subit ; aussitôt les convulsio cessèrent : on aurait pu se croire à l'u de ces enchantements si familiers jadis dans les siècles d'ignorance et d'extrêm crédulité. Voilà de la médecine morale, c'est assurément la meilleure.

Quelle vie que celle de Boerhaave! qua tre chaires différentes, glorieusement rem plies par le même homme, n'occupen encore qu'une partie de ses instants. Dan l'espace de vingt années vous lui ve rez composer dix discours fameux, plu sieurs dissertations, cinq mémoires origi naux, attacher son nom à vingt-se ouvrages remarquables, dont quatre, quoi que en latin, sont traduits en divers idio mes, même en arabe, et plus de cinquan fois réimprimés durant un quart de siècl Cependant, il trouve encore assez de loisi pour publier onze ouvrages antérieureme connus, entre autres ceux de Prosper A pin et d'Arétée, et il a la générosité de te nir lieu de libraire à trois auteurs trop pe célèbres pour en trouver d'accessibles, o

trop pauvres pour s'en passer. Remarquez pourtant que Boerhaave sait six langues, qu'il est bon mathématicien, physicien ingénieux, savant naturaliste, métaphysicien subtil; il sait la théologie, il sait l'histoire. Il passe ses matinées à l'hôpital, et son laboratoire de chimie obtient les plus belles heures de chacun de ses jours; il expérimente, il professe, il observe; ensuite il compose, ensuite il traduit, il consulte, il converse, il herborise, et il ne dédaigne pas même d'inventer des recettes nouvelles. Il instruit des milliers d'élèves, traite ou conseille des malades attirés vers lui, leur dernier espoir, de toutes les contrés de l'Europe; correspond avec dix académies qui voudraient se le concilier, et avec autant de rois qui songent à le séduire. Quel est donc le génie qui multiplie ainsi le même homme, et qui concentre dans vingt années de sa vie l'ample matière à cent existences communes; qui le rend propre à tout, et supérieur en toutes choses à chacun de ses rivaux? Quel est ce savant qu'attirent à elles les plus célèbres académies, malgré des en-

vieux qui voudraient les en dissuader; pour qui l'indifférent Fontenelle lui-même devient tout-à-coup chaleureux, que l'illustre Haller n'hésite point à commenter, et à l'occasion duquel on agrandit des villes, alors trop étroites pour la foule de ses admirateurs? Quel est cet homme que viennent visiter, de cinq cents lieues, des empereurs puissants? à qui on écrit de la Chine : « A Boerhaave, médecin en Europe; » pour leque ses compatriotes illuminent spontanémen leurs édifices et leurs demeures, en appre nant qu'une attaque de goutte vient de l quitter; et qui, nonobstant l'existence l mieux remplie de nobles actions et de pen sées généreuses, laisse encore à sa famill plus de quatre millions de francs de for tune, afin sans doute d'obtenir d'elle u pardon pour cette vie studieuse et cette re nommée qui inspirait d'abord à ses proche tant de déplaisir et tant de courroux!

Si nous recherchions les causes de cett grande destinée de Boerhaave, nous en d couvririons plusieurs dans les circonstanc de sa vie : sa maladie d'enfance le rend

chaste, appliqué, prématurément réfléchi; son indigence le préserva de la dissipation et des plaisirs : elle lui enseigna de bonne heure le prix du temps et les bienfaits du travail et de la vigilance; son apparente désobéissance aux vœux d'un père vénéré lui prescrivit d'expier son insoumission par de la renommée; son intelligence pleine d'ardeur féconda l'érudition paternelle; les mathématiques lui suggérèrent l'habitude de l'ordre et de la précision, et les leçons qu'il en donna si jeune lui apprirent à surmonter les difficultés de l'enseignement et à s'insinuer par degrés dans l'esprit d'un auditoire. Il n'y a pas jusqu'à l'exiguité de la ville de Leyde qui n'ait été propice à Boerhaave : outre que cette circonstance concentra mieux ses devoirs comme ses études, elle dut le rendre plus soigneux de sa conduite, plus esclave de l'opinion, et plus certain d'obtenir en confiante estime le prix dû à son application et à sa ponctualité. C'est même pour des raisons semblables que les villes d'une médiocre étendue sont si fécondes en bons médecins : Leyde, Halle,

Lausanne, Pavie, Genève, l'île de C
Montpellier ont fourni proportionnéme
toutes les époques, plus de grands prati
que Londres, Rome, Moscou, Paris ou
drid. Voilà pour l'aptitude; quant au su
Boerhaave joignit à une science vaste et
coce, une mémoire aussi prompte qu'
rissable, un discernement presqu'infail
l'intime connaissance des hommes et
bitude du monde, une de ces physiono
saisissantes comme celles de Desgenet
de Broussais, des moyens d'expressio
comparables, et comme pour combl
mesure de tant de dons célestes, une
à l'abri des délicatesses, longtemps ép
vée par les souffrances, et qu'aucune
gue ne put dompter.

D'ailleurs, Boerhaave écrivit tard et
jours brièvement, par sommaires, réser
le surplus pour des leçons orales et
ses commentateurs. Sa réputation une
établie, sa nation, alors reine des mer
répandit avec enthousiasme parmi tou
peuples civilisés, outre qu'il habitai
pays que les étrangers ont toujours

quenté avec une sorte de prédilection, à raison de ses lumières et de sa liberté.

Toutefois, Boerhaave, si glorieux pendant sa vie, n'est plus guère admiré de nos jours que par tradition et sur parole; personne ne lit ses écrits. Notons à ce sujet une observation importante pour ceux dont la vie se dévoue au culte de l'esprit : c'est qu'il n'y a que trois sortes d'ouvrages que le temps respecte, qu'on ne cesse de lire avec intérêt, et que l'on prise d'autant plus qu'on les a lus davantage. Ce sont d'abord les grandes conceptions de poésie destinées à vivifier des scènes historiques ou à émouvoir les passions humaines par des tableaux créés à leur ressemblance sous leur inspiration; c'est, en second lieu, l'exacte notion des choses ainsi que le récit animé des faits mémorables, joint à leur fidèle et judicieuse interprétation, sans le faux alliage des suppositions ou du mensonge; c'est enfin l'histoire morale de l'homme dont l'écrivain puise les matériaux essentiels dans son expérience et dans son cœur. Hors de là, tout passe; et voilà pourquoi les livres de Boerhaave sont,

non pas oubliés, mais délaissés. Il décrivit peu, et ce fut un malheur; il expliqua tout arbitrairement, comme par improvisation, et embrassa trop d'objets pour les étreindre. Il eut le tort de négliger l'anatomie, sans laquelle il faut renoncer à concevoir pleinement la nature mixte de l'homme; il ignora les faits les plus importants de la chimie, l'existence des gaz et le principe de la combustion; enfin, les sciences, depuis lui, sont totalement changées, et il serait possible aujourd'hui d'en dénombrer consciencieusement et les fondateurs et les principales richesses sans mentionner le nom de Boerhaave même dix fois. Sa réputation comme professeur fut éclatante et méritée; mais ce n'est là qu'une gloire traditionnelle, comme celle d'un avocat ou d'un acteur, et dont il serait même permis de douter après plusieurs générations, puisque rien alors ne l'atteste, ni témoins ni monuments.

Disons donc que Boerhaave, jadis si grand et si universellement renommé, est réduit aujourd'hui à la gloire de Talma ou de Roscius, de Gerbier et de Patru : on n

le lit plus, c'est à peu près comme s'il n'avait rien écrit. Il est maintenant traité comme on traite un roi détrôné dans ses propres états, gouvernés par d'autres princes : on le cite dans l'histoire, mais on ne voit plus son nom dans le code des lois ni son effigie sur les monnaies récentes. Cependant les grands poètes contemporains de Boerhaave sont aussi renommés de nos jours qu'ils le furent jamais. Son Discours sur les théories chimiques, si estimé et si applaudi dans son temps, est totalement oublié ; tandis que l'Œdipe de Voltaire, qui parut la même année, est à peu près aussi goûté qu'à sa première apparition au théâtre.

Lavoisier a donc ôté à Boerhaave le sceptre de la chimie ; Linné, ainsi que Jussieu et Lamarck, celui de la botanique ; Bordeu, Barthez, et surtout Bichat et Broussais, ont remplacé au moins pour un temps ses théories médicales ; Corvisart, praticien incontestablement moins érudit, fut en revanche plus exact et plus infaillible ; enfin, quant à l'universalité des connaissances, quant à l'activité, quant au travail, Cuvier a

été son digne et très heureux rival. Ajou
tons cependant que ce n'est pas une gloi
médiocre pour Boerhaave, que de voir ain
partagé entre tant d'illustrations moderne
et près de cent ans après sa mort (1738
un vaste état qu'il gouverna seul pendai
trente ans sans contestation ni partage.

Avril 1833.

FAGON,

MÉDECIN DE LOUIS XIV.

1638.

FAGON (GUY-CRESCENT), premier médecin
Louis XIV, homme d'esprit, homme
fluent, fut à la fois professeur public de
tanique et de chimie, sur-intendant
Jardin-des-Plantes et membre de l'Aca-
mie des sciences, sans avoir publié un
ıl ouvrage, ni fait la moindre découverte.
ıis ce qui mérite avant tout d'être remar-
é, il se montra désintéressé en toute cir-
ıstance, ami serviable et sincère, non
ins qu'habile courtisan. Ce rare con-
ste, cette estimable alliance de qualités
ardées comme incompatibles au moins
ns les palais, et rares surtout près des
nces, presque inouïes à la cour d'un roi
solu, Fagon lui dut, non pas une grande

renommée, mais une très haute importance personnelle et une constante prospérité.

Si Voltaire a omis le nom de Fagon dans sa brillante biographie des plus notables contemporains de Louis XIV, ce ne fut certes ni par oubli, ni par dédain; mais peut-être ce silence lui parut-il un acte de justice, Fagon n'ayant rien publié d'essentiel, ni rien fait pour le progrès de l'esprit humain. Heureusement le duc de saint-Simon ainsi que Fontenelle ont pris soin de sa mémoire et rendu justice à ses mérites, dans des écrits que tout le monde a lus et qui feront autorité dans l'avenir.

Fagon naquit à Paris le 11 mai 1638, précisément la même année que Louis XIV; et il est permis de croire que cette coïncidence fortuite ne fut pas étrangère à la précieuse bienveillance dont le grand roi lui donna tant de témoignages. Son père, Henri Fagon, commissaire des guerres, mort à Barcelone en 1649, avait épousé Louise de la Brosse, nièce de Guy de la Brosse, médecin ordinaire de Louis XIII,

celui qui obtint de ce roi, en 1626, la création, à Paris, d'un Jardin des Plantes, analogue à celui dont Henri IV avait ordonné l'établissement à Montpellier, vers l'année 1589. « Ce M. de la Brosse, nommé intendant de cette institution naissante, dont il était *proprement le fondateur*, dit Fontenelle, passa ensuite dix ans à disposer les lieux, à en faire les bâtiments, ajoute-t-il, et à y rassembler des plantes, *au nombre de plus de deux mille*. Il y logeait aussi, et il avait chez lui madame Fagon, sa nièce, lorsqu'elle mit au monde M. Fagon. Deux ans après sa naissance, c'est-à-dire en 1640, M. de la Brosse fit l'ouverture du jardin royal pour la démonstration publique des plantes. Ainsi M. Fagon naquit, et dans le jardin royal, et presque en même temps que lui... Les premiers objets qui s'offrirent à sa vue, continue Fontenelle, ce furent des plantes; les premiers mots qu'il bégaya, ce furent des noms de plantes : la langue de la botanique fut sa langue maternelle. A cette première habitude se joignit un goût naturel et vif,

sans quoi ce jardin eût été inutile. Après ses études, faites à Sainte-Barbe avec beaucoup d'application et de succès, ce goût, fortifié encore par l'exemple et les conseils de M. de la Brosse, le détermina à la profession de la médecine. Étant sur les bancs, il fit une action d'une audace signalée, qui ne pouvait guère, en ce temps-là, être entreprise que par un jeune homme, ni justifiée que par un grand succès : il traitait, dans une thèse, *de la circulation du sang;* les vieux docteurs trouvèrent qu'il avait défendu avec esprit cet *étrange paradoxe*..... Il eut le bonnet de docteur en 1664.»

C'est en ces termes que Fontenelle parle de lui.

Ainsi, voilà Fagon qui vient au monde en même temps que Louis XIV, peu d'années après la découverte de la Circulation du sang, à l'époque même où le jardin des plantes est créé, et pour ainsi dire au moment où la botanique commençait de naître chez nous, puisque la France n'avait encore ni son Tournefort, ni ses Jussieu. Telles furent les circonstances essentielles qui, sans

doute, décidèrent des tranquilles destinées du jeune Fagon.

Toutefois, ce Jardin des Plantes, sa première patrie, fut fort négligé, après M. de la Brosse, par les archiâtres Jacques Cousinot et Vautier, ses surintendants-nés. Voilà ce qui détermina Fagon, secondé par Vallot, un des médecins de Louis XIV, à entreprendre un voyage dans les Pyrénées et dans l'Auvergne, afin de maintenir et d'augmenter l'œuvre de son grand oncle. A son retour, et grâce à ses recherches dans les montagnes, les plantes du jardin royal s'élevèrent au nombre de quatre mille. Fagon ne prévoyait guère qu'environ deux siécles plus tard, un célèbre botaniste nommé De Candolle, réunirait à lui seul dans ses herbiers, plus de quatre-vingt mille plantes dont il ferait l'histoire.

Nommé professeur de botanique et de chimie, dès qu'il fut docteur, Fagon attira à ses cours quelques jeunes savants de divers pays; et ce fut ainsi que commença la réputation de ce muséum, qu'ont depuis

illustré Buffon, Jussieu, Haüy, Lamarck, Portal, Vauquelin et Cuvier.

A l'étude assidue de la botanique et aux labeurs du professorat, Fagon sut unir la pratique de la médecine. Il s'y livra en homme qui, au mépris des richesses joignant la crainte d'exciter l'envie, veut être utile à ses semblables, et ne mériter une gloire terrestre qu'en suivant la route du ciel. Jamais il ne réclamait ni n'acceptait aucun honoraire, et il refusait les présents. Cependant, sa réputation croissant toujours, Fagon eut bientôt accès près des grands : fréquemment mandé à Versailles, et attiré insensiblement vers la cour, Louis XIV le nomma, en 1680, pour être le médecin de Madame, et deux ans après il le fut aussi de la reine. Ce ne fut néanmoins que treize ans plus tard qu'il devint enfin premier médecin du roi, et par un enchaînement de circonstances qui méritent d'être racontées.

La reine étant morte, le roi chargea Fagon de prendre soin de la santé des jeunes princes, dont la gouvernante était madame

aintenon, femme alors peu influente, douée au suprême degré d'un tact ıt, et de cette vue pénétrante qui dée au fond des cœurs, de quelque mo: qu'ils se voilent, les mérites les plus és. L'esprit de Fagon lui plut, son lui parut admirable, sa discrétion ıanta : si bien qu'elle lui donna son es- et bientôt quelques secrets, fondant ors sur le dévouement de Fagon ses glorieuses espérances.

us avons dit ailleurs * comment la die du duc du Maine fut profitable lestinées de madame de Maintenon et ortune de son ami ; nous ne revien- point là-dessus. Certainement ce ge dans les Pyrénées rendit leur amitié troite ; et puis, le désintéressement de n était si notoire, sa conduite si noble universellement appréciée, que même lus jolies femmes pouvaient faire son sans appréhender rien des méchantes prétations. Aussi madame de Mainte-

le Guide aux Eaux Minérales, par Isidore Bourdon, deuxième édi- t. Barèges).

non le vantait sans cesse, surtout en présence de Louis XIV; mais avec plus de réserve devant madame de Montespan, laquelle aimait et protégeait d'Aquin, le premier médecin du roi à cette époque. Entre ce d'Aquin et Fagon, la différence était grande, aussi grande peut-être qu'entre madame de Montespan et madame de Maintenon. Bossuet et Fénelon ne différaient pas davantage : et sans doute la pente des caractères avait décidé du partage des protections ainsi que des sympathies. Bossuet, d'Aquin et Montespan se ressemblaient par l'impatience et la fierté : Maintenon, Fénelon et Fagon, par l'esprit, par une exacte mesure en toutes choses, et surtout par l'égalité d'humeur. Cela formait deux camps, deux armées souvent en guerre : l'une attaquait avec emportement, l'autre, dès le premier choc, se soumettait avec adresse : et comme la lutte avait pour juge un roi despotique, la victoire resta finalement du côté de la soumission.

L'ami de madame de Maintenon avait la plupart des mêmes qualités qu'elle :

doux, fin, souple, modeste et ingénieux, patient surtout, il savait attendre sans paraître souffrir ni même espérer. Il n'avait ni la présomption de d'Aquin, ni son ardeur à désirer, ni surtout son arrogance. Fagon, c'était Corvisart avec moins de rudesse, Alibert avec moins de frivolité, mais aussi avec plus de tenue. Ami des savants plutôt que savant lui-même, il protégeait Tournefort, Plumier, Feuillée, Lippi, sans envier aucun d'eux, sans jamais rien solliciter pour lui ou pour les siens. Il était aussi difficile de lui faire accepter le prix de son zèle que de refuser à d'Aquin les objets de ses importunités. Ce dernier briguait et sollicitait sans cesse, et cela même causa sa perte.

Dans ce temps-là, l'archevêché de Tours vint à vaquer. Or, d'Aquin parla puis reparla au roi de son fils aîné, abbé de mérite encore non pourvu. Louis XIV parut bientôt fatigué de tant d'instances : « oh! sire, quelle différence avec Fagon!.. Sire, que n'avez-vous Fagon? » Le jour suivant, d'Aquin revint à la charge, madame de

Maintenon y revint aussi, et ce jour-là d'Aquin perdit tout pour avoir trop demandé. Cependant, au coucher, Louis XIV lui fit un accueil parfait, le fit parler, l'écouta avec complaisance. Mais le lendemain, de grand matin, dès sept heures, M. de Pontchartrain lui porta au lit un ordre du roi qui le bannissait à Paris, lui et son frère, avec neuf mille francs de pension. Deux ans après, il alla mourir à Vichy du chagrin de sa disgrâce.

D'Aquin parti, Fagon hérita de ses emplois, de ses priviléges; et il jouit pendant vingt-deux ans auprès du maître, d'un accès que les plus hauts dignitaires lui enviaient. Au faîte des dignités de son art, et tout puissant parmi ceux de sa robe, son caractère ne dévia jamais. Implacable ennemi des empiriques et des charlatans, autant que protecteur zélé des gens de mérite, et toujours également désintéressé, il donna à la cour un spectable rare et singulier, un exemple qui non seulement n'y a pas été suivi, dit Fontenelle, mais peut-être y a été blâmé. Il diminua beaucoup les reve-

nus de sa charge; il se retrancha ce que les autres médecins de la cour, ses subalternes, payaient pour leur investiture; il abolit des tributs qu'il trouvait établis sur les nominations aux chaires royales de professeurs en médecine dans les différentes Universités, et sur les Intendances des eaux minérales du royaume : Il ne voulut point que ce qui appartenait au mérite lui pût être disputé par l'argent, *rival trop dangereux et trop accoutumé à vaincre*, ainsi que le remarque Fontenelle.

Toujours attentif à enrichir le Jardin royal, dont il avait la surintendance, quand les fonds de l'état manquaient, dans les temps difficiles, il y suppléait de ses deniers. De sorte que, comme dit encore Fontenelle (ordinairement si sobre de remarques politiques) « ce petit coin de terre ignorait presque, sous sa protection, les malheurs du reste de la France. »

Fagon ne sortit jamais de la ligne de modération qu'il s'était tracée, si ce n'est pour appuyer de son pouvoir les plus excessives prétentions de la Faculté, dont malheu-

ment il était membre. Se brouiller avec la faculté, lui faire mystère d'un remède nouveau, ou sortir de l'ornière creusée par elle, c'était devenir l'ennemi personnel de Fagon; et son inimitié était tenace et active, précisément par ce qu'il savait aimer.

Il avait l'esprit orné, une élocution facile, un zèle et une ponctualité incomparables. Mais l'obséquiosité à peu près servile des ses collègues et de ceux qui l'entouraient finit par le rendre le défenseur trop obstiné des erreurs de son temps. Cet homme qui avait commencé par défendre, un des premiers, l'immortelle découverte d'Harvey, l'aurait peut-être combattue cinquante ans plus tard : tant la triste expérience des hommes l'avait rendu antipathique aux innovations.

Nous n'avons de lui qu'un insignifiant poème latin *sur la botanique*, une mince brochure *sur les générations spontanées*, une autre sur *le régime-lacté*, utile selon lui dans la goutte ; d'autres *sur les propriétés du quinquina*, *sur les inconvénients du tabac*, *sur la nécessité du café*. Fagon s'était principale-

ment adonné à l'hygiène, sans doute à cause de la faiblesse inhérente à sa propre constitution, c'est-à-dire par égoïsme. L'asthme violent, puis la pierre dont il était tourmenté, « l'obligeaient, dit Fontenelle, à un régime presque superstitieux. » Cependant il vécut encore trois années après la très longue vie de Louis XIV : il mourut donc âgé de quatre-vingts ans, le 11 mars 1718.

Fagon termina sa vie là où il l'avait commencée, entouré de fleurs et d'hommages ; je veux dire au Jardin des Plantes, où il s'était transporté aussitôt que Louis XIV fut mort.

Tournefort, qu'il avait constamment protégé, sans jamais se montrer impatient de sa renommée, ni mécontent de ses ouvrages, lui a dédié par reconnaissance une herbe de la famille des *rutacées*, genre de plantes agréables à voir, mais corrosives dès qu'on les froisse. Était-ce une allusion ?

Janvier 1835.

CHIRAC,

MÉDECIN DU RÉGENT.

1650.

CHIRAC (Pierre), naquit en 1650, à 'onques, petite ville de la province du louergue, et qui aujourd'hui est un chef-eu de canton du département de l'Avey-on. Trop pauvre, quoique fils unique, our aborder les hautes études, après 'obscures humanités, il prit la soutane 'abbé, puis vint à Montpellier, le Cam-ridge des provinces méridionales, où . Chicoyneau, alors chancelier de cette niversité célèbre, le chargea de l'éduca-on de ses enfants. Assurément M. Chicoy-eau ne prévoyait guère que, cinquante ns plus tard, l'humble précepteur servi-iit de protecteur aux fils de son ancien atron, et ferait beaucoup d'honneur à

l'un d'eux en lui accordant la main de sa fille et la survivance d'un de ses emplois.

Devenu médecin en 1682, Chirac avait trente-deux ans quand il vêtit la robe de Rabelais. Il consacra ensuite cinq années à faire des cours où l'on remarqua plutôt la maturité de son esprit que ses talents oratoires. Après quoi Chirac suivit la pratique du fameux médecin Barbeyrac, le docteur *Chrestien* de ce temps-là, sur les traces duquel il ne tarda pas d'acquérir une réputation d'excellent praticien.

Ses confrères de Montpellier conçurent même de son mérite une opinion assez haute pour qu'ils cherchassent sous les apparences du dévouement, à caser Chirac loin d'eux, à peu près comme quelques chirurgiens de Paris s'empressèrent, en 1820, d'envoyer par amitié M. Lallemand à Montpellier : on expatria donc Chirac à l'armée, près du maréchal de Noailles.

C'était en 1693, ce temps de conversions apparentes et de réelle hypocrisie, qui disposa peu à peu à cette réaction licentieuse qu'on vit se manifester quelques années

près sous le nom de Régence; double époue dont nos temps modernes ont reproduit 'image assez ressemblante. Presque tououro à l'armée jusqu'en 1710, d'abord ivec M. de Noailles, ensuite avec le duc l'Orléans, qu'il guérit d'une dangereuse)lessure au moyen de l'eau de Balaruc; antôt en Italie et tantôt en Espagne, l'air le liberté que Chirac respira dans les samps, le préserva contre la contagion des mœurs d'alors, et le rendit pour toujours laconique, dur, brusque, austère, opiniâtre, impoli en toute occasion, à la cour comme à la ville. Et cependant il obtint, dès qu'il se 'ut établi à Paris, une vogue prodigieuse ju'il conserva toute sa vie; tant est puisant l'ascendant du vrai mérite, surtout juand le témoignage des grands le met en umière, et qu'il n'a contre lui que des rialités jalouses ou quelques défauts de caactère.

Aucune place n'étant alors vacante à la our, Chirac n'eut d'abord pour lui que sa éputation, ses heureux antécédents dans iverses épidémies de dyssenteries ou autres

maux. Mais son heureuse étoile fit que le vieux Homberg mourut presque au même instant que Louis XIV, en 1715; de sorte qu'il devint médecin du duc d'Orléans, aussitôt que le duc d'Orléans devint régent du royaume. Homberg n'avait dû sa place qu'au caprice passager du prince pour quelques expériences de chimie, tandis que la faveur où parvint tout-à-coup Chirac, sembla une sorte de restitution que motivaient d'ailleurs la confiance et la reconnaissance du régent, qui après tout se montra juste chaque fois que l'intérêt de ses goûts et de ses passions n'y mit aucun empêchement.

Trois ans plus tard, en 1718, l'année d'Œdype, mourut le célèbre Fagon, le dernier *archiâtre* de Louis XIV, et ce fut encore Chirac à qui échut la place d'intendant du Jardin du roi, nonobstant son peu de goût pour les sciences naturelles qu'on y a depuis professées avec tant d'éclat. Heureusement l'illustre Buffon en lui succédant, treize ans plus tard, arracha pour toujours aux mains souvent inhabiles des

ıédecins de rois, le sceptre de l'histoire aturelle.

Mais la gloire de Chirac serait bien con-ɜstable, èt sans doute déjà oubliée, com-ıe tant de gloires de cour, si ce médecin ût borné son zèle à calmer d'obscures ouffrances et à remplir de grands emplois oujours recherchés par de mesquines am-itions, et obtenus souvent par la brigue, ɜ népotisme, le protectorat. Une circon-tance funeste a rendu son nom pour ja-nais impérissable, comme celui de Bel-unce.

Marseille, en 1720, comme Paris, cent louze ans plus tard, fut ravagée par une le ces épidémies dont le souvenir ne peut 'effacer. Les progrès du mal en propa-eaient le désastre, et la crainte publique loublait le danger. Les jeunes et les riches uyaient loin du fléau, et livraient ainsi à 'abandon et au dernier dénuement, les pau-res, les faibles et les vieillards : la fuite ac-roissait la misère, la misère aggravait l'épi-lémie et décuplait la mortalité. Si ce n'est Belzunce, lui dont le nom manque au ca-

Maintenon y revint aussi, et ce jour-là d'Aquin perdit tout pour avoir trop demandé. Cependant, au coucher, Louis XIV lui fit un accueil parfait, le fit parler, l'écouta avec complaisance. Mais le lendemain, de grand matin, dès sept heures, M. de Pontchartrain lui porta au lit un ordre du roi qui le bannissait à Paris, lui et son frère, avec neuf mille francs de pension. Deux ans après, il alla mourir à Vichy du chagrin de sa disgrâce.

D'Aquin parti, Fagon hérita de ses emplois, de ses priviléges; et il jouit pendant vingt-deux ans auprès du maître, d'un accès que les plus hauts dignitaires lui enviaient. Au faîte des dignités de son art, et tout puissant parmi ceux de sa robe, son caractère ne dévia jamais. Implacable ennemi des empiriques et des charlatans, autant que protecteur zélé des gens de mérite, et toujours également désintéressé, il donna à la cour un spectable rare et singulier, un exemple qui non seulement n'y a pas été suivi, dit Fontenelle, mais peut-être y a été blâmé. Il diminua beaucoup les reve-

nus de sa charge; il se retrancha ce que les autres médecins de la cour, ses subalternes, payaient pour leur investiture; il abolit des ributs qu'il trouvait établis sur les nominaions aux chaires royales de professeurs en médecine dans les différentes Universités, et ur les Intendances des eaux minérales du oyaume : Il ne voulut point que ce qui appartenait au mérite lui pût être disputé par l'argent, *rival trop dangereux et trop accoutumé à vaincre*, ainsi que le remarque Fontenelle.

Toujours attentif à enrichir le Jardin royal, dont il avait la surintendance, quand les fonds de l'état manquaient, dans les temps difficiles, il y suppléait de ses deniers. De sorte que, comme dit encore Fontenelle (ordinairement si sobre de remarques politiques) « ce petit coin de terre ignorait presque, sous sa protection, les malheurs du reste de la France. »

Fagon ne sortit jamais de la ligne de modération qu'il s'était tracée, si ce n'est pour appuyer de son pouvoir les plus excessives prétentions de la Faculté, dont malheu-

Maintenon y revint aussi, et ce jour-là d'Aquin perdit tout pour avoir trop demandé. Cependant, au coucher, Louis XIV lui fit un accueil parfait, le fit parler, l'écouta avec complaisance. Mais le lendemain, de grand matin, dès sept heures, M. de Pontchartrain lui porta au lit un ordre du roi qui le bannissait à Paris, lui et son frère, avec neuf mille francs de pension. Deux ans après, il alla mourir à Vichy du chagrin de sa disgrâce.

D'Aquin parti, Fagon hérita de ses emplois, de ses priviléges; et il jouit pendant vingt-deux ans auprès du maître, d'un accès que les plus hauts dignitaires lui enviaient. Au faîte des dignités de son art, et tout puissant parmi ceux de sa robe, son caractère ne dévia jamais. Implacable ennemi des empiriques et des charlatans, autant que protecteur zélé des gens de mérite, et toujours également désintéressé, il donna à la cour un spectable rare et singulier, un exemple qui non seulement n'y a pas été suivi, dit Fontenelle, mais peut-être y a été blâmé. Il diminua beaucoup les reve-

le sa charge ; il se retrancha ce que les
s médecins de la cour, ses subalternes,
ent pour leur investiture ; il abolit des
:s qu'il trouvait établis sur les nomina-
aux chaires royales de professeurs en
cine dans les différentes Universités, et
:s Intendances des eaux minérales du
ıme : Il ne voulut point que ce qui ap-
nait au mérite lui pût être disputé par
nt, *rival trop dangereux et trop accoutu-
vaincre*, ainsi que le remarque Fonte-

ujours attentif à enrichir le Jardin
, dont il avait la surintendance,
d les fonds de l'état manquaient, dans
mps difficiles, il y suppléait de ses dé-
De sorte que, comme dit encore
:nelle (ordinairement si sobre de re-
ues politiques) « ce petit coin de ter-
ıorait presque, sous sa protection, les
eurs du reste de la France. »
çon ne sortit jamais de la ligne de
ration qu'il s'était tracée, si ce n'est
appuyer de son pouvoir les plus exces-
prétentions de la Faculté, dont malheu-

ment il était membre. Se brouiller a
faculté, lui faire mystère d'un remèd
veau, ou sortir de l'ornière creusée pa
c'était devenir l'ennemi personnel de F
et son inimitié était tenace et active,
sément par ce qu'il savait aimer.

Il avait l'esprit orné, une élocution
un zèle et une ponctualité incompar
Mais l'obséquiosité à peu près serv
ses collègues et de ceux qui l'entour
finit par le rendre le défenseur tro
tiné des erreurs de son temps. Cet h
qui avait commencé par défendre, u
premiers, l'immortelle découverte
vey, l'aurait peut-être combattue cinc
ans plus tard : tant la triste expérien
hommes l'avait rendu antipathique a
novations.

Nous n'avons de lui qu'un insigi
poème latin *sur la botanique*, une min
chure *sur les générations spontanées*, u
tre sur *le régime-lacté*, utile selon lui d
goutte ; d'autres *sur les propriétés du
quina*, *sur les inconvénients du tabac*,
nécessité du café. Fagon s'était prin

ment adonné à l'hygiène, sans doute à cause de la faiblesse inhérente à sa propre constitution, c'est-à-dire par égoïsme. L'asthme violent, puis la pierre dont il était tourmenté, « l'obligeaient, dit Fontenelle, à un régime presque superstitieux. » Cependant il vécut encore trois années après la très longue vie de Louis XIV : il mourut donc âgé de quatre-vingts ans, le 11 mars 1718.

Fagon termina sa vie là où il l'avait commencée, entouré de fleurs et d'hommages ; je veux dire au Jardin des Plantes, où il s'était transporté aussitôt que Louis XIV fut mort.

Tournefort, qu'il avait constamment protégé, sans jamais se montrer impatient de sa renommée, ni mécontent de ses ouvrages, lui a dédié par reconnaissance une herbe de la famille des *rutacées*, genre de plantes agréables à voir, mais corrosives dès qu'on les froisse. Était-ce une allusion ?

Janvier 1835.

CHIRAC,

MÉDECIN DU RÉGENT.

1650.

CHIRAC (PIERRE), naquit en 1650, à
onques, petite ville de la province du
ouergue, et qui aujourd'hui est un chef-
eu de canton du département de l'Avey-
on. Trop pauvre, quoique fils unique,
our aborder les hautes études, après
'obscures humanités, il prit la soutane
'abbé, puis vint à Montpellier, le Cam-
ridge des provinces méridionales, où
. Chicoyneau, alors chancelier de cette
niversité célèbre, le chargea de l'éduca-
on de ses enfants. Assurément M. Chicoy-
eau ne prévoyait guère que, cinquante
ns plus tard, l'humble précepteur servi-
it de protecteur aux fils de son ancien
atron, et ferait beaucoup d'honneur à

l'un d'eux en lui accordant la main de sa fille et la survivance d'un de ses emplois.

Devenu médecin en 1682, Chirac avait trente-deux ans quand il vêtit la robe de Rabelais. Il consacra ensuite cinq années à faire des cours où l'on remarqua plutôt la maturité de son esprit que ses talents oratoires. Après quoi Chirac suivit la pratique du fameux médecin Barbeyrac, le docteur *Chrestien* de ce temps-là, sur les traces duquel il ne tarda pas d'acquérir une réputation d'excellent praticien.

Ses confrères de Montpellier conçurent même de son mérite une opinion assez haute pour qu'ils cherchassent sous les apparences du dévouement, à caser Chirac loin d'eux, à peu près comme quelques chirurgiens de Paris s'empressèrent, en 1820, d'envoyer par amitié M. Lallemand à Montpellier : on expatria donc Chirac à l'armée, près du maréchal de Noailles.

C'était en 1693, ce temps de conversions apparentes et de réelle hypocrisie, qui disposa peu à peu à cette réaction licentieuse qu'on vit se manifester quelques années

prèssous le nom de Régence; double époue dont nos temps modernes ont reproduit image assez ressemblante. Presque touours à l'armée jusqu'en 1710, d'abord vec M. de Noailles, ensuite avec le duc 'Orléans, qu'il guérit d'une dangereuse lessure au moyen de l'eau de Balaruc; antôt en Italie et tantôt en Espagne, l'air le liberté que Chirac respira dans les amps, le préserva contre la contagion des mœurs d'alors, et le rendit pour toujours aconique, dur, brusque, austère, opiniâtre, impoli en toute occasion, à la cour comme à la ville. Et cependant il obtint, dès qu'il se fut établi à Paris, une vogue prodigieuse qu'il conserva toute sa vie; tant est puissant l'ascendant du vrai mérite, surtout quand le témoignage des grands le met en lumière, et qu'il n'a contre lui que des rivalités jalouses ou quelques défauts de caractère.

Aucune place n'étant alors vacante à la cour, Chirac n'eut d'abord pour lui que sa réputation, ses heureux antécédents dans diverses épidémies de dyssenteries ou autres

maux. Mais son heureuse étoile fit que le vieux Homberg mourut presque au même instant que Louis XIV, en 1715; de sorte qu'il devint médecin du duc d'Orléans, aussitôt que le duc d'Orléans devint régent du royaume. Homberg n'avaît dû sa place qu'au caprice passager du prince pour quelques expériences de chimie, tandis que la faveur où parvint tout-à-coup Chirac, sembla une sorte de restitution que motivaient d'ailleurs la confiance et la reconnaissance du régent, qui après tout se montra juste chaque fois que l'intérêt de ses goûts et de ses passions n'y mit aucun empêchement.

Trois ans plus tard, en 1718, l'année d'Œdype, mourut le célèbre Fagon, le dernier *archiâtre* de Louis XIV, et ce fut encore Chirac à qui échut la place d'intendant du Jardin du roi, nonobstant son peu de goût pour les sciences naturelles qu'on y a depuis professées avec tant d'éclat. Heureusement l'illustre Buffon en lui succédant, treize ans plus tard, arracha pour toujours aux mains souvent inhabiles des

nédecins de rois, le sceptre de l'histoire iaturelle.

Mais la gloire de Chirac serait bien conestable, et sans doute déjà oubliée, comne tant de gloires de cour, si ce médecin :ût borné son zèle à calmer d'obscures ouffrances et à remplir de grands emplois oujours recherchés par de mesquines am-)itions, et obtenus souvent par la brigue, le népotisme, le protectorat. Une circonstance funeste a rendu son nom pour jamais impérissable, comme celui de Belzunce.

Marseille, en 1720, comme Paris, cent louze ans plus tard, fut ravagée par une le ces épidémies dont le souvenir ne peut 'effacer. Les progrès du mal en propa-;eaient le désastre, et la crainte publique loublait le danger. Les jeunes et les riches uyaient loin du fléau, et livraient ainsi à 'abandon et au dernier dénuement, les pau-rres, les faibles et les vieillards : la fuite ac-:roissait la misère, la misère aggravait l'épidémie et décuplait la mortalité. Si ce n'est Belzunce, lui dont le nom manque au ca-

lendrier, par le prétexte insensé de son opposition à la bulle *unigenitus*, chacun abandonna son poste de citoyen courageux. Les fuyards alléguaient la *contagion*, mais l'histoire les stigmatisera du nom de lâches.

Dans ce danger extrême d'une maladie meurtrière et d'un odieux égoïsme, Chirac se montra grand. Il avait soixante-dix ans, des places, des honneurs, de la faiblesse, et déjà quelques infirmités ; Chirac, en cette grave circonstance, oublia tout cela. Il emballa quelques livres, quelques effets de voyage, fit mettre des chevaux à sa voiture, puis il écrivit au régent, son client, alors malade : « *Je vais à Marseille où tout le monde meurt ; prenez un autre médecin.* » Le régent qui connaissait l'obstination du vieux docteur, envoya aussitôt une escouade de ses gardes cerner le carrosse prêt à partir, après quoi il vint en personnne dire à Chirac : *Je ne veux pas que vous partiez !*

Pour consoler le vieillard d'une défense qui l'offensait et le rendait malheureux, le régent lui commit le soin d'ordonner tout ce qu'il jugerait nécessaire pour secourir les

Marseillais. Le prince ajouta ensuite, de l'air le plus gracieux : « Ordonnez, mon «cher général ; vous serez obéi comme Tu-«renne ; mais vous commanderez comme «Louvois, de loin, de votre cabinet.»

En effet, Marseille reçut des secours de toute sorte : des vivres, des médicaments, des médecins courageux, pour remplacer les Carabins indignes qui avaient déserté le poste du devoir. Le docteur Chicoyneau, gendre de Chirac, et depuis son successeur, fit partie de cette mission, qu'il présida et dirigea en homme de cœur et de bon sens : l'épidémie fut enfin apaisée.

Sans doute, pour doubler le prix de sa noble détermination, Chirac aurait pu dire à la France et au régent : *La peste de Marseille est contagieuse.* Il ne le fit point. Il dit constamment, fit dire, écrivit et fit publier à son de trompe et d'ordonnance, contre l'opinion de tout le monde et d'Astruc, que l'épidémie de Marseille *n'était point contagieuse.* Il est vrai que personne ne le crut alors, pas plus qu'on ne croit aujourd'hui le docteur Lassis qui, faisant

chorus avec M. Chervin, répète sans cesse la même vérité au sujet de la fièvre jaune, et avec le même insuccès.

Telle est la circonstance mémorable à laquelle se rattache la célébrité de Chirac. Ses travaux scientifiques furent peu importants, ses publications peu nombreuses : il fut homme d'action plutôt que de pensée.

Le plus remarquable de ses ouvrages est son *traité des fièvres pestilentielles* : là se trouve l'histoire des épidémies qu'il eut occasion d'observer ou qui régnèrent de son temps. Ce livre renferme aussi son opinion concernant la contagion des fièvres, ainsi que ses principes de théorie générale et de traitement. Il est digne de remarque que les idées de Chirac ont la plus grande analogie avec celles qui de nos jours ont rendu si célèbre le nom de M. Broussais. Selon lui, l'inflammation est l'essence de la plupart des maladies, et l'émission du sang leur principal moyen de traitement. Quant à la partie théorique, elle diffère chez les deux auteurs : Chirac est surtout *méca-*

icien-humoriste, tandis que Broussais est *olidiste* et vaguement vitaliste.

Chirac composa en outre des thèses, les dissertations, *sur les cheveux*, *sur les laies*; *sur le foie*, *sur la colique iliaque*, *sur le cauchemar*, dont il propose de prévenir le retour au moyen de la rouille de fer; des *lettres contre Vieussens*, anatomiste connu pour des travaux sur le cerveau; il publia ces lettres sous le pseudonyme de *Julien*. Il livra aussi à l'impression quelques consultations remarquables.

A la mort de Dodart, qui arriva en 1730, Chirac fut nommé premier médecin de Louis XV. Ce fut alors qu'il songea plus sérieusement que jamais à créer une Académie de médecine, fondation dont l'utilité et la convenance était incontestables, mais qu'il était réservé au célèbre baron Portal d'instituer en 1820, sous le règne et par la sanction éclairée de Louis XVIII.

Vieux alors et toujours agissant, Chirac continua d'exercer son art jusqu'aux derniers mois de sa vie. De toutes parts appelé en consultation par des confrères, comme le

fut depuis feu Portal, et ainsi que l'on plus récemment MM. Fouquier, Réc et Chomel, Chirac était d'une poncti incomparable dans ses rendez-vou beaucoup plus ardent que personne à prévaloir son opinion personnelle chaque assemblée. Peu de temps ava mort, qui eut lieu le premier mars 1 il légua à la faculté de Montpellier les nécessaires à la fondation *à perpétui* deux chaires publiques. L'une de ces res devait être consacrée à la *physi comparée;* le titulaire de la seconde devait être chargé de l'explication avec mentaires du livre de Borelli : *de motu malium.*

Que sont devenues les fondations de rac? — Ce que deviennent toutes les dations universitaires : Au bout d'un s il n'en reste aucun vestige.

Août 1834.

HALLER.

1708.

HALLER (Albert de), le plus illustre des
ıysiogistes, fut à la fois anatomiste, méde-
ı, botaniste, poète, physicien, philologue,
rant universel, chirurgien quant à la théo-
», habile prosateur et homme-d'État, et
ı l'a rangé avec d'autant plus de justice
rmi les grands hommes du dix-huitième
ècle qu'il fut un des plus puissants con-
ıdicteurs de la philosophie irréligieuse
alors. Aussi laborieux que feu Cuvier,
tout aussi universel pour son époque;
ıcore plus infatigable et plus fécond, si
ɔn en juge par le nombre et la diversité de
ɛs enseignements publics et de ses ouvra-
es; tout aussi ambitieux ou actif, s'il en faut
ugurer par la multitude de ses emplois;
t beaucoup plus poète, plus érudit, plus
ittéraire, plus homme quant aux faiblesses,
ɔeaucoup moins maître des mouvements

de son cœur : mais sachant moins dissimuler les dissidences de l'esprit ou les blessures de l'amour-propre, il gâta quelquefois son bonheur et s'aliéna quelques contemporains par des disputes inutiles.

Haller a tant écrit, tant voyagé, tant senti, c'est-à-dire tant souffert, tant fait parler de lui à propos de ses ouvrages, de ses inimitiés et de ses controverses; au sujet de ses fonctions universitaires et de ses magistratures ; ses aptitudes furent si nombreuses, et les soixante-neuf années de sa vie, illustrées par tant de succès et de découvertes , anoblies par tant d'études et d'actions mémorables, qu'il serait plus facile d'écrire tout un volume sur son histoire que d'en résumer les traits essentiels dans quelques pages formant ensemble. Condorcet et Vicq-d'Azir ont l'un et l'autre fait son éloge au nom de l'Académie des sciences et de la Société royale de médecine de Paris ; ses amis les plus constants, Zimmermann et Tissot de Lausanne, ont écrit sur lui des pages empreintes d'une éloquente sympathie ; M. Tscharner, aujour-

llustre avoyer de Berne, et alors jeune
teur de Haller, a été son panégyriste;
and Heyne, et beaucoup d'autres,
é ses ouvrages, M. Cuvier principale-
mais ce dernier, trop curieux d'ac-
er les détails, a moins fait connaître
ne et le savant que montré ses fati-

rt Haller naquit à Berne en 1708. Sa
faisait partie de ces sages patriciens
uvernèrent la Confédération Suisse
n 1830, et que l'Europe, par esprit
urité, veut aujourd'hui ramener au
r, usurpé par des brouillons, depuis
ns *.
nt précoce, à 4 ans Haller lisait la
t l'expliquait aux gens de son père;
ans il faisait des extraits dans Bayle,
s doute il puisa le goût de la polémi-
rop heureux de n'y puiser que cela.
ans il savait le grec, à dix l'hébreu;
ait à peine quinze ans que déjà il
omposé des comédies, des tragédies,

mmes politiques verront bien que cette biographie de Haller fut
836.

et un poème de quatre mille vers. '
pour la partie fabuleuse de sa vie : ch
histoire célèbre commence ainsi pa
roman.

Ayant fait sa philosophie sous un m
cin, la philosophie, ainsi enseignée
parut une dépendance de la médecine
la médecine tout un monde où il vo
régner. Bientôt il partit pour l'unive
de Tubingen, où il eut pour maître le
meux professeur Camerarius. Le jour m
où il soutint son premier acte public,
tant promené dans la campagne avan
lever du soleil, il composa son *Ode au m*
une des poésies les plus intéressantes p
mi celles qui portent son nom. Ensu
quittant Tubingen pour Leyde, il devi
vers 1725, un des disciples les plus ass
et les plus chéris du grand Boerhaave, d
il a depuis commenté plusieurs ouvra
Il soutint sa thèse doctorale à l'âge de
neuf ans, en 1727 : et cette thèse, de mê
que le mémoire qui l'avait précédée,
pour objet la réfutation d'une erreur a
tomique due à un nommé Coschwi

ıme alors célèbre, mais si peu connu urd'hui qu'il y a bien quelque mérite ire correctement son nom.

rès cela vinrent les voyages, vers 1727 728 : voyage à Londres, où il se lia me avec Cheselden, Douglass et le Pringle; voyage à Paris, où il connut Petit, Ledran, l'illustre Winslow, les Jussieu d'alors, Antoine et Bernard; e à Bâle, où il reçut les leçons mathéues de J. Bernoulli. Enfin, revenu à après quelques années d'absence, a fin de 1728, ce fut alors qu'il étuérieusement les plantes de la Suisse, il publia plus tard le savant Catalogue mant près de 4,500 espèces. En même il dirigea la bibliothèque publique, a à d'immenses recherches d'érudition lia le recueil de ses poésies, lesquelles u dans l'espace de vingt-cinq ans, plus nte éditions en diverses langues. Quant nédecine pratique, on devine bien que ition et la poésie ne lui laissèrent pour i beaucoup d'aptitude ni assez de loin dît que la médecine et la poésie

sont sœurs en Apollon : cela peut être; mais des deux sœurs, plus l'une est riche, et plus l'autre semble deshéritée.

Durant huit ans, depuis 1728 jusqu'en 1736, Haller parcourut constamment le Alpes pendant chaque belle saison, toujour herborisant, toujours rêvant et rimant; accrut ainsi son bagage poétique autan que ses collections de végétaux. Son poè *sur les Alpes* jouit encore d'une réputati universelle. Nommé par le roi d'Anglete Georges II, à la deuxième chaire de mé cine de l'université de Gœttingue, ville q Haller a enrichie et rendue fameuse, s arrivée fut marquée par un grand malheu sa voiture de voyage versa dans les tris rues de Gœttingue, et sa jeune femme, M rianne de Wyss qui l'accompagnait, mo rut de sa chûte. On peut juger de la d leur de Haller par l'ode attendrissante o épanche son désespoir et dépeint les v tus de sa compagne, dont le souvenir semblait ineffaçable. Cependant, et s doute grâce à l'étude, grâce aux trava qui plus que jamais remplirent alors t

ses moments, Haller finit par se consoler, après deux ans, d'une douleur qu'il avait crue éternelle : il se maria même trois fois dans l'espace de dix ans, après s'être cru deux fois inconsolable.

Dans les dix-sept années qu'il passa à Gœttingue, où il professa tout à la fois la chirurgie, la botanique et l'anatomie, il fonda un jardin des plantes, une école anatomique, une école d'accouchements, une académie de dessin, un temple protestant, une académie littéraire ; il publia des éditions annotées d'un grand nombre d'ouvrages célèbres, imprima plusieurs éditions de ses poèmes, ainsi que l'exacte énumération des plantes de la Suisse : il se livra en outre à d'innombrables dissections, et présida à beaucoup d'expériences de physiologie, bien que la vue du sang lui causât toujours d'insurmontables émotions.

Comme botaniste, la science lui doit beaucoup moins qu'à Linné, qu'à Tournefort, qu'aux Jussieu, qu'à Lamarck et à De Candolle, moins même qu'à Adanson. Comme anatomiste, il eut pour rivaux

Camper, Winslow, Hunter, d'Aubenton, Duvernay, rivaux redoutables, sans compter ses successeurs Sœmmerring, Scarpa, Cuvier, les deux Meckel, et Tiedemann. Comme naturaliste et philosophe, il eut des vues moins élevées et moins fécondes que Buffon, une pensée moins robuste; et, comme écrivain, un style moins riche d'images, un renom d'une durée plus incertaine. Comme poète et littérateur, Voltaire et Rousseau ses rivaux en d'autres carrières, lui causèrent encore plus d'insomnies que Buffon; mais ce qui fait de Haller un homme incomparable, ce sont ses ouvrages de physiologie, de même que son érudition scientifique : c'est en physiologie qu'il est roi, et ses *bibliothèques d'anatomie, de botanique et de chirurgie*, sont aussi impérissables que ses *Elementa physiologiæ* (8 vol. in-4°).

Après avoir fondé sa renommée par ces différents ouvrages, et principalement par le dernier, après avoir formé des disciples comme Zinn et Meckel le père; déjà visité par des rois dans sa chétive bourgade, et en

pondance habituelle avec Buffon, avec
re et le grand Frédéric; associé aux plus
es académies, il fut nommé, en 1745,
re du Conseil souverain de Berne,
qu'il habitât loin de l'Helvétie), et
reur François Ier l'anoblit en 1749.
: alors qu'il se décida à quitter Gœt-
pour s'établir dans sa ville natale,
enait de marquer glorieusement sa
dans ses Conseils. Berne eut ainsi la
ence sur Berlin, où Frédéric II appe-
iller de cette voix séduisante qui sus-
Voltaire lui-même tant de déplaisirs
egrets.

fois à Berne, à l'âge d'environ qua-
deux ans, Haller montra une activité
le, et c'est à cette époque de son
ice qu'il ressembla le plus à Camper
vier, hommes studieux, actifs, ambi-
et aristocrates comme Haller, aussi
ulaires que lui de leur vivant, et non
célèbres après leur mort. Tour-à-
ige, préfet cantonnal, directeur des
de la Confédération helvétique,
ondateur de l'université de Lausanne,

plusieurs fois enfin il dut employer son éloquence pour la réconciliation de quelques cantons voisins, tant ces austères confédérés suisses ont été, dans tous les temps, enclins à la discorde. Devenu vieux, il composa deux Romans et quelques Dialogues, dans le but évident de préconiser l'aristocratie.

Haller était doué d'une mémoire étonnante : on l'a vu à la suite d'un évanouissement et comme essai des facultés qu'il récupérait, énumérer sans nulle erreur tous les fleuves qui se jettent dans l'Océan : il possédait presque à un égal degré le français, l'allemand, l'italien et le suédois. Tantôt comme observateur, et tantôt par dissidence de doctrines, il eut à combattre tour-à-tour Coschwitz, Hamberger, Buffon, Spallanzani, Voltaire même, et plusieurs autres. Mais les lettres qu'il publia contre celui-ci, il les fit paraître en allemand, et il s'opposa à ce qu'elles fussent traduites tant que Voltaire et lui seraient de ce monde, Voltaire ne comprenant pas l'allemand. Sa réputation d'universalité

était si bien établie dans toute l'Europe, que le prince de Radziwill trouva ingénieux de le nommer général-major dans son armée de confédérés polonais. La ville de Berne, pour mieux se l'attacher et lui complaire, créa pour lui seul expressément, des magistratures qui devraient s'éteindre après sa mort. Qu'on dise donc que les républicains n'ont ni courtoisie, ni munificence, ni gratitude envers le génie! Mais un témoignage d'estime auquel il fut le plus sensible, ce fut la visite que lui rendit l'empereur Joseph II, celui-ci n'ayant point rendu le même honneur à Voltaire : Marie-Thérèse avait en effet défendu au jeune prince d'aller à Ferney, qu'elle considérait comme le théâtre central de l'incrédulité systématique.

Haller mourut le 12 décembre 1777; il avait si parfaitement conservé sa connaissance jusqu'aux derniers instants de sa vie, qu'il continua d'étudier son pouls tant que les battements en purent être sentis, marquant, comme il l'avait promis, par un signe de tête, le moment précis où il devint insen-

sible. Joseph II acheta pour l'université de Pavie, qui les possède aujourd'hui, les vingt mille volumes composant la bibliothèque de Haller, de même que le gouvernement français a depuis acheté ceux de Cuvier, dont le nombre était à peu près semblable. Enfin, il est trois hommes illustres, à la fois savants, littérateurs et politiques, dont l'histoire offre une grande analogie : je veux dire Haller, Camper et Cuvier. — Pour mentionner les découvertes et les théories dont la physiologie est redevable à Haller, il faudrait tout un volume, et ce volume serait un traité.

Juillet 1836.

BORDEU.

1722.

ORDEU (Théophile), naquit à Iseste
22 février 1722. Issu d'une ancienne
ille de médecins, son père, Antoine
deu, voulut que lui et son frère le fussent
lement. Il respira dès l'enfance l'air vif
Pyrénées et le parfum des plantes
idionales; il se désaltéra souvent aux
rces sulfureuses des montagnes, et ap-
emment c'est aux eaux Bonnes qu'il fut
tisé médecin. On lui fit faire ses études à
, après quoi on s'empressa de l'envoyer
Iontpellier, tant son ardeur pour la
lecine donnait lieu de craindre qu'il
pratiquât la profession de ses aïeux
nt de l'avoir apprise. L'école de Mont-
ier, quand Bordeu y vint étudier, se
ageait en vitalistes et en mécaniciens;
trouva deux bannières, celle de

Boerhaave et celle de Stahl. Il fréquenta d'abord les deux camps, fraternisa, dans les temps de trêve, avec les deux armées; mais ce fut dans celle de Stahl qu'il s'enrôla décidément, et il ne tarda pas à en devenir le chef.

Prenant pour devise une sentence de Sénèque, *Doceo ut discam*, il savait à peine l'ostéologie, qu'il professait déjà l'anatomie, science essentielle au médecin, beaucoup plus repoussante que difficile, et pour laquelle les condisciples de Bordeu se sentaient moins de vocation que pour les théories spéculatives dont Montpellier fut dans tous les temps la féconde et souvenante patrie.

A coup sûr Bordeu apprit mieux l'anatomie pour l'enseigner, que s'il eût voulu uniquement la savoir, et ces premiers cours de jeune homme eurent de l'influence sur sa destinée : ils préparèrent sa célébrité, le rendirent avare du temps, et le préservèrent de la dissipation familière aux écoliers libres. Il est remarquable combien il y a de paresse dans nos écoles. Si ce n'étaient

les examens de réception, je ne sais en vérité si le quart des étudiants en médecine et en droit ne s'en iraient pas dans leur province sans avoir étudié l'anatomie ou le code de procédure. Au reste, l'explication de cette incurie n'est pas difficile : La plupart des étudiants fréquentent les grandes écoles trop immédiatement à leur sortie du collége ; on ne leur laisse le loisir ni d'user d'une sage liberté sous les yeux de la famille, ni de se désenchanter du monde : et de là vient qu'ils se dédommagent de six années d'assujétissement par quatre années de galanterie et d'oisiveté. Il paraît bien naturel qu'on abuse de la liberté après un si long esclavage.

Tel ne fut point l'emploi que Bordeu fit de sa jeunesse. A vingt ans (1742), il soutint sa première thèse (alors il en fallait deux), *de sensu generice*, etc., germe fécond de ses ouvrages ultérieurs. Ce fut là sa première déclaration de guerre contre l'école de Boerhaave, sa profession de foi comme vitaliste ; et par *vitalistes*, il faut entendre ceux qui expliquent la vie par

elle-même sans avoir recours aux sciences physiques ou mathématiques. Bordeu étudie dans cet opuscule ce qu'on a appelé les *esprits vitaux;* et sans jamais assimiler ni confondre les lois qui régissent le petit monde avec celles par qui l'univers est gouverné, il déclare ces esprits, sinon illusoires, du moins encore hypothétiques, aussi bien que le *siége de l'âme*, dont la recherche lui paraît vaine. Il affirme en outre que les nerfs participent à chaque acte de la vie, et que la sensation lui semble donner à l'esprit plutôt *sa forme* que son *essence;* car lui aussi, Bordeu était spiritualiste, comme Barthez, comme Bichat, comme Haller, comme vingt autres médecins d'un ordre supérieur; et je ne sais où l'on a puisé l'injuste opinion que *les physiologistes et les vrais médecins sont tous matérialistes*. Cette dissertation fut remarquée, vivement applaudie par ceux dont elle favorisait l'opinion, et elle valut à Bordeu la dispense de plusieurs examens, superflus pour un homme de son mérite. Après la thèse de licence, vint celle pour le doctorat. Celle-ci avait pour sujet

e mécanisme de la digestion (*chylificationis historia*, 1743). On trouve dans cet écrit toute l'ingénieuse moquerie qu'on pouvait attendre de l'esprit vif et piquant de Bordeu, au sujet des explications chimiques et mécaniques; car avant lui nos maîtres avaient la faiblesse de croire que la digestion était une *fermentation, une putréfaction ou une macération, ou une trituration*, etc : *quot somnia!* Si on osait, de nos jours, on nous redonnerait tous ces songes pour des réalités; car si les hypothèses mécaniques sont mortes, les mécaniciens épient sans cesse le moment de régner.

Bordeu n'avait que vingt-un an, et déjà il avait jeté les fondements de sa réputation. C'était assurément être bien précoce; mais il faut remarquer que ce médecin était méridional, homme des montagnes, enfant né dans le temple, et de plus homme de génie : or le feu sacré pour luire a moins besoin d'années que d'occasions propices; son plus vif éclat, il le jette avant trente ans. Reçu docteur en 1744, on fut étonné de voir Bordeu s'arroger

Camper, Winslow, Hunter, d'Aubent
Duvernay, rivaux redoutables, sans con
ter ses successeurs Sœmmerring, Scar
Cuvier, les deux Meckel, et Tiedema
Comme naturaliste et philosophe, il
des vues moins élevées et moins fécon
que Buffon, une pensée moins robuste;
comme écrivain, un style moins riche
mages, un renom d'une durée plus inc
taine. Comme poète et littérateur, Volt
et Rousseau ses rivaux en d'autres carriè
lui causèrent encore plus d'insomnies
Buffon; mais ce qui fait de Haller
homme incomparable, ce sont ses ouvra
de physiologie, de même que son érudit
scientifique : c'est en physiologie qu'il
roi, et ses *bibliothèques d'anatomie, de bo
nique et de chirurgie*, sont aussi impéris
bles que ses *Elementa physiologiæ* (8 v
in-4°).

Après avoir fondé sa renommée par
différents ouvrages, et principalement
le dernier, après avoir formé des discip
comme Zinn et Meckel le père; déjà vis
par des rois dans sa chétive bourgade, et

correspondance habituelle avec Buffon, avec Voltaire et le grand Frédéric; associé aux plus illustres académies, il fut nommé, en 1745, membre du Conseil souverain de Berne, (bien qu'il habitât loin de l'Helvétie), et l'empereur François Ier l'anoblit en 1749. Ce fut alors qu'il se décida à quitter Gœttingue pour s'établir dans sa ville natale, qui venait de marquer glorieusement sa place dans ses Conseils. Berne eut ainsi la préférence sur Berlin, où Frédéric II appelait Haller de cette voix séduisante qui suscita à Voltaire lui-même tant de déplaisirs et de regrets.

Une fois à Berne, à l'âge d'environ quarante-deux ans, Haller montra une activité nouvelle, et c'est à cette époque de son existence qu'il ressembla le plus à Camper et à Cuvier, hommes studieux, actifs, ambitieux et aristocrates comme Haller, aussi impopulaires que lui de leur vivant, et non moins célèbres après leur mort. Tour-à-tour juge, préfet cantonnal, directeur des salines de la Confédération helvétique, puis fondateur de l'université de Lausanne,

plusieurs fois enfin il dut employer son éloquence pour la réconciliation de quelques cantons voisins, tant ces austères confédérés suisses ont été, dans tous les temps, enclins à la discorde. Devenu vieux, il composa deux Romans et quelques Dialogues, dans le but évident de préconiser l'aristocratie.

Haller était doué d'une mémoire étonnante : on l'a vu à la suite d'un évanouissement et comme essai des facultés qu'il récupérait, énumérer sans nulle erreur tous les fleuves qui se jettent dans l'Océan : il possédait presque à un égal degré le français, l'allemand, l'italien et le suédois. Tantôt comme observateur, et tantôt par dissidence de doctrines, il eut à combattre tour-à-tour Coschwitz, Hamberger, Buffon, Spallanzani, Voltaire même, et plusieurs autres. Mais les lettres qu'il publia contre celui-ci, il les fit paraître en allemand, et il s'opposa à ce qu'elles fussent traduites tant que Voltaire et lui seraient de ce monde, Voltaire ne comprenant pas l'allemand. Sa réputation d'universalité

était si bien établie dans toute l'Europe, que le prince de Radziwill trouva ingénieux de le nommer général-major dans son armée de confédérés polonais. La ville de Berne, pour mieux se l'attacher et lui complaire, créa pour lui seul expressément, des magistratures qui devraient s'éteindre après sa mort. Qu'on dise donc que les républicains n'ont ni courtoisie, ni munificence, ni gratitude envers le génie! Mais un témoignage d'estime auquel il fut le plus sensible, ce fut la visite que lui rendit l'empereur Joseph II, celui-ci n'ayant point rendu le même honneur à Voltaire : Marie-Thérèse avait en effet défendu au jeune prince d'aller à Ferney, qu'elle considérait comme le théâtre central de l'incrédulité systématique.

Haller mourut le 12 décembre 1777; il avait si parfaitement conservé sa connaissance jusqu'aux derniers instants de sa vie, qu'il continua d'étudier son pouls tant que les battements en purent être sentis, marquant, comme il l'avait promis, par un signe de tête, le moment précis où il devint insen-

sible. Joseph II acheta pour l'université de Pavie, qui les possède aujourd'hui, les vingt mille volumes composant la bibliothèque de Haller, de même que le gouvernement français a depuis acheté ceux de Cuvier, dont le nombre était à peu près semblable. Enfin, il est trois hommes illustres, à la fois savants, littérateurs et politiques, dont l'histoire offre une grande analogie : je veux dire Haller, Camper et Cuvier. — Pour mentionner les découvertes et les théories dont la physiologie est redevable à Haller, il faudrait tout un volume, et ce volume serait un traité.

Juillet 1836.

BORDEU.

1722.

BORDEU (Théophile), naquit à Iseste le 22 février 1722. Issu d'une ancienne famille de médecins, son père, Antoine Bordeu, voulut que lui et son frère le fussent également. Il respira dès l'enfance l'air vif des Pyrénées et le parfum des plantes méridionales; il se désaltéra souvent aux sources sulfureuses des montagnes, et apparemment c'est aux eaux Bonnes qu'il fut baptisé médecin. On lui fit faire ses études à Pau, après quoi on s'empressa de l'envoyer à Montpellier, tant son ardeur pour la médecine donnait lieu de craindre qu'il ne pratiquât la profession de ses aïeux avant de l'avoir apprise. L'école de Montpellier, quand Bordeu y vint étudier, se partageait en vitalistes et en mécaniciens; il y trouva deux bannières, celle de

Boerhaave et celle de Stahl. Il fréquenta d'abord les deux camps, fraternisa, dans les temps de trève, avec les deux armées; mais ce fut dans celle de Stahl qu'il s'enrôla décidément, et il ne tarda pas à en devenir le chef.

Prenant pour devise une sentence de Sénèque, *Doceo ut discam*, il savait à peine l'ostéologie, qu'il professait déjà l'anatomie, science essentielle au médecin, beaucoup plus repoussante que difficile, et pour laquelle les condisciples de Bordeu se sentaient moins de vocation que pour les théories spéculatives dont Montpellier fut dans tous les temps la féconde et souvenante patrie.

A coup sûr Bordeu apprit mieux l'anatomie pour l'enseigner, que s'il eût voulu uniquement la savoir, et ces premiers cours de jeune homme eurent de l'influence sur sa destinée : ils préparèrent sa célébrité, le rendirent avare du temps, et le préservèrent de la dissipation familière aux écoliers libres. Il est remarquable combien il y a de paresse dans nos écoles. Si ce n'étaient

les examens de réception, je ne sais en vérité si le quart des étudiants en médecine et en droit ne s'en iraient pas dans leur province sans avoir étudié l'anatomie ou le code de procédure. Au reste, l'explication de cette incurie n'est pas difficile : La plupart des étudiants fréquentent les grandes écoles trop immédiatement à leur sortie du collége ; on ne leur laisse le loisir ni d'user d'une sage liberté sous les yeux de la famille, ni de se désenchanter du monde : et de là vient qu'ils se dédommagent de six années d'assujétissement par quatre années de galanterie et d'oisiveté. Il paraît bien naturel qu'on abuse de la liberté après un si long esclavage.

Tel ne fut point l'emploi que Bordeu fit de sa jeunesse. A vingt ans (1742), il soutint sa première thèse (alors il en fallait deux), *de sensu generice*, etc., germe fécond de ses ouvrages ultérieurs. Ce fut là sa première déclaration de guerre contre l'école de Boerhaave, sa profession de foi comme vitaliste; et par *vitalistes*, il faut entendre ceux qui expliquent la vie par

elle-même sans avoir recours aux sciences physiques ou mathématiques. Bordeu étudie dans cet opuscule ce qu'on a appelé les *esprits vitaux;* et sans jamais assimiler ni confondre les lois qui régissent le petit monde avec celles par qui l'univers est gouverné, il déclare ces esprits, sinon illusoires, du moins encore hypothétiques, aussi bien que le *siége de l'âme,* dont la recherche lui paraît vaine. Il affirme en outre que les nerfs participent à chaque acte de la vie, et que la sensation lui semble donner à l'esprit plutôt *sa forme* que son *essence;* car lui aussi, Bordeu était spiritualiste, comme Barthez, comme Bichat, comme Haller, comme vingt autres médecins d'un ordre supérieur; et je ne sais où l'on a puisé l'injuste opinion que *les physiologistes et les vrais médecins sont tous matérialistes.* Cette dissertation fut remarquée, vivement applaudie par ceux dont elle favorisait l'opinion, et elle valut à Bordeu la dispense de plusieurs examens, superflus pour un homme de son mérite. Après la thèse de licence, vint celle pour le doctorat. Celle-ci avait pour sujet

le mécanisme de la digestion (*chylificationis historia*, 1743). On trouve dans cet écrit toute l'ingénieuse moquerie qu'on pouvait attendre de l'esprit vif et piquant de Bordeu, au sujet des explications chimiques et mécaniques; car avant lui nos maîtres avaient la faiblesse de croire que la digestion était une *fermentation, une putréfaction ou une macération, ou une trituration*, etc : *quot somnia!* Si on osait, de nos jours, on nous redonnerait tous ces songes pour des réalités; car si les hypothèses mécaniques sont mortes, les mécaniciens épient sans cesse le moment de régner.

Bordeu n'avait que vingt-un an, et déjà il avait jeté les fondements de sa réputation. C'était assurément être bien précoce; mais il faut remarquer que ce médecin était méridional, homme des montagnes, enfant né dans le temple, et de plus homme de génie : or le feu sacré pour luire a moins besoin d'années que d'occasions propices; son plus vif éclat, il le jette avant trente ans. Reçu docteur en 1744, on fut étonné de voir Bordeu s'arroger

avec une sorte d'ostentation, le titre de médecin-chirurgien, qui n'était guère dans l'esprit du lieu ni du temps. Cela même lui concilia l'amitié durable des chirurgiens, en faveur desquels le chancelier d'Aguesseau venait de contresigner une espèce d'*Édit de Nantes* (1743), qui les assimilait presque aux médecins; mais ces derniers souhaitaient ardemment la *révocation* de cet édit. Bordeu a vécu moins que la haine qu'excita ce titre équivoque parmi ceux de sa robe, trop épris de leur dignité et tremblant d'y déroger. Cependant, le motif de Bordeu était bien simple, on aurait dû l'apprécier. Son père habitait un village; lui-même devait pratiquer son art dans quelque bourgade voisine : il était donc dans la position de nos médecins de campagne, et dès-lors il fallait bien qu'il fût chirurgien; et pourquoi donc n'en aurait-il pas pris le titre? Bordeu était si spirituel, si gracieux, si fin, si littéraire, et de bonne heure si initié aux usages du monde, qu'à moins d'imprimer en gros caractères sur sa thèse *je suis chirurgien*, personne ne l'aurait per-

, ni parmi les baigneurs élégants du voi-
ıage, ni parmi les Béarnais ses compa-
otes : car il ne faut jamais juger de tout
ı corps par quelques hommes qui l'illus-
ent.

Enchanté de sa réception comme de ses
aîtres, encore électrisé d'un premier suc-
s, son esprit ébauchait mille desseins, sa
ıarmante humeur lui donnait accès par-
ut, et son imagination l'y faisait applau-
r : ignorant encore et les soucis de l'âme
le fiel de l'envie, les tourments de l'am-
ition et même ceux de l'amour, le jeune
héophile, à qui son père laissait pour ré-
ompense beaucoup de liberté, coula alors
s plus heureux instants de sa vie. Son
laisir était d'accentuer gaîment avec les
aysans des Pyrénées, le charmant patois des
aontagnes ; d'autrefois, plus orné de corps
t d'esprit, il allait à Bonnes et à Barèges,
tudier les eaux, observer les malades, et
oujours il y conquérait des suffrages et y
aissait de nouveaux amis ; souvent même il
llait à Montpellier faire un cours, éclair-
ir un doute, tenter un essai, adresser

quelques arguments latins à ses maîtres, devenus ses égaux en attendant pis; puis il revenait à ses eaux pour causer, à sa veillée pour se réjouir et chanter, dans sa famille pour être heureux, pour se voir aimé, car c'est là le vrai bonheur. Un jour on le vit partir pour Paris : hélas! qu'y va-t-il faire? disaient les Béarnais. Bordeu n'avait pas le projet de rester à Paris. Après quelques temps on l'en vit revenir avec le titre de *surintendant des eaux minérales de l'Aquitaine*, titre bien fastueux ; mais après tout, Bordeu était un jeune homme, il aimait les titres : alors c'était une monnaie courante qui avait beaucoup de valeur, et qui, on a beau dire, en a encore aujourd'hui, même dans l'opinion de ceux qui semblent le plus dédaigner les titres.

Une fois intendant des eaux, Bordeu appliqua tous ses soins à étudier et à faire connaître les sources des Pyrénées. Il rédigea de concert avec son père et son frère, *le Journal de Barèges*, pour les médecins; une dissertation latine sur *l'Usage des eaux thermales des Pyrénées dans les maladies*

chroniques, à l'adresse des savants et des étrangers, et enfin, des *Lettres* vives, diffuses, étincelantes d'exagération et d'esprit, naïves comme l'ignorance, chaleureuses comme la persuasion, menteuses et dévergondées comme le climat; et ces lettres étaient adressées à madame de Sorbério, femme titrée de ce pays-là, ayant de l'influence par sa fortune et sa famille, peut-être aussi par son esprit, et certainement par son sexe seul et sa beauté, surtout à cette époque, où tout se faisait en France par les femmes ou pour elles. Ces lettres eurent un grand succès parmi les gens du monde, et c'est principalement à cet ouvrage que les eaux de nos Pyrénées doivent leur vogue et leur célébrité, vogue que du reste elles méritent par leurs vertus réelles. Bordeu est le poète des eaux thermales, et c'est peut-être le seul panégyriste qu'on ait cru sur parole, tant son verbe était entraînant!

Partageant son temps entre ses malades et ses écrits, tantôt à Pau, où il résidait, tantôt aux sources thermales, dont la ré-

putation l'occupait autant que la sienne, Bordeu, arrivé à trente ans, en 1752, après huit années de doctorat, quatre de pratique et de *surintendance*, s'étonna tristement de se voir alors, lui si actif et si zélé, et après tant de fatigues, presque aussi inconnu hors du Béarn et du Languedoc qu'il l'était au jour de sa réception. Lui, qui aimait la gloire et qui se croyait fait pour elle, lui qui l'avait rêvée grande et prompte, et sans tenir compte, ni de l'indifférence du public à tresser des couronnes, ni du nombre de ceux qui songent à les ceindre, son obscurité de trente ans l'humilia, et pour la première fois peut-être il songea à Paris. Et effectivement, c'est à Paris que se font les réputations, c'est là qu'est la grande et perpétuelle joûte de l'esprit, ainsi que ses juges, ses spectateurs, leurs murmures, leurs froideurs ou leurs applaudissements; c'est là qu'on s'éclipse si l'on échoue, qu'on brille et qu'on règne si l'on est vainqueur : mais là aussi est l'envieuse rivalité, et le sénat permanent des coteries. Bordeu n'y pensa point, et il vint à Paris. Il adressa en pa-

tois des adieux touchants à la tranquille valleé d'Ossau. Il aurait dû faire aussi ses adieux au bonheur.

Arrivé à Paris, il publia ses *Recherches sur les glandes*, ouvrage de saine doctrine, dirigé contre les chimistes et les mécaniciens, où l'on trouve l'origine d'une théorie des secrétions, qui règne encore de nos jours. Cette publication remarquable l'ayant mis en rapport avec les littérateurs et les savants de l'époque, il composa quelques temps après, pour *l'encyclopédie* de d'Alembert et de Diderot, dont il fut nommé le collaborateur, un grand article sur les *crises*, petit ouvrage plein de faits et de recherches judicieuses. Bordeu envoya presque en même temps à l'Académie de chirurgie un Mémoire sur les écrouelles, qui fut couronné. Quant à la pratique, Bordeu rencontra une multitude d'obstacles et de tracasseries. Son titre de docteur de Montpellier ne lui donnant point droit d'exercice dans la capitale, ses confrères, judicieusement jaloux de lui, entravèrent ses desseins. Bordeu, toujours courageux

et infatigable, se résigna à subir de nouveaux examens pour obtenir le diplôme indispensable. Il composa à cette occasion trois dissertations latines, l'une sur la *chasse* considérée comme l'exercice le plus salubre, une autre sur *les eaux minérales de l'Aquitaine;* une autre enfin, pour prouver que *toutes les parties du corps concourent à la digestion.* Bordeu voulait dire que toutes y sympathisent ou y compatissent. Quelques temps après, il fut nommé médecin de l'hôpital de la charité, avec le titre *d'inspecteur,* créé exprès pour lui, car il aimait encore les titres, ne prenant pas garde que cette innocente puérilité doublait le nombre de ses ennemis, et ne faisait qu'aigrir et envenimer leur jalousie implacable.

Maintenant médecin d'hôpital (1755), humilions bien nos envieux, faisons encore quelques découvertes! Douze ans auparavant (1743), Solano de Lucques avait fait sur le *pouls* les observations les plus importantes et les plus nouvelles. Bordeu résolut de les vérifier et de les agrandir. Il ne vou-

lait ni calculer le pouls, comme Hérophile, ni le noter en musique comme les chinois; il n'ambitionnait même pas de renouveler, ou les miracles d'Erasistrate sur Antiochus, ou les merveilleux pronostics de Galien; il voulait simplement savoir la vérité sur le pouls et il avait décidé de la dire. Solano avait découvert que le pouls *dicrote* ou *rebondissant* indique des hémorrhagies du nez ou de la poitrine; que le pouls *intermittent* présage ou dénonce des dérangements du ventre, etc. Bordeu porta ses regards beaucoup plus loin : il prétendit distinguer le pouls des maladies supérieures d'avec le pouls des maladies inférieures au diaphragme. Il décrivit même le pouls du nez, celui de la gorge, des poumons, de l'estomac, des intestins, de l'utérus, au foie, le pouls des hémorrhoïdes, etc; et même, il faut le dire, il poussa si loin ses recherches, il les rendit si subtiles, si métaphysiques, que c'est à son bel ouvrage qu'il faut surtout reprocher l'indifférence que la plupart des médecins témoignent actuellement pour le pouls, étude qui cependant

agit puissamment sur la confiance et sur l'imagination des malades, outre qu'elle est souvent très significative et très secourable quant au diagnostic. Nous croyons avoir exposé dans notre *physiologie médicale* (tome II, liv. V, chap. 30) tout ce qu'il est utile de savoir sur le pouls.

Toutefois cet ouvrage fit beaucoup de bruit. On en parla aux bureaux de *l'Encyclopédie;* le *Mercure* en donna l'analyse ; Voltaire lui-même, en concevant de l'inquiétude pour sa santé, restreignit ses énormes doses de café, et fut en conséquence quelques années sans produire de nouvelles tragédies ; et même la première qu'il publia ensuite n'était guère qu'une tragédie en prose et traduite (Socrate) ; mais le grand effet qu'eut cette production fut pour les rivaux de Bordeu. Bouvart, le plus méprisable de tous, lui dont la hideuse figure portait une cicatrice affreuse, « qu'il s'était faite, disait Diderot, en maniant maladroitement la faux de la mort, » accusa Bordeu d'avoir *volé* les bijoux d'un riche malade qu'il conduisait aux eaux minérales et

qui était mort dans le voyage. Thierry (dit M. Richerand) eut assez de crédit pour faire rayer son nom de la liste des médecins de la faculté, et il fallut qu'il intervînt un arrêt du parlement de Paris pour le rétablir dans la jouissance de ses droits. Telle était même l'odieuse conduite de ses ennemis qu'il n'aurait pu visiter ses malades sans danger pour sa vie, si le prince de Conti ne lui eût prêté, pour courir la ville, son équipage et sa livrée... Et nous nous plaignons encore de la jalousie des médecins de nos jours! nous ne voyons donc pas que ce sont des anges en comparaison de cet implacable Bouvart, qui pourtant n'était pas sans mérite, mais dont la mémoire illustrée de Bordeu transmettra l'infamie aux siècles à venir.

Toutes ces persécutions, loin d'attiédir le zèle de Bordeu, ne firent que le rendre plus fervent.

Il publia successivement des *recherches sur la colique métallique des peintres, ou du Poitou; des recherches sur l'histoire de la médecine*, à l'occasion de l'inoculation dont

il était le chaud partisan ; *d'autres re ches sur le tissu muqueux ou cellulaire*, vrage qu'on peut regarder comme le mier, mais imparfait modèle de *l'anat générale* de Bichat ; enfin des *recher sur les maladies chroniques*, dont la quième partie, aussi éloquente que sin lière, est consacrée à *l'analyse médici du sang*.

Les ouvrages de Bordeu sont très-ren quables, non par la méthode, il n'en a pas, mais par les aperçus, par la net des idées, par la pureté de la diction, des pensées ingénieuses. Bordeu était c temporain de Voltaire : il respirait le m air que lui, voyait la même société, sistait aux mêmes abus, et de plus il li ses œuvres; aussi peut-on dire qu'il fut le taire des médecins de son temps. S'il eût moins étourdi, plus ami de l'ordre, m surabondant, plus sobre de faits et de c tions, plus réservé dans le choix des id moins confus dans ses plans, on pourra placer sans scrupule à la tête des écriv de la médecine. Il y a cinquante-sept

qu'il est mort, et cependant on le lit avec plus de plaisir et plus de fruit que la plupart des auteurs qui lui ont survécu ou succédé. Cela tient principalement à ce qu'il est par dessus tout historien et philosophe, qualités qui vieillissent moins que celles de systématique, de savant ou d'érudit. Si l'on met de côté son antipathie pour les mécaniciens et les chimistes, Bordeu est de toutes les écoles, il s'arrange de tous les systèmes, il trouve à puiser et à méditer dans tous : il est essentiellement *éclectique*, c'est-à-dire *choisissant*.

Peu d'auteurs sont aussi difficiles à citer que Bordeu : à chaque page, c'est un trait qui frappe, une pensée qui s'empare de l'attention, une expression qui enchante l'esprit ou qui invite à réfléchir ; peu d'écrivains possèdent aussi bien que lui l'art des allusions. Je vais citer quelques exemples. Parle-t-il d'un praticien, il vous dira que c'est un être d'habitude et d'instinct, qui ne raisonne point ; quand il a dit *j'ai vu*, il ne faut rien lui demander de plus.

Est-il question de la médecine ? c'est,

dira-t-il, une coquette qui, à présent qu'elle est vieille, prend des ornements, des parures; elle était simple dans sa jeunesse, et voilà comme l'aima Hippocrate, son premier amant.

Veut-il blâmer l'abus de la saignée, trop préconisée par Chirac, trop autorisée par ses idées si exclusives d'inflammation universelle : j'ai vu un moine, dit Bordeu, qui ne mettait point de terme aux saignées: lorsqu'il en avait fait trois, il en faisait une quatrième, par la raison, disait-il, que l'année a quatre saisons, qu'il y a quatre parties du monde, quatre âges, quatre points cardinaux. Après la quatrième, il en fallait une cinquième, car il y a cinq doigts à la main. A la cinquième il en joignait une sixième, car Dieu créa le monde en six jours; six! il en faut sept, car la semaine a sept jours, comme la Grèce sept sages. La huitième sera même nécessaire, parce que le compte est plus rond. Encore une neuvième, *quia... numero deus impare gaudet !*

A-t-il à se plaindre d'un juif ou d'un

apostat, voici l'histoire qu'il raconte d'après Huarte, auteur du XVIe siècle. «... étant, le très chrétien et magnanime François de Valois, roi de France, molesté d'une longue maladie, et voyant que les médecins de sa maison et cour ne lui donnaient aucun remède..., il dépêcha un courrier en Espagne par devers l'empereur Charles-Quint, pour le prier de lui envoyer un *médecin juif*, le meilleur qu'il eût en sa cour. L'empereur fit chercher un tel médecin jusque hors le royaume, et, ne pouvant le trouver, il envoya un médecin, *nouveau chrétien*... Mais quand le médecin fut arrivé devant le roi François de Valois, il se passa entre eux un devis fort gracieux. Le roi lui demanda, comme par manière d'acquit, s'il n'était point las d'attendre le Messie. — Sire, répondit le médecin, je n'attends pas le Messie promis en la loi judaïque; — et vous êtes sage en cela, répliqua le roi... — Nous autres chrétiens savons, dit le médecin, que les prophéties de la Sainte-Écriture sont accomplies. — Vous êtes donc chrétien? dit le roi. — Oui sire. — Puisque

ainsi est, dit le roi, retournez de bonne heure en votre pays, car j'ai en ma cour de grands médecins chrétiens : j'en voudrais avoir de juifs. » Il en fit venir un de Constantinople, ajoute Bordeu, et celui-là guérit le roi avec du lait d'ânesse.

Bordeu montra dans tous ses ouvrages beaucoup d'esprit d'a-propos et de saillie, quelquefois un peu de malice, et plus souvent de la philosophie, de la profondeur. Il dit de Galien : «... il fut loué par Saint-Jérôme et Saint-Grégoire de Nysse, qui lui assurèrent par là les suffrages des chrétiens. »

Tout son fiel contre Jean-Jacques, qui pourtant méritait bien quelque épigramme en représaille de ses déclamations contre les médecins, se borne à ce simple propos : « Il n'est aucun de nous qui ne désirât sincèrement pouvoir guérir M. J.-J. Rousseau et lui donner autant de santé qu'en avait son Emile ; seulement, nous chercherions à le dissuader des préceptes d'hygiène qu'il donne à cet Emile, sans quoi il rechuterait bientôt. »

Voici une plaisanterie dirigée contre les

partisans de Sylvius et de Boerhaave. « Un médecin mécanicien accosta un jour trois jeunes gens sans les saluer, et après les avoir considérés attentivement, il dit à l'un d'eux : *vous avez l'âcre enveloppé dans le visqueux;* à l'autre : *votre sang erre dans les vaisseaux capillaires;* et au troisième : *vos globules sanguins roulent languissamment et noyés dans beaucoup de sérosité.* »

Enfin, ce serait à ne pas finir si l'on voulait citer de Bordeu tout ce qui mérite le souvenir, non-seulement des médecins, mais des gens de goût. Son parallèle de Boerhaave avec Asclépiade, sa critique modérée, mais si judicieuse, de Locke et de Descartes, ses allusions au sujet de Saint Athanase, accusé d'avoir brisé un calice de verre; enfin, sa revue critique à propos d'une bibliothèque de médecin de campagne, sont des morceaux d'un grand mérite, qu'un homme du monde lirait avec autant d'agrément et certes avec plus de fruit que beaucoup de nos ouvrages de littérature légère. Quand on lit Bordeu, on se surprend faisant des oreilles à toutes les pages, comme

s'il s'agissait des *lettres persanes* de Montesquieu, des *romans* de Voltaire ou du *de naturâ deorum* de Cicéron. En quelque endroit qu'on ouvre un livre de Bordeu, on est sûr de trouver une idée et de la comprendre, si inadmissible ou paradoxale qu'elle soit, et il en a beaucoup de ce genre.

Ses ouvrages, sa nombreuse clientelle, ses querelles et ses combats, ses courses et ses voyages sans fin, et peut-être aussi un célibat ennuyeux et peu fait pour un homme de son espèce, tant d'agitations et tant de labeurs affaiblirent les forces de Bordeu, et sans doute abrégèrent ses jours. De bonne heure, on le vit mettre ordre à ses affaires et réaliser sa fortune. Elle était bien humble pour un médecin comme lui, qui avait pratiqué dans la plus haute société, parmi les riches malades des eaux, parmi les grands personnages de la capitale : cet homme, accusé d'avoir soustrait des bijoux, des diamants; d'avoir vidé des écrins, réunit pour tout trésor la modique somme de quatre-vingt mille francs qu'il déposa à la banque du célèbre

M. de la Borde. Ce n'était pas la cinquantième partie des somptueuses économies de Boerhaave, qu'il ne faut pourtant pas juger supérieur à Bordeu proportionnellement à ses richesses.

Peu de temps après, Bordeu éprouva des attaques de goutte irrégulière, quelques coups de sang. Il essaya d'un voyage aux Pyrénées, le seul qu'il eût fait pour sa propre santé. Les eaux aggravèrent ses maux, et cela devait être : jamais les eaux sulfureuses ne doivent être employées contre la goutte ni contre l'apoplexie, dont elles réalisent trop souvent les menaces, ou dont elles réitèrent et avivent les attaques. Il revint donc plus souffrant, plus affaibli, plus triste, plus soucieux de son isolement, et sentant plus vivement que jamais combien les douces jouissances de la famille sont préférables aux débats de l'amour-propre, au retentissement d'un nom, aux futiles joies de la renommée.

Une dernière attaque d'apoplexie le surprit pendant le sommeil, le 23 novembre 1776. Bordeu avait vécu cinquante-

quatre ans. C'est vingt-une années de plus que Bichat, dont il fut l'utile précurseur; mais seize de moins que Boerhaave, dont il détruisit l'empire.

A la nouvelle de sa mort, Bouvart couronna ses calomnies par ce propos odieux: *je n'aurais pas cru qu'il fût mort horizontalement.*

Avril 1834.

CAMPER.

1722.

CAMPER (Pierre), naquit à Leyde, le 1 mai 1722. Son père, Florent Camper, inistre protestant à Batavia, avait épousé ans ce pays une riche héritière, Catherine 'hetting, née à Surate, mais d'origine Hol- ndaise. Les Camper avaient dès-lors quel- ue importance à Leyde : plusieurs avaient cercé la médecine, que Boerhaave alors il- istrait ; d'autres étaient magistrats.

Ces différentes circonstances eurent de influence sur la jeunesse de P. Camper. on père était riche, il avait voyagé, beau- oup vu, beaucoup observé ; il aimait les vants, et c'était dans sa propre maison e se tenaient leurs conférences ; de sorte e le jeune Camper, comme Pascal dans siècle précédent, respira, dès le berceau, ns une atmosphère académique. Ce

fut là qu'il puisa ce goût des sciences, cet amour de l'étude, qui d'abord le rendit heureux, et qui plus tard le consola; mais aussi cette soif des vains titres, des applaudissements et d'une prompte renommée, qui mêla trop de vanité à sa gloire pour n'en pas compromettre la solidité et la durée. Pierre Camper, entouré de tout un institut, ébaucha d'abord toutes les sciences : son père fit de lui un petit philosophe très-précoce et, en sa qualité de protestant éclairé, il le dissuada des systêmes, en lui suggérant de douter de toutes les abstractions ambitieuses. Cependant le célèbre Moor lui enseigna le dessin et la peinture; et il s'y prit d'une manière si séduisante, que Camper toute sa vie aima les beaux-arts avec passion. S'Gravesende lui apprit la physique, et Boerhaave, dans sa glorieuse vieillesse oubliait ses souffrances en lui faisant bégayer quelques-unes de ces théories qui chacun, à Leyde et en Europe, admirai comme des vérités, même les savants le plus rigoureux. Le professeur Laborde fi de lui un bon mathématicien; Albinus lu

enseigna l'anatomie. Chargé de ce butin encyclopédique et promettant de l'accroître, il fallut bien que Camper embrassât la médecine, car dans le pays de Boerhaave, lui vivant, la médecine primait la magistrature.

A vingt-quatre ans, on le reçut docteur en philosophie et en médecine, grâce à deux thèses, l'une sur la vision, l'autre sur l'œil, dans lesquelles il se montra à la fois physicien instruit, anatomiste au niveau de la science, et dessinateur habile. Après cela, en 1748, âgé alors de 26 ans, la mort de ses parents le laissant maître absolu de sa conduite, Camper se mit à voyager. Il lui fallait des musées pour exercer ses yeux et ses crayons, des noms célèbres qu'il pût inscrire sur ses vaniteuses tablettes, des académies qui lui offrissent titres, fauteuils et couronnes à briguer, à disputer. Il commença par l'Angleterre et finit par Paris : la curiosité aime aussi la progression. Il satisfit à Londres et à Cambridge, son innocente mais très-vive passion pour les noms biographiques : il visita Mead, le Fodéré

ou l'Orfila des Anglais, Hunter, leur Amussat ou leur Velpeau; Pringle, leur Desgenettes; Smellie, leur Baudelocque et leur Paul Dubois; Pitcairn, leur Broussais; Sharp, leur Demours; Knight, leur Dutrochet; Hales, leur Arago ou leur Dulong: il n'eut garde d'omettre ni les peintres ni les architectes; mais dans les beaux arts, les noms du premier ordre lui manquèrent, et il vint en chercher à Paris.

Il était particulièrement recommandé dans cette dernière capitale à Louis, chirurgien lettré, secrétaire-perpétuel de l'académie de chirurgie, et au comte de Buffon, qui était directeur du Jardin du Roi, et qui venait de publier les premiers volumes de cette Histoire naturelle, l'une des trois plus mémorables productions du dix-huitième siècle, ouvrage dont ce siècle-ci a encore rehaussé l'éclat et la juste renommée par d'indignes suppléments, par des notes dédaigneuses et d'impertinents commentaires qui l'eussent infailliblement anéanti si jamais il pouvait l'être.

A Paris, la peinture et les lettres excitè-

rent son admiration; nos grands hommes, son zèle à les suivre; nos académies surtout, sa vive convoitise. Il continua son voyage par Lyon, par Genève, Lausanne et Bâle, et ce fut dans cette dernière ville qu'il examina soigneusement les écrits d'Erasme, les tableaux d'Holbein, et qu'il rendit hommage à Jacques Bernoulli, à qui la flatterie de ses disciples et de ses protégés avait donné le surnom de grand, moins sans doute pour le glorifier que pour humilier les confrères qu'il comptait dans sa famille. Il est pourtant vrai de dire que, dans ce voyage de vanité, dont Camper comptait les stades par des noms propres, par des lettres de recommandation et quelques nouveaux titres, il n'oubliait pas entièrement le côté sérieux des sciences. Il réunit des notes curieuses sur l'agriculture, sur la géologie, sur les fossiles et les pétrifications diverses, avec des dessins de tout ce qui avait le plus frappé ses regards : renseignements qui devinrent précieux pour les travaux de toute sa vie ; mais peut-être nuisi-

rent-ils à l'unité de ses vues et de ses é
et à l'individualité de son talent.

Il lui fallut alors aller s'enfermer da
triste bourgade de Franeker, où il venai
tre nommé tout à la fois professeur de
losophie, de chirurgie et de médecine.
là qu'il se maria à la veuve d'un bourgu
tre, là qu'il professa durant dix ans, et
s'ennuya de son obscurité, au lieu de
cheter par du bonheur.

Il commença ses leçons par un dis
sur le meilleur monde (*de mundo opti*
et apparemment ce monde heureux n
point Franeker pour patrie, car il p
bientôt de quelques vacances pour
écouter les grands hommes de Lond
compléter sur son album la liste de
noms célèbres. Outre les savants que
avons déjà cités, Camper connut auss
divers voyages, Réaumur, Winslow,
rot, Herschel, Joseph Banks, Zin
mann, Haller, Sœmmerring et Bl
bach. Il avait le tact fin en fait de cé
tés : il a eu le mérite d'en pressent
grand nombre.

Nommé professeur à Amsterdam, en 1758, il prononça un discours remarquable sur l'*utilité de l'anatomie dans toutes les sciences*, il voulait dire surtout dans les arts du dessin; et un autre discours *sur ce que la médecine offre de certain*, thème heureux sur lequel Cabanis a depuis composé un volume fort médiocre, et M. Ségalas une bonne thèse.

Je ne connais pas de vie plus difficile à résumer que celle du célèbre Camper, toujours occupée, toujours laborieuse, mais décousue, bigarrée, et toujours distraite, interrompue, versatile : au lieu de se laisser conduire par l'amour patient d'une gloire solide, éparpillant sans cesse son activité et son génie, Camper encensa jusqu'à la fin de ses jours l'idole des petits endroits, la vanité. Ecrivant aujourd'hui une lettre à Pallas (*sur le rhinocéros à deux cornes*), afin d'être nommé membre de l'académie de Saint-Pétersbourg, demain il ira à Londres tout exprès pour s'asseoir sur les coussins soyeux de la société royale, à laquelle il vient d'être associé. Il envoie une dent de dugong et une lettre éloquente à

Buffon afin d'être loué et remercié dans son immortelle histoire, au lieu de méditer lui-même quelque grand ouvrage où le peuple des savants vienne briguer avec humilité l'honneur d'une citation. Quoique déjà membre de l'académie de Londres, il n'en composa pas moins plusieurs mémoires *sur les hernies des enfants*, *sur la manière de les vêtir*, etc., et cela uniquement dans le but d'être reçu membre de la société de Harlem ou même dans le but d'en recevoir un accessit : un mémoire par académie! Aussi que de mémoires, que d'opuscules! tantôt c'est un *mémoire sur les calus des os fracturés;* le mois suivant c'est un *discours judicieux sur le beau physique.* C'est tantôt un mémoire sur l'*inoculation* ou *sur la meilleure forme des souliers*, et tantôt un ouvrage très remarquable sur l'*éléphant* ou sur l'orang-outang. Il adresse d'une main, à l'académie des sciences de Paris, un mémoire sur l'*organe de l'ouie dans les poissons*, et de l'autre, à l'académie de chirurgie, un ouvrage sur les *bandages herniaires.*

Si Camper eût été une de ces intelligen-

ces communes, dignes tout au plus d'un succès local et éphémère, je me garderais d'adresser à sa mémoire, si justement révérée, ce reproche de versalité et de vaniteuse impatience. L'homme qui sent sa médiocrété et sa faiblesse aurait grand tort de ne pas ambitionner le patronage des associations illustres et la solidarité des corporations puissantes; mais un Camper! lui dont l'éducation était si parfaite, un homme comme lui, écrivant bien, parlant mieux, réunissant tous les avantages, ceux de la nature et ceux de la fortune : instruction vraiment libérale, richesse, santé invariable, mémoire heureuse, langues diverses, talents variés, zèle pour l'étude, calme du foyer, considération de famille et d'emplois, et par-dessus tout cela pensées fécondes et don du génie : convenez qu'il est pénible de voir un homme de cette espèce tendre la main à des académies de village pour en obtenir des titres ou des médailles de cuivre, et, quelquefois même pour en recevoir une humiliation, soigneusement rela-

tée ensuite par lui-même, dans une lâche dédicace !

Oh non ! on aura beau dire, quelque similitude qu'on trouve entre eux, ce n'est pas ainsi que Cuvier a usé sa vie ! Lui aussi a publié beaucoup d'opuscules, mais tous se rapportent à trois ouvrages, et tous les trois n'en font qu'un, composés tous sur une idée que résume en entier la seule préface de l'un d'eux. Bichat et Laplace n'ont aussi que deux ouvrages, n'en formant qu'un ; Newton seul en a deux fort distincts; encore la découverte de la décomposition de la lumière, qu'expose l'un d'eux, se liet-elle à l'attraction universelle, dont l'autre démontre la vraisemblance ; et l'on pourrait même y rattacher sans injustice les mémorables découvertes par lesquelles Lavoisier, soixante ans après Newton, a fondé la chimie pneumatique.

Est-ce à dire que les hommes du premier ordre ont moins d'idées que les hommes ordinaires ? non, assurément ; mais tous sont possédés d'une idée dominante qui groupe autour d'elle, pour se les assujétir,

toutes ces vues de détail qui composent l'apanage intellectuel du commun des hommes. Toutes ces pensées que les gens d'esprit isolent, dissèquent, pulvérisent, pour les jeter aux vents, qui les éparpillent, les hommes de génie les rassemblent et les recomposent pour la postérité, qui en profite et s'en enorgueillit. L'analyse et la comparaison voilà tout le talent des gens d'esprit; pour les hommes de génie, l'analyse n'est qu'un moyen; le but, c'est la synthèse. Cette lumière si homogène, quand elle vient du soleil, une glace polie la réfléchit dans son intégrité, tandis qu'un fragment de cristal en brise les rayons et les dissocie.

Je répète donc que Camper ne comprit pas la mission d'un homme de sa nature : le souvenir de Londres et de Paris gâta son bonheur et désenchanta sa vie. Sa petite bourgade lui parut dès-lors un séjour insipide ; il la quitta pour Amsterdam : puis il quitta Amsterdam pour Groningue, Groningue pour Franeker, pour sa terre, pour Paris, et pour vingt voyages vers des capitales et des académies.

Il espérait sans doute rencontrer la gloire sur la grande route de Paris à Londres, ou dans les gazettes, mais ce n'est pas là qu'il la fallait chercher. Haller la trouva à Gœttingue, et elle alla d'elle-même chercher Boerhaave à Leyde, dans le fond de son cabinet. On ne gagne rien à la violenter; elle fuit souvent à en perdre haleine, devant ceux qui consument le temps à la poursuivre plutôt qu'à la mériter.

Mais si Camper n'a laissé aucun grand ouvrage, il en a du moins ébauché de fort nombreux, et il s'est livré à des recherches très diverses. On a de lui de nouvelles vues sur la composition des *digues*, si nécessaires et si nombreuses dans les Pays-Bas* et dont on l'avait nommé inspecteur pour la Hollande. Il s'est livré aussi à des expériences d'agriculture, et peut-être est-ce à lui qu'on est redevable de la première idée des *fermes modèles*. Il préconisa l'*inoculation*, non-seulement pour la petite-vérole, mais pour prévenir ou modifier certaines épizoo-

* Voltaire dit qu'il suffit de trois mots pour caractériser la Hollande: Canaux, canards, canaille. Mais c'est un de trop, deux suffisaient.

ties meurtrières, comme celles qui régnaient de son temps, et que le gouvernement de son pays l'avait chargé d'étudier. Quant à ses travaux politiques, comme conseiller d'état, comme député ou publiciste, ils lui attirèrent beaucoup plus d'ennemis que d'admirateurs, beaucoup moins de gloire que de chagrins ; et au moins, sous ce rapport, son analogie avec Cuvier est irrécusable.

Ses travaux en anatomie ne furent pas sans mérite : c'est lui, le premier, quoi qu'ait prétendu Hunter, en cela son compétiteur, qui découvrit que l'air s'extravase dans l'intérieur des os des oiseaux, ainsi que dans le tissu intime de beaucoup de leurs organes, ce qui rend leurs corps plus légers, leur sang plus rouge, plus aéré, leurs mouvements plus agiles et plus énergiques. Ses remarques sur le larynx de l'orang-outang sont intéressantes. C'est d'après une dissection scrupuleuse de cet animal et plus particulièrement de cet organe, que Camper a été conduit à conclure que Galien n'avait jamais disséqué de cada-

vres humains, mais des singes. Son anatomie de l'éléphant et ses travaux sur l'organe de l'ouïe des poissons n'ont pas été non plus sans conséquences.

La zoologie, outre plusieurs monographies estimables, doit à Camper la première idée un peu motivée de l'*analogie qui existe entre tous les animaux*, analogie de structure et même de forme, qu'il démontra, non-seulement à l'aide du scalpel, mais aussi avec son habile pinceau. Son mémoire sur le rhinocéros à deux cornes, est aussi remarquable, littérairement parlant, à cause du talent de saine critique qu'on y trouve, que sous le rapport scientifique. C'est lui qui, l'un des premiers, a eu l'idée qu'on devait classer les animaux d'aprés leur organisation intrinsèque plutôt encore que d'après leurs caractères extérieurs, et il était réservé à Cuvier d'accomplir ses intentions à cet égard, en fécondant ses vues. Il a aussi recherché avec sagacité l'origine de la couleur des nègres.

Ses connaissances en géologie, de même qu'en anatomie et en zoologie, inspirèrent à

Camper l'idée de former une collection d'ossements fossiles; et l'étude qu'il fit ensuite de ces pétrifications d'organes autrefois vivants, la comparaison qu'il établit entre ces informes débris et les squelettes des êtres analogues qui vivent encore sous nos yeux, lui firent énoncer l'opinion que les révolutions dont le globe terrestre offre des traces irrécusables, ont fait disparaître de sa surface des races entières d'animaux. Cette belle idée de Camper, que les ossements fossiles appartiennent à des *races perdues*, il ne l'appuya peut-être pas sur des recherches assez minutieuses et assez approfondies pour qu'on doive accuser Cuvier d'en avoir déshérité Camper; et voilà précisément ce qui nous faisait dire que Camper avait eu tort de dissiper son temps en vains concours académiques et en voyages presque frivoles.

En chirurgie, on a de Camper des recherches intéressantes *sur les causes de la claudication*, sur la fréquence de cette infirmité dans les enfants des riches (en raison surtout de la justesse des corsages et de la rigi-

dité des chaussures) ; des observations sur l'*opération de la taille*, sur les *accouchements laborieux et l'opération de la symphise*, sur *l'abus des onguents*, sur les *rétrécissements du canal uréthral*, sur les *cancers incurables*, sur les *fractures de la rotule*, etc.

La médecine lui doit des recherches sur les *remèdes spécifiques*, sur les *maladies chroniques des poumons*, sur les *vrais signes de la mort*, sur *l'infanticide*, sur *différents points d'hygiène*, sur les *épidémies*, sur *l'action de l'air dans les maladies*, sur *l'hydropisie*; il rechercha aussi *quelles sont les causes qui exposent l'homme à plus de maladies que les animaux*.

Enfin, il s'occupa de trop d'objets, et il ne composa aucun de ces ouvrages généraux et approfondis où viennent se fondre et s'enchaîner les nombreux labeurs d'une vie studieuse et méditative. Ses plans et ses projets encyclopédiques donnent à Camper une assez grande ressemblance, malgré son rare mérite, avec ces jeunes provinciaux qui, venant à Paris après de fortes études, se déclarent modestement

propres à tout, et sur toutes choses prêts à répondre.

Ce qui recommande le plus aujourd'hui la mémoire de Camper, ce sont ses remarques ingénieuses sur l'*angle facial*, sur la physionomie des peuples *, sur celle des âges, des sexes et des passions, comme aussi les emprunts essentiels que plusieurs hommes vivants ont été heureux de lui faire, mais que la postérité lui rendra. Camper partage avec le seul Boerhaave, parmi les Hollandais, l'honneur d'avoir appartenu à l'académie des sciences de Paris. Mais on n'inscrivit point sur son tombeau comme sur celui de Boerhaave, cette belle et simple épitaphe :

SIMPLEX SIGILLUM VERI.

Avril 1834.

* Voir notre ouvrage intitulé : PHYSIOGNOMONIE et PHRÉNOLOGIE, ou Connaissance de l'homme, d'après les traits du visage et les reliefs du crâne. Nouvelle édition : Paris, chez Ch. Gosselin.

BARTHEZ.

1734.

BARTHEZ (Pierre-Joseph), un des hom-
:s les plus célèbres de l'école de Montpel-
:, naquit dans cette ville en 1734, le onze
:embre. Le succès qu'eurent ses pre-
ères études n'autorisait guère à lui pré-
;er une vie glorieuse, outre qu'il étudiait
Narbonne, ville dont l'université n'a
nais fait beaucoup de bruit. Mais qu'im-
rtent les premiers enseignements à des
mmes tels que Barthez! Concentré dans
ıe obscure bourgade, il ignora longtemps
vocation véritable. D'abord ecclésiasti-
e, à l'exemple et peut-être à l'instigation
ses premiers professeurs, il devint en
ème temps géomètre, par une sorte d'é-
ılation de famille, son père étant ingé-
:ur ; mais bientôt les mathématiques
ttirèrent vers la physique, la physique le

23*

mit insensiblement face à face avec la médecine, et c'est à celle-ci qu'il se fixa sans hésitation et pour toujours, comme à un aimant irrésistible.

Reçu docteur en médecine après trois années d'études, en 1753, à l'âge de dix-neuf ans; déjà théologien, médecin, et même passablement mathématicien à un âge si tendre, Barthez se montra empressé d'aller puiser à Paris cette science encyclopédique à laquelle aspirait son esprit infatigable, et dont Montpellier ne lui offrait qu'un abrégé incomplet et stérile.

C'est au reste une règle à peu près générale : tout jeune médecin de Montpellier doit à Paris le tribut de deux ou trois années de stage, comme un artiste lauréat doit un voyage à Rome, comme un diplomate, quelques hivers à Vienne et quelques saisons à Bade; un homme du monde, quelques mois à Naples; une riche veuve, quelques semaines à Nice, aux eaux de Vichy ou des Pyrénées; une coquette, quelques heures à son miroir. — Ainsi donc vite à Paris! là, écoutez les voix éloquen-

tes : elles y sont rares ; et souvent, mal écoutées et peu comprises, elles restent sans retentissement, quelquefois sans auditoire. Vous pourrez y coudoyer le génie tout à votre aise : presque toujours vous le rencontrerez à pied, les yeux distraits, l'esprit préoccupé et la tête basse. Surtout contemplez de près la gloire ; vous l'y verrez fréquemment assez persécutée ou malheureuse pour ne plus l'ambitionner avec tant d'ardeur. A Montpellier, vous enviiez de loin les talents et la puissance : jeunes gens, courez à Paris pour les plaindre ; allez voir ce qu'un atôme de pouvoir ou de renommée coûte de sacrifices et rapporte de haines ! mais à Paris, pour vous indemniser de tant de déceptions, vous trouverez trois choses inappréciables dont le parfait et délicieux concours ne se rencontre au même degré, ni à Londres, ni à Philadelphie, ni à Rome : des beaux arts désintéressés, des plaisirs sans fin, une liberté sans bornes comme sans entraves.

Il est vrai que Barthez ne trouva point notre liberté d'aujourd'hui dans le Paris

de 1754. Mais il n'en avait pas besoin, et franchement il n'y songeait guère. Ses plus grands plaisirs, il les trouva dans l'intimité pleine de charmes des littérateurs d'alors : le président Hénault, le chronologiste, D'Alembert l'encyclopédiste, le physicien Mairan, Barthélemy, l'auteur d'Anacharsis, l'antiquaire de Caylus et tant d'autres. Toutefois, il ne paraît pas que Barthez ait jamais cultivé la bienveillance des quatre véritablement grands hommes de cette époque. Peut-être était-il trop disputeur et trop cabrant pour Voltaire, trop peu correct pour Buffon, trop médecin pour J. J. Rousseau, trop peu gentilhomme pour Montesquieu.

Cependant il se hâtait de publier quelques mémoires d'érudition que l'Académie des inscriptions et belles lettres accueillit avec distinction, plusieurs fois même avec des couronnes. Employé ensuite fort obscurément dans l'armée du maréchal de Broglie, il s'acquitta si religieusement de ses devoirs qu'il gagna à les remplir une sorte de fièvre des camps ou de typhus, et

e fut là tout ce que ses campagnes lui va-
ırent. De retour à Paris, il coopéra à
Encyclopédie de Diderot, et au Journal
es Savants, plus lu alors qu'aujourd'hui,
ıns doute parce qu'on se sentait en réalité
lus ignorant et surtout plus humilié de
être, et aussi parce qu'on était moins oc-
upé de la politique et des journaux de
haque matin, parce qu'enfin, plus poli
u'à présent, on aspirait à tout comprendre
fin de pouvoir tout écouter.

A quelques temps de là, en 1759, une
haire devint vacante dans la faculté de
Iontpellier, et on la mit au concours (car
es concours ne sont pas d'institution nou-
elle); cette circonstance rappela Barthez
lans sa patrie. Inutile de dire qu'il fut
ainqueur. Ce fut là son début dans la car-
ière de l'enseignement, et il obtint de
grands succès. On va même jusqu'à assu-
er que l'élocution de Barthez était claire,
élégante, rapide, chaleureuse, lui dont les
ouvrages sont d'un style si embarrassé et si
obscur, et qui, de tous les Français, est
peut-être l'écrivain le plus barbare. Attri-

buons donc plutôt ses succès à ce qu'il exposait pour la première fois, devant un public beaucoup plus épris des abstractions métaphysiques que celui de Paris, cette nouvelle Doctrine du *principe vital*, que tout le monde croit connaître, dont quelques-uns se déclarent les adversaires, et quelques autres les partisans, mais qui, en réalité, n'est comprise que d'un petit nombre de vrais adeptes ou de vigoureux logiciens.

Pour nouveauté singulière, Barthez rattachait tous les phénomènes de la vie, tous les mystères de l'existence, à d'autres principes que ceux de la physique générale et de la philosophie du temps. C'était divorcer ouvertement avec les médecins de son époque; c'était faire scission avec Boerhaave et son école : dès-lors, schisme médical ! jugez des conséquences, et ne vous étonnez plus de la vogue et de l'éclatante réputation de Barthez !

Avant lui, on expliquait tout par les propriétés générales de la matière, par les lois universelles de la physique, de la mé-

que et de la chimie. La circulation du
;, assurait-on, ne se réalisait qu'en
ı des seules lois de l'hydraulique. Il ne
ectuait de sécrétions que par une sorte
inité qu'exerçait chaque glande sur
: des éléments du sang qui s'assortis-
le mieux à l'humeur qu'elle engendre;
sensations mêmes, c'étaient tout sim-
nent des images ou des empreintes que
erveau devait conserver de tout objet
ıt agi sur les sens et ébranlé les nerfs :
y avait pas jusqu'à la contraction des
ıcles, la contraction même volontaire,
ın n'attribuât à une espèce d'attraction
sique. Enfin on voulait que le petit
ıde ne fût régi que par les lois du
ıd.

arthez s'appliqua à démontrer qu'indé-
damment de la faculté de penser, il
te dans l'homme deux facultés qui pré-
nt aux différents actes vitaux, ou plu-
en qui se résument tous les actes de la
: il entendait parler du double principe
la sensation et de la contraction, c'est-
re de la *sensibilité et de la contractilité.*

Il porta les choses plus loin, et telle fut l'origine de sa réputation, tel fut le principal fondement de l'école qui porte son nom en s'autorisant de sa pensée et de son exemple.

Nous devons remarquer, à cette occasion, que les erreurs mémorables et les vues systématiques ont fondé plus de célébrités dans les sciences, que n'en ont motivé les vraies découvertes.

La vérité paraît si vulgaire et bientôt si surannée dès qu'elle est mise en lumière, qu'elle tombe rapidement dans le domaine public, quand une fois elle s'est emparée de quelques croyances. De ce moment, on la dépèce, on se la partage, on en fait une indigne curée. Mais les erreurs et les systèmes! oh! c'est là le patrimoine vraiment inaliénable de l'esprit : c'est un héritage que personne ne conteste ni n'envie, et qu'à force de le déprécier, on rend glorieux. C'est une médaille sonore, d'un faux métal, il est vrai, mais où votre nom et votre effigie sont ineffaçablement empreints; c'est le majorat du génie, comme la consolation de l'incapacité jalouse.

Barthez ramena donc rationnellement tous les phénomènes de la vie aux deux propriétés vitales de la sensibilité et de la contractilité. Il fit plus : il les réunit ensemble pour n'en faire qu'un principe unique, auquel il donna le nom de *principe vital, espèce d'âme physique* (s'il pouvait être permis d'user d'un pareil terme), qu'il opposa à l'âme intellectuelle et morale, tout en faisant pressentir la possibilité de rattacher un jour l'une à l'autre par un lien commun, métaphysique comme elles, les deux abstractions contrastantes en lesquelles se résume la double nature de l'homme, l'*homo duplex* de Buffon.

Qu'on ne s'imagine pas que Barthez soit le seul ou le premier physiologiste qui se soit efforcé d'expliquer, à peu près uniquement par de pures abstractions, la plupart des effets vitaux; ni le seul qui ait créé un principe idéal et un terme fictif pour dissimuler notre ignorance, trop réelle en ce qui touche aux derniers degrés des actes vitaux et à l'essence même de la vie! Non, d'autres avant Barthez avaient fait de

pareilles tentatives. D'autres, depuis lui, sous des noms un peu différents, ont formulé des vues analogues ou semblables. Ce qu'Hippocrate nomme nature ou *phusis*, l'âme instinctive et médicatrice de Stahl, l'archée de Van-Helmont, l'irritabilité de Haller, les propriétés vitales de Bordeu et de Bichat, le tourbillon vital de Cuvier, la chimie vivante de Broussais, ces diverses abstractions, ces hypothèses, et le principe vital de Barthez, ont le même objet et la même cause : c'est toujours de l'ignorance, ignorance qui se fait honte à elle-même, et qui par orgueil voudrait se cacher, tantôt sous un voile, tantôt sous un autre; mais tous ces voiles sont si transparents, qu'autant vaudrait se montrer à visage découvert.

Mais ce qui distingue l'œuvre de Barthez, c'est qu'au lieu de se borner à de vagues énoncés ou à de vaines appellations comme ses devanciers, il a transformé en doctrine des idées qui n'étaient encore qu'à l'état de vocabulaire; et cette doctrine, le principal objet de ses méditations, et le

motif de sa gloire, il a mis à son service une dialectique des plus puissantes.

Cependant on reprochera long-temps à Barthez, et ce reproche lui a déjà été adressé plus d'une fois, on lui reprochera d'avoir fait rétrograder la *science de l'homme*, comme il l'appelle, vers la philosophie détrônée d'Aristote. Il a effectivement le très grand tort d'emprunter à Aristote ses plus obscures Entéléchies, sans compter qu'il ne suit ni la sceptique et prudente méthode de Descartes, ni les conseils si propices du *novum organum* de Bacon, ni cette droite et sûre voie d'expérimentation que Newton a enseignée aux physiciens, tout en leur laissant le souvenir de la gloire qu'il y a lui-même rencontrée. Mais on n'incriminera jamais Barthez pour avoir admis un principe abstrait qui isole la vie même pour en faire un monde à part, et un monde que ne régissent point exclusivement de simples lois physiques. Tout logicien lui saura gré d'avoir étudié assez profondément les caractères distinctifs de la vie pour exclure la science de l'homme

de la physique générale. La science que nous appelons proprement Physiologie n'a existé en réalité que du jour où parut l'ouvrage de Barthez, bien que ce mot fût déjà créé, et que Barthez lui-même ne s'en serve point. Avant lui, la science de la vie n'était encore que la Physique animale, et cette science était asservie de toute part aux sciences physiques, et de toutes les manières leur esclave et leur tributaire. Son indépendance philosophique date donc de Barthez, elle est son ouvrage; et sous ce rapport, gloire à ses veilles!

Ce qu'on lui reprochera avec raison, ce n'est donc pas l'admission d'un principe dont l'existence est irrécusable et l'intervention finalement nécessaire. On lui reprochera sans injustice d'avoir transformé un être rationnel en instrument d'explications commodes. Il y a si loin des actes sensibles de la vie au principe même de celle-ci; il y a dans l'intervalle tant de rouages engrenés, tant d'actes subordonnés; et, dans le sublime ensemble, tant de détails distincts et observables, qu'il ne

doit être permis d'en appeler au principe vital qu'après avoir épuisé toutes les voies intermédiaires d'explication et de contrôle. Le principe abstrait ne doit être invoqué que du moment où le témoignage des sens ne peut plus guider la raison et motiver ses jugements.

Quoi qu'il en soit de la doctrine de Barthez, ses Nouveaux éléments de la science le l'homme, cet ouvrage si confus, si mal crit et si incorrect, tant critiqué et si peu lu iors de la métropole du culte barthézien; e livre de pensées profondes et de vive onviction, Barthez lui dut principalement a renommée, des postes importants, sa ortune, et une illustration durable. Ce médecin, qui dès longtemps avait la conscience de sa supériorité et le juste pressentiment de son élévation future, afin de endre plus universelles sa compétence et es aptitudes, s'était fait recevoir avocat, : même docteur en droit. Il réunissait insi en la même personne toutes les facultés de l'université : la théologie, c'est par l qu'il avait commencé; la médecine,

c'est en cela qu'il excellait; les sciences exactes, il était bon mécanicien, et l'Académie des Cassini et des Jussieu venait de se l'associer. Pour ce qui est de la faculté de droit, un diplôme encore tout récent lui donnait là ses franches coudées : restait donc la faculté des lettres, qui, le jugeant sur son style, aurait pu sans injustice lui fermer ses portes; mais le moyen de déclarer indigne d'elle un homme qui savait disputer en six langues, et qui d'ailleurs venait d'être nommé membre de l'académie des inscriptions et belles lettres! Aussi l'universel Barthez ne surprit-il aucun de ceux qui le connaissaient, quand il devint presque en même temps chancelier de l'université de Montpellier, conseiller à la cour souveraine de cette ville, médecin du roi Louis XVI, et par surcroit médecin du duc d'Orléans, en remplacement de Tronchin. Ce fut alors qu'il dut se fixer à Paris, quelle que fût l'importance de ses fonctions de province. On peut être chancelier ou président à distance, mais le médecin d'un roi doit résider non loin de sa personne. Bar-

hez trouva à Paris une célébrité brillante ıns l'avoir cherchée, et il se vit entouré 'une telle considération qu'il n'eut lieu e regretter ni sa chère chancellerie, ni le eu de sa naissance et le premier théâtre e sa renommée. Mais bientôt la révolu- on de 93 força Barthez à s'exiler. Il se fugia alors dans la ville de Carcassonne; là, loin du bruit et de la crainte, loin s excès et des dangers, comme Harvey, édecin de Charles 1er, il occupa les tris- sses de l'exil par des travaux utiles et n sans gloire. Il fit paraître, du fond de province, cette nouvelle mécanique des ouvements de l'homme et des animaux, vrage estimable, qu'on lit encore avec iit, et pour la composition duquel le fa- eux livre de Borelli, *de motu animalium*, t lui fournir beaucoup de secours et de mières. Aucun ouvrage de physiologie était assurément susceptible de plus de ırté, de plus d'exactitude que celui-ci; cependant il est encore entaché de cette uille d'abstraction et d'obscurité qui est

comme le caractère distinctif du talent de Barthez et le cachet de son esprit.

Le Discours sur le génie d'Hippocrate, morceau médiocre et déclamatoire, fut prononcé par lui à Montpellier, à l'occasion de l'inauguration d'un buste antique du père de la médecine (en 1801). Ce buste, apporté de la Grèce, avait été donné à l'école de Montpellier par Chaptal, alors ministre de l'intérieur, lequel conserva toujours précieusement son titre de professeur en cette Faculté fameuse, berceau de sa célébrité. J'ai vu ce buste en 1823, lorsque je visitai le Languedoc et sa Faculté toujours illustre : il est fort beau et tout empreint d'antiquité ; il inspire dans cette nouvelle patrie d'Hippocrate, la vénération la plus profonde et quelques mouvements d'orgueil. L'inscription du socle me parut digne d'attention et de souvenir, la voici : *Olim Coüs, nunc Monspelliensis Hippocrates*. Cette inscription, toute moderne, démontre assez que si les sciences sont toujours dignement représentées

ns cette école, on a du moins jusqu'à
ésent négligé d'y professer la modestie.
Devenu vieux, plus vieux que son âge,
aison de ses veilles et de ses travaux,
rthez fit paraître, en deux volumes, un
ité des maladies goutteuses, puis d'ex-
lents Mémoires sur les fluxions, les
ils ouvrages de médecine pratique qu'il
lui-même publiés. L'auteur se montre ici
qu'il est partout, ce qu'il est toujours :
n logicien; métaphysicien profond, pen-
ır subtil, et praticien méthodiste plutôt
observateur. Barthez néanmoins avait
ucoup de sagacité, un esprit d'une haute
tée, un discernement exquis. Mais telle
t sa prédilection pour les idées spécula-
s et les théories générales, qu'il avait
par ne plus considérer les faits parti-
ers qu'avec une indifférence qui ressem-
t à du dédain.

Rien ne peint mieux la tournure singu-
e de son esprit que la deuxième édition
son principal ouvrage (les Éléments de
science de l'homme), édition publiée
1806, l'année de sa mort. N'allons pas

croire qu'il tienne compte des critiques nombreuses et quelquefois considérables que ce livre célèbre a justement encourues! Il idolâtre trop son premier plan et son texte primitif pour lui faire subir de grands changements; et en cela, sincèrement je l'approuve. Car, refaire, tout près du cercueil, l'œuvre capitale de sa jeunesse et de son génie, c'est s'exposer, en pure perte et de sang froid, à en ternir les plus vives couleurs, et peut-être à faire disparaître par de vaines corrections, cette spontanéité originaire, cette touche vigoureuse, qui est son cachet d'originalité et son plus grand mérite.

Mais les détails dont on lui avait reproché l'omission, Barthez les entasse hors du texte, et sous la forme de notes détachées et numérotées qui prennent place dans un second volume, à peu près comme on cache des meubles inutiles hors du salon, dans un arrière-cabinet noir. N'importe, l'auteur n'a pas moins prouvé qu'il connaissait les faits, et nous voyons à quel degré il les estime!

Les jours paisibles étant revenus, Bona
irte n'oublia point d'attirer le vieux Bar-
ez parmi cette multitude d'hommes illus-
es dont le grand homme se fit un cortége.
le nomma médecin du gouvernement
us le consulat, puis son médecin consul-
nt quand il fut empereur, et il le décora
ce cordon rouge dont la magie était si
iissante.

Atteint de la pièrre et trop âgé pour être
éré sans imprudence, Barthez mourut
1806, à l'âge de soixante-douze ans. Il
ait composé un Traité du Beau, à l'exem-
e de l'abbé Huet, du père Y.-M. André et
Camper, thème qu'à depuis rajeuni
Kératry, en homme qui comprend assez
s beaux arts pour joûter même avec Win-
lmann. Cet ouvrage de Barthez fut
ouvé parmi ses manuscrits, et on ne l'a
iblié qu'après sa mort. Il en fut de même
ses Consultations de médecine, qui ont
pour éditeur éclairé M. Lordat, le disci
e chéri et l'éloquent et ingénieux conti-
lateur de Barthez.

Mars 1833.

BOSC,

MÉDECIN-AGRONOME.

1759.

SC (LOUIS-AUGUSTIN-GUILLAUME) na-
n 1759. Sa jeunesse fut médiocre-
appliquée, et sans évènements ni
remarquables; son âge mûr rem-
vicissitudes. Fils d'un médecin de
ır, M. Bosc d'Antic, et placé par lui
lége de Dijon, il ne montra beaucoup
ıt que pour la botanique et l'entomo-

ıpèce d'aversion que manifesta pour
jeune belle-mère (car son père s'é-
arié deux fois), communiqua à son
ère une teinte de tristesse et de sau-
e dont la fâcheuse influence s'étendit
n existence entière. Habiter dans les

forêts ou voyager seul, fut le genre de vie le plus conciliable avec ses goûts misantropiques : on dit même que dans sa première jeunesse, il n'était pas éloigné d'aller s'enfermer dans un couvent de chartreux.

Toutefois, Bosc étudia les sciences, puis il fut successivement employé, administrateur des postes, puis disgracié et persécuté, puis consul ou ambassadeur en Amérique, mais plutôt en expectative qu'en réalité, (comme M. D. de Jancigny tout récemment): puis voyageur errant, collecteur laborieux d'objets d'histoire naturelle, continuateur de Buffon, auteur de dictionnaires et de journaux, administrateur des hôpitaux jusqu'au 18 brumaire, enfin membre de l'institut, inspecteur des pépinières de Versailles (sous l'administration éclairée du comte Chaptal): Enfin, l'un des plus célèbres agronomes de la France. Mais M. Bosc fut avant tout une de ces ames fortement trempées que le sort ne saurait amollir, qui sentent les malheurs d'un ami et ceux de la patrie plus que des souffrances personnelles, qui méprisent la fortune, et qui dé-

fieraient l'oubli de l'histoire, si les historiens connaissaient leurs actions.

Quand la révolution française éclata, M. Bosc était secrétaire de l'intendance des postes ; et les loisirs que lui laissait sa charge, il les consacrait à l'étude paisible de l'histoire naturelle. Ami de Rolland, à peine celui-ci fut-il ministre (1792) qu'il s'empressa de nommer Bosc administrateur des postes. La place était assez belle pour son âge (trente-trois ans) ; elle dépassait ses besoins comme son ambition, mais il ne la devait pas conserver longtemps : la journée du 31 mai 1793 renversa Rolland ainsi que les Girondins ; et peu de temps après Rolland paya de sa tête la constance de ses principes. Sa femme fut enfermée successivement dans plusieurs prisons de Paris, en attendant que l'échafaud se rougît de son sang, et ce fut alors, dans l'espace de deux mois, qu'elle composa ces admirables mémoires, qu'il est impossible de lire sans une profonde émotion. Alors aussi elle connut tout ce que valait Bosc, et combien son affection avait de sincérité et de dévoûment. L'amitié était

rare et timide dans ces temps affreux! Le jour même de son arrestation, madame Rolland lui confia sa fille, sa chère *Eudora*. Bosc, au risque de sa vie et de sa liberté, visitait souvent son amie durant sa captivité; il lui portait, au parloir, non des consolations, mais le tribut de ses sympathies et l'exemple de son courage; car le moment fatal était facile à prévoir. Quand enfin l'heure de la séparation vint à sonner, lorsque le bourreau manda cette femme sublime, elle paya Bosc de tous ses soins par les missions pleines de périls dont elle le chargea. Elle lui confia d'abord le manuscrit de ses *Mémoires* que Bosc a fidèlement publiés quelque temps après. Elle le chargea en outre de la tutelle de sa fille, mademoiselle Rolland, le seul enfant à qui elle léguât des souhaits de bonheur et de funestes souvenirs. Bosc accepta tout... Ensuite, pour unique grâce, ou plutôt comme marque d'estime pour lui, comme récompense immortelle, elle lui demanda, à lui, le seul ami qui ne l'eût point abandonnée, qu'il voulût l'accompagner jusqu'à l'échafaud. Bosc, toujours su-

périeur aux malheurs de sa situation, accompagna madame Rolland jusqu'au lieu du supplice. Il l'aida même à monter les degrés de la guillotine, si près des cieux pour cette femme héroïque. Et quand il fallut se quitter pour toujours, sans larmes d'aucun côté, sans plaintes, sans visible émotion, le cœur aimant mieux se briser dans son réceptacle que de déceler ses secrets déchirements, un regard au ciel, deux mains serrées, furent les seuls adieux de ces deux amis, si dignes d'être immortalisés par Plutarque.

Ce triomphe remporté sur sa sensibilité devait soumettre M. Bosc à de nouvelles épreuves. Sans fortune, il lui fallut pourvoir dignement à la subsistance et à l'éducation de mademoiselle Rolland. Il fallait lui prodiguer les attentions d'un père, la voir souvent, mêler ses larmes aux siennes sur l'affreux évènement qui la rendait orpheline ; il fallait lui montrer de la tendresse, mais point d'amour, obtenir sa reconnaissance, mais rien au-delà ; et ce noble dessein, si haut placé par-delà toute

puissance humaine, M. Bosc était digne de l'accomplir. Mais l'avenir trompa sa prudence.

Depuis la mort de madame Rolland jusqu'au 9 thermidor, Bosc resta presque toujours retiré dans une petite maison qu'il possédait dans la forêt de Montmorency. Il y cacha même plusieurs proscrits, entre autres Laréveillère-Lépaux, qui y resta plusieurs mois dans un grenier. Bosc partageait avec ses hôtes sa pitance de chaque jour. C'étaient des racines fraîches, des limaçons trouvés dans la forêt, et aussi l'œuf de la seule poule qu'il eût, et qu'à quelque temps de là dévora un oiseau de proie. Le 9 thermidor passé, son hôte Laréveillère-Lépaux devint le premier des cinq souverains de la France d'alors; mais ce directeur apparemment tout puissant eut trop peu de caractère, ou trop peu de souvenir des mauvais jours pour doter Bosc d'une condition digne de lui.

Durant près de trois années que M. Bosc passa dans sa forêt, il ne négligea point de venir à Paris visiter sa pupille. Ces voyages

fréquents, suivis d'un isolement absolu, finirent bientôt par susciter en lui cette émotion du cœur qu'avait redoutée sa sagesse. M. Bosc crut voir que, de son côté, mademoiselle Rolland l'aimait autrement qu'on n'aime un tuteur; et dès ce jour, sans rien lui dire, sans lui rien faire espérer ni craindre, se croyant peu fait à son âge et dans sa position pour la rendre heureuse, craignant surtout de ne devoir son propre bonheur qu'à son titre vis-à-vis d'elle, à la reconnaissance, et ne perdant pas de vue son rôle de père, il fit ses préparatifs pour un voyage en Amérique (1796). Mais il la confia, avant son départ, aux soins d'une femme respectable, à laquelle il déclara qu'on ne le verrait revenir en France qu'à la nouvelle du mariage de mademoiselle Rolland. Avais-je tort de comparer Bosc aux grands hommes de Plutarque? Ah! sans doute il y a quelque chose de plus difficile que d'agrandir une science si l'on est savant, que d'asservir tout un pays si l'on est guerrier: c'est de se rendre maître de l'amour.

Il nous semble superflu d'entrer dans les particularités ultérieures de la vie de M. Bosc : ses plantations de vignes, dont il réunit plusieurs milliers de variétés au Luxembourg, son *Cours d'Agriculture*, ses excellents articles du *Dictionnaire* de Deterville, tout cela offrirait peu d'intérêt en comparaison des sacrifices que nous venons de raconter.

Le spectacle de la terreur et ses propres malheurs, ainsi qu'une longue solitude, avaient empreint le caractère de M. Bosc d'une réserve si voisine de la défiance qu'il reste encore sur plusieurs endroits de sa vie, des obscurités telles que les biographes se sont fréquemment contredits en ce qui concerne les circonstances les plus délicates de son histoire. Nous devons dire, à cette occasion, que si nous n'avons point suivi les versions de M. Cuvier, ce n'a été ni sans motifs plausibles ni sans d'autres témoignages.

Bosc mourut en 1828, du chagrin de n'avoir pas été agréé par ses collègues de l'Institut, pour la place restée vacante au

Jardin du Roi, après la mort du professeur Thouin. Ce refus ne lui parut si pénible qu'à raison de ce qu'il le crut inspiré par d'anciennes inimitiés.

Janvier 1833.



BROUSSONNET.

1760.

BROUSSONNET (PIERRE-AUGUSTE), a joui d'une réputation très précoce, et sa jeunesse avait donné des espérances que son âge mûr n'a pas à beaucoup près réalisées. Dès l'âge de dix-huit ans il était docteur de la Faculté de Montpellier, et désigné comme professeur de botanique près de cette école célèbre, où son père professait avec distinction depuis longtemps ; à vingt-quatre ans, chose plus remarquable, il était déjà membre de la Société royale de Londres et de l'Académie des sciences de Paris. C'était alors un temps heureux pour les jeunes savants. Avant vingt-cinq ans, être membre de ce qu'on nomme maintenant l'Institut, et cela à l'unanimité absolue des suffrages! chose inouie depuis la fondation de l'Académie jusqu'à Broussonnet.

Il faut convenir que c'était faire un chemin rapide, et se concilier sans trop de fatigues des récompenses et des honneurs. Mais peut-être ce jeune homme si favorisé avait-il composé dès l'adolescence quelqu'un de ces ouvrages remarquables qui décident d'un nom, d'un progrès, d'une école? Peut-être devait-on de grandes découvertes à son génie? Peut-être son éloquence avait-elle propagé de grandes vérités, restées obscures jusqu'alors? Non, ce n'est à rien de tout cela que le jeune Broussonnet dùt sa fortune : il n'avait alors pour titre qu'une thèse inaugurale, un voyage à Londres, un fascicule d'ichthyologie et je ne sais quelle monographie zoologique. Son esprit méridional avait plus de vivacité que de vives lumières, plus d'activité que de profondeur, plus de curiosité que de puissance. Broussonnet était heureusement né pour plaire : il avait le caractère le plus aimable, cette prévenance qui attire, cette douceur qui enchante, cette modestie dont personne ne veut pour soi, mais que chacun aime à trouver chez les autres; enfin il réunissait

en lui tout ce qui caractérise un protégé accompli, et rien, presque rien, du moins ostensiblement, de ce qui présage un rival.

Né à Montpellier, et fils d'un médecin, les riches productions du lieu et les collections de son père firent de lui un botaniste avant même son entrée au collége : il connut Linné avant Virgile, et cela eut la plus grande influence sur sa destinée. Sa thèse doctorale *sur la respiration* (1778), atteste il est vrai d'assez grandes connaissances en histoire naturelle : c'est un bon travail de physiologie comparée; on y trouve à la fois de l'érudition et de la sagacité. Après sa réception, le jeune Broussonnet vint à Paris. Il se lia alors avec les savants de la capitale, il étudia attentivement les belles collections du Jardin du Roi, et, peu satisfait des classifications de Buffon et de d'Aubenton, il conçut le projet qu'a depuis effectué notre illustre Cuvier, d'appliquer à toutes les parties de l'histoire naturelle la nomenclature si simple et si commode de Linné, qu'il mettait judicieusement au-dessus des autres nomenclatures de botanique et de zoologie.

Peut-être ne prévoyait-il pas plus que Linné lui-même, qu'il arriverait un moment où l'histoire naturelle ne serait plus qu'une vaine liste de noms barbares, qu'un aride catalogue, qu'un puéril alphabet, sans idées, sans vues, sans grandeur, à l'usage de ceux qui, au préjudice de la pensée, distribuent dans l'ordre le plus parfait des milliers de mots stériles dans leur immense mémoire.

Cette nouveauté, un peu superficielle, attira sur lui l'attention des savants, sans exciter en eux aucune sollicitude de concurrent, puisqu'après tout les idées de Broussonnet n'étaient qu'un simple reflet de celles de Linné. D'ailleurs les zoologistes d'alors n'étaient pas fâchés de rompre indirectement, et comme malgré eux, avec Buffon, dont le grand nom, perpétuellement répété de toutes parts, avait quelque chose de blessant pour la vanité de ses contemporains survivants.

Pour mieux exécuter son projet, Broussonnet résolut de visiter les principaux cabinets d'histoire naturelle de l'Europe, es-

pérant y trouver des espèces plus nombreuses que n'en possédait alors le Muséum de Paris. Sa première visite fut pour Londres : la curiosité la plus raisonnable le conduisait vers cette cité célèbre ; la générosité de M. Banks l'y retint longtemps et lui en rendit le séjour aussi agréable que fructueux. C'est à Londres que Broussonnet publia sa *Première décade des Poissons*, commencement d'ouvrage qui le plaça tout d'abord au premier rang des naturalistes, et le fit adopter par les deux premiers corps savants de l'Europe ou pour mieux dire du monde entier. Broussonnet publia à peu près à la même époque une *Histoire des chiens de mer*, un *Mémoire sur les poissons électriques*, *les Silures*, *la Torpille*, etc. Une *Description des vaisseaux spermatiques des poissons*, un Mémoire assez curieux touchant *les mouvements comparés des animaux et des plantes*, et un autre Mémoire *sur les dents* des animaux de tout ordre, etc.

Broussonnet aurait pu courir alors une carrière brillante sans quitter l'histoire naturelle ; mais il se laissa aller à l'inconstance

de son caractère, à la tentation suscitée par un administrateur de ses amis, M. Berthier de Sauvigny, qui l'attira vers l'agriculture en le nommant secrétaire de la Société royale, nouvellement instituée à Paris. Plus tard, il quitta l'agronomie pour la politique, comme il avait déjà quitté la zoologie pour l'agronomie, et d'abord la botanique pour la zoologie.

Membre de l'assemblée constituante il fut chargé plus tard de l'approvisionnement de la ville de Paris, de concert avec M. de Vauvilliers. 92 vint ensuite lui faire expier par de vifs regrets son ambition des trois années précédentes. Retiré d'abord volontairement dans une campagne des environs de Montpellier, Broussonnet fut ensuite emprisonné comme girondin dans la citadelle de cette ville, d'où il s'évada bientôt comme par miracle. Ce fut avec beaucoup de peines, et non sans de grands dangers, qu'il se fraya un chemin en Espagne, où il eût essuyé les plus mortelles privations si la noble amitié de M. Banks ne se fut ingéniée à lui procurer de secourables consolations.

Protégé à Madrid par cet anglais généreux, Broussonnet s'en vit repoussé par des français, émigrés et malheureux comme lui, comme lui expiant des erreurs et fuyant l'échafaud, espérant comme lui de meilleurs jours, mais peu jaloux de partager le sol et le pain de l'exil avec un homme qui, sans parchemins, osait avoir du mérite et aimer la liberté. Il lui fallut donc bientôt quitter Madrid, d'où il passa à Lisbonne; et comme la haine ne manqua pas de le précéder, plus vive que jamais, jusqu'au sein du Portugal, Broussonnet fut trop heureux de devoir à la protection du duc de La Foëns, président del'Académie des sciences de Lisbonne, et prince du sang, la permission de vivre caché dans l'hôtel de cette Académie. Mais quand l'inquisition du lieu fut instruite par les Français de Madrid que la bibliothèque de Lisbonne cachait un franc-maçon de Montpellier qui de plus avait voté avec Louvet et Barbaroux, force fut à Broussonnet d'aller chercher à Maroc la liberté de vivre inof-

fensif et ignoré, qu'il n'avait pu trouver dans aucun pays libre.

Broussonnet s'était trouvé si indépendant et si heureux à Maroc, que la tranquillité une fois rétablie en France, il sollicita instamment le consulat de Maroc, d'où plus tard il eut la faiblesse de partir par l'unique crainte de la peste, qui venait d'apparaître dans ce pays-là. Enfin, après avoir passé quelque temps comme consul aux îles Canaries, il en partit subitement à l'instigation de M. le comte Chaptal, son parent, alors ministre de l'intérieur, pour revenir à Montpellier, où l'appelait une chaire de botanique qu'il aurait dû occuper vingt ans plus tôt, et qui sans doute lui eut évité bien des chagrins et procuré de plus longs jours.

Il succomba en 1807, à une attaque d'apoplexie qui avait d'abord déterminé des effets singuliers : après avoir assez promptement recouvré l'usage des sens, les mouvements volontaires, les facultés de l'esprit et la parole, Broussonnet ne put jamais ni prononcer ni écrire convenablement les

noms substantifs et les noms propres en quelque langue que ce fût, tandis que les épithètes et les adjectifs lui arrivaient en foule

Mars 1833.

BICHAT.

1771.

Il est des êtres privilégiés qui, mauvaises
ı bonnes, tirent avantage de toutes les
rconstances de leur vie : d'une naissance
ıns éclat, d'une éducation commune, de
époque orageuse où ils paraissent, des
ersonnages incultes et farouches près des-
uels ils ont accès ou qu'ils ont pour maî-
'es, et même des malheurs publics qui dé-
›lent la patrie; qui, jeunes, échappent à
et enivrement des passions par qui les plus
elles années de l'existence peuvent être in-
'uctueusement consumées; qui tout d'a-
ord savent discerner et choisir la carrière
ı mieux appropriée à leur génie; qui ne se
ıissent ensuite ni décourager par les cen-
ures ni enorgueillir par les applaudisse-
ıents; et qui, en conséquence de leurs
uccès, voyant tout près d'eux la fortune,

lui préfèrent noblement la gloire, non comme la récompense la plus éclatante ou le plus inaliénable des biens, mais parce que la gloire suppose des pensées ou des actions profitables à l'espèce humaine.

Tel fut Bichat, qui ayant à peine vécu trente-un ans, a laissé une réputation au moins égale à celle de Galien, et qui vieillira comme elle, sans baisser ni s'éteindre. La vie de Bichat n'est connue que par des travaux incroyables, par de beaux ouvrages et des découvertes : c'est une vie pleine de choses, sans aucune aventure.

Bichat naquit à Thoirette, en Bresse; et il est sans contredit le plus beau génie de cette province, où reçurent le jour presqu'en même temps que lui, Richerand, Brillat-Savarin (moins connu comme conseiller à la cour de Cassation qu'en sa qualité d'épicurien spirituel), et M. le docteur Récamier, qui leur survit. Né en 1771, deux ans après Bonaparte, il était en âge de choisir un état quand vint à éclater la révolution française. Il n'y avait alors que trois carrières qu'on put courir avec probi-

bilité de succès ou chances d'utilité : proclamer à la tribune les droits du peuple, marcher aux frontières pour les défendre et les préserver de l'envahissement, ou bien secourir humblement les blessés : il fallait opter entre ces rôles, et c'est au plus modeste des trois que Bichat destina son zèle. Aussitôt, voilà son parti pris, son plan conçu :

« Comme Bordeu, je suis fils de médecin ; c'est un immense avantage que je saurai féconder. J'ai appris à lire dans Sydenham et Hunter : je sais les termes techniques de la profession presque aussi bien que ces mots plus doux dont ma mère a bercé mon enfance ; et de bonne heure, sous le toit paternel, on m'a initié à des secrets précieux qu'il serait mal aisé de deviner soi-même, et qu'aucun maître ne peut enseigner. J'ai fait de bonnes études, puisque j'ai obtenu des couronnes ; mon front en ceindra de plus importantes, ou j'y perdrai la vie. En philosophie, j'ai joûté dès le premier jour avec mes professeurs et brûlé leurs cahiers, tachés d'une rouille

scolastique et pleins de routine : il doit exister une philosophie plus judicieuse et plus haute ; je veux l'apprendre ou la faire. Je vais à Lyon. J'étudierai là sous un maître habile, sous Antoine Petit, chirurgien, médecin et poète tout ensemble, et consolant le soir, d'une voix que son harmonie fait écouter, les douleurs que ses bistouris ont causées le matin. Le beau théâtre d'observations qu'un hôpital de grande ville ! Que de souffrances et de plaintes dont la cause est diverse ! Que de misères dues à l'imprévoyance, que d'infirmités engendrées par les vices ! Mais aussi, quel champ fertile en découvertes, quel musée, quel panorama ! Que de moissons j'y ferais si la France était tranquille, si Lyon n'était pas assiégé, et si ma jeunesse même n'y semblait un crime digne de l'échafaud ou un motif pour courir aux frontières !

» Allons à Paris !... Il est bien vrai qu'une sanglante terreur y règne (1793) ; mais l'obscurité est une protection contre la tyrannie, et une multitude tumultueuse un refuge assuré contre les bourreaux. J'irai

m'enfermer à l'Hôtel-Dieu : j'y suivrai le célèbre Desault, j'écouterai ses incultes leçons, et saurai mettre à profit son habile expérience. L'Hôtel-Dieu est le seul endroit de Paris où règnent l'ordre et la tranquillité, et où l'on retrouve l'image d'un état gouverné par une seule volonté à laquelle tous obéissent avec empressement et sans murmures... Desault a déjà remarqué mon zèle et ma personne (1794) : c'est à moi, dans son vaste amphithéâtre, qu'il adresse avec prédilection ses paroles. Sans doute, le feu de mes regards lui aura révélé combien je sympathise avec son génie. Mais le voilà qui vient à moi!... il m'écoute, il m'accueille, il m'adopte! Je suis maintenant certain de la gloire : il a son trône, j'aurai le mien. Quelle révolution nous allons faire! Nous allons renouveler la science, l'éclairer et la féconder.

»Incessamment occupé de malades et d'opérations, Desault n'a pas le temps de méditer ni d'écrire; je composerai pour lui des ouvrages, et ferai qu'ils resplendiront de ce vernis de philosophie générale et de pé-

nétrante sagacité dont il n'aurait pu les empreindre. En retour de sa protection, je lui ferai don de mon savoir, et mettrai ma pensive imagination au service de son expérience mal élaborée. Comme je veux éviter jusqu'au scrupule tout prétexte de désunion entre nous, afin de ne faire aucun ombrage à mon maître, dès ce jour je quitte la chirurgie pour la médecine (1795).

» Plutôt né pour une science de méditation que pour un art d'adresse, j'avouerai que mon cœur s'agite toujours en présence des chairs palpitantes que le bistouri divise douloureusement et d'où le sang jaillit par flots. Les cris des opérés me remplissent d'émotion ; je prends trop de part à leurs souffrances. Il faut au chirurgien une fermeté de caractère dont le ciel ne m'a pas assez pourvu, et qui, après tout, serait difficilement compatible avec des méditations habituelles.

» Ainsi, je serai médecin. Mais il faut qu'à moi seul j'accomplisse en médecine une révolution équivalente à la révolution politique qui a constitué la nation par un

bouleversement inouï. D'abord j'effacerai jusqu'aux dernières traces de l'humorisme qui règne encore ; et pour mieux établir le solidisme, j'omettrai presque entièrement ce qui concerne les humeurs dans les ouvrages d'anatomie dont j'ai médité le plan. Puisque j'ai déjà découvert les Membranes synoviales, je puis m'autoriser de cette découverte pour composer un Traité complet des membranes, que je rendrai incomparablement supérieur à tout ce qu'on a pu faire en anatomie.

» Je dois en outre, je veux par-dessus tout délivrer la médecine de la tyrannie des sciences physiques ; et, dût-on un jour follement m'en blâmer, en présence même de mes compatriotes réunis par l'admiration autour de ma statue, je veux affranchir la science de la vie du joug systématique des Boerhaave et des Fourcroy futurs. Tous ces dons qu'on veut lui faire et ces théories d'emprunt dont on l'affuble, l'appauvrissent et la métamorphosent de jour en jour, au point de la rendre méconnaissable. Et d'ailleurs les actes de la vie n'ont rien d'identique avec les

phénomènes de la physique et de la chimie, eux dont l'explication est déjà si laborieuse et souvent si imparfaite : je défie les meilleurs chimistes de mon temps, à l'appui de mon dire, de composer de toutes pièces une seule goutte de sang ou de salive.

» Je prétends donc en revenir au Vitalisme de Bordeu et de Barthez ; mais je veux être plus clair que l'un, plus coordonné et plus complet que l'autre, et plus utile que tous les deux ensemble.

» Voici comment je saurai rendre mienne la philosophique doctrine qui, créée par Stahl, est venue s'impatroniser à Montpellier. J'étudierai les propriétés vitales, et chacune d'elles tour à tour (car j'en accroîtrai le nombre), à l'occasion de chaque tissu élémentaire ; et j'éluderai ainsi l'écueil de ces généralités d'abstraction qui, bien que rationnellement nécessaires, et représentatives d'actes réels, exciteraient la verve présomptueuse de quelques esprits brouillons.

» Aristote et Buffon ont eu raison, il existe en nous deux sortes de fonctions : les unes,

purement automatiques, s'accomplissent sans repos, sans interruption, à notre insu même, et dans le sommeil comme durant la veille (la Circulation, la Respiration, les Sécrétions, etc.) ; les autres fonctions sont arbitraires, intermittentes, car le sommeil les interrompt, les suspend ; et elles ne sont pas indispensables à la vie (les Sensations, les Mouvements volontaires, etc.). Les premières servent à nourrir, à entretenir et à conserver les organes; les autres, à éclairer l'esprit, à multiplier nos rapports et notre puissance. Or, les instruments des fonctions nutritives diffèrent essentiellement des organes dévolus aux sensoriales : je noterai consciencieusement ces différences, que Bordeu n'avait qu'entrevues.

» Je m'approprierai, en le différenciant un peu, le *trépied vital* de ce même Bordeu; et j'analyserai avec tant de soin (en paraissant m'autoriser d'expériences grossières et trompeuses), le jeu concordant des trois grands organes, leurs influences respectives, et quelques-unes de leurs synergies, que cette partie de la physiologie passera, parmi

mes contemporains peu méditatifs et peu judicieux, pour aussi évidente que le mécanisme d'une machine des arts et métiers.

» Je composerai sur ces différentes idées, ainsi que sur les lois secrètes dont les fonctions de la vie s'embarrassent dans l'agonie et s'interrompent à l'instant de la mort, un ouvrage rempli d'expériences plausibles, et presque aussi étonnant par son exécution même que par la hardiesse et l'originalité des vues. — Cependant ces premières œuvres de ma jeunesse ne seront encore qu'un essai de mes forces, et comme le remarquable prologue d'une composition plus vaste à laquelle j'attacherai glorieusement mon nom.

» Jusqu'à moi, on s'est contenté d'étudier les organes un à un et tour à tour, sans aucun lien qui les unît et sans subordination de l'un à l'autre. On décrit successivement, sans aucune arrière-pensée de philosophie, les os, les ligaments, les muscles, les vaisseaux, puis les nerfs, les viscères ou les entrailles : voilà ce que je veux changer. Je réduirai le corps humain en ses

plus simples éléments, à peu près comme Montesquieu a essayé de réduire le corps social, dont il voulait scruter les lois... Je prendrai donc les uns après les autres chaque espèce de fibres ou chaque tissu analogue : le tissu cellulaire, les diverses membranes, les veines et les artères, les vaisseaux lymphatiques, les os et les cartilages, les muscles et les nerfs, les glandes, et les organes à parenchyme. J'aurai de la sorte de vingt à vingt-cinq tissus, n'importe. Je voudrais en avoir cinquante au lieu de vingt ; car ce seront-là comme autant de cases distinctes où viendront se ranger, sans trop de désordre, mes observations et mes pensées, assez nombreuses pour n'y laisser aucun vide.

» A l'occasion de chaque tissu, je dirai ses propriétés latentes ou expresses, sa sensibilité manifeste ou cachée, ses mouvements de cause purement physique, et ses mouvements instinctifs et arbitraires ; je dirai quels organes ce tissu concourt à former, à quelles souffrances il peut donner lieu, à quelles altérations morbides il

est sujet, quels remèdes agissent sur lui, et les progrès de son développement dans les premiers âges, et son degré d'usure chez le vieillard, et cent autres choses souvent nouvelles, constamment vraies, et intéressant, à ce titre, le praticien pur autant que le savant spéculatif. — Du tissu simple, je remonterai ensuite à l'organe même, que plusieurs tissus composent, et j'étudierai les fonctions de cet organe, ses sympathies, ses maladies spéciales, et par quels moyens on doit tenter de les guérir. Voilà pour l'Anatomie générale.

» Je grouperai enfin les organes par familles ou par appareils, dans le même ordre où ils coopèrent aux fonctions de la vie, et j'en ferai l'exacte et judicieuse description dans mon Anatomie descriptive.

» Ainsi, j'aurai soigneusement analysé les éléments du corps dans mon *Anatomie générale*, groupé les organes mêmes et esquissé leur histoire physiologique dans l'*Anatomie descriptive*, exposé dans mes *Recherches sur la vie et la mort*, mes opinions sur les organes respectifs des *deux vies*, dernière

expression que critiqueront très certainement quelques incapables, mais dont j'ai besoin pour peindre une idée grande et neuve.

» Quelques années m'auront donc suffi pour reconstituer la médecine sur des bases solides; et peut-être alors me trouverai-je entraîné malgré moi, à cause de ma réputation et de mes élèves, à faire de la médecine ailleurs qu'à l'hôpital... Mais en attendant, il me faut redoubler d'activité : j'ai des cours à faire, des dissections à multiplier, mes observations cliniques à suivre, des essais thérapeutiques à réitérer. J'ai d'ailleurs à méditer sur les grandes lois de la nature et sur quelques beaux travaux d'histoire naturelle; je sais mal la chimie, il me faut l'apprendre, ne fût-ce que pour m'opposer à ses stériles empiétements! J'aurai beau faire, beaucoup de matériaux manqueront à l'édifice que je projette. Je ne suis pas assez érudit; je n'ai le loisir de lire ni du latin ni de l'anglais, deux sources fertiles en enseignements, et l'allemand réclamerait de moi dix années d'études, que j'aime mieux consacrer à ma

science personnelle. On criera tant qu'on voudra ; que mon compatriote me dénigre, que l'envie fasse main basse sur le fruit de mes veilles ! mais pour ne point commettre d'erreurs ni perdre de temps, je ne citerai que quelques grands noms pour le idées du premier ordre.

»Mon projet, après tout, est d'une exécution facile. La médecine, à l'heure où je prends la plume, ne compte aucun homme éminent, aucun de ces auteurs hors de foule qui doivent à l'étude moins qu'au génie. L'anatomie de Boyer, très profitable aux chirurgiens et d'une exactitude rigoureuse, est sans vues capitales. — Celle de Gavard est un sommaire, celle de Sabatier, une compilation. Excepté Montpellier la physiologie est partout négligée : mais Barthez l'obscurcit jusqu'à la rendre inabordable, et Dumas la rabaisse et la morcèle. Reste le célèbre ouvrage de Haller, qu'ici personne ne consulte ; et les tableaux synoptiques et arides de Chaussier, plutôt faits pour guider ou remémorer que pour instruire. En thérapeutique, Desbois de Ro

fort est sans lumière et sans portée, rilhe sans instruction. Quant aux méins véritables, Pinel, dont le style ré:e le bon goût et déconcerte l'intellice, suit trop servilement les naturalistes fait de classification : on ne classe pas maladies comme des insectes. Hallé, ıé de trop de mémoire pour sa faible ıon, dilate disproportionnément l'hyne sans en tracer les limites ni en poser fondements. Corvisart, le grand médeı de nos jours, n'a ni assez de loisir, ni ez d'études, ni assez de réflexion et de tience pour faire un bon livre ou pour r des idées en doctrines : et d'ailleurs, le édecin de Bonaparte ne doit prendre aun souci de sa gloire ; la postérité saura n nom, quoiqu'il arrive. Pour Cabanis, ne laissera que des paraphrases phyriogiques, d'Helvétius et de Condillac, quelles secours qu'il trouve dans Locke.

»J'espère donc à moi seul pouvoir tout nbrasser, et faire plus qu'eux tous ensemle. Si je réussis, je mériterai qu'on dise n jour : Vers la fin du dix-huitième siècle

la médecine était en France assujettie à la physique, quant aux dogmes, et comme esclave de la chirurgie quant à la pratique de l'art. Détournée des voies sûres de l'observation, et tributaire de la chimie; livrée à la médiocrité et aux sophismes, seule, entre les sciences humaines, elle restait sans progrès. Un jeune homme la sortit de cette ornière : il se nommait Bichat, et n'avait pas trente ans. — Inconnu ailleurs qu'à l'Hôtel-Dieu, sa demeure habituelle, il n'était ni médecin titulaire de cet établissement, ni professeur officiel à l'École de Médecine, ni membre d'aucune Académie : il n'était pas même Docteur. »

C'est ainsi que Bichat aurait pu parler de lui-même et de ses glorieux travaux. Mais il avait trop de modestie ou plutôt trop d'habileté pour agir de la sorte. Il se borna à éclipser ses émules et ses maîtres, sans jamais se montrer envers aucun ni arrogant ni présomptueux. Il avait une si grande simplicité de mœurs, si peu d'attache pour le lucre, et même si peu le sentiment de la valeur numéraire de ses ouvrages, qu'il

abandonna en toute propriété au libraire Gabon, pour la somme insignifiante de vingt cinq louis, le manuscrit de l'Anatomie générale, ouvrage dont il s'est placé vingt mille exemplaires réalisant un demi-million de francs.

Si jeune que soit mort Bichat, l'anatomie proprement dite lui a dû plus de progrès qu'à Chaussier, qu'à Sœmmerring, et peut-être même plus qu'à Scarpa, lui cependant au nom de qui se rattachent tant d'admirables productions. Quand Bichat eut cessé d'exister, Corvisart, âme noble et sans envie, écrivit au premier Consul : « *Bichat vient de mourir. Il est tombé sur un champ de bataille qui exige aussi du courage et compte plus d'une victime. Personne en si peu de temps n'a fait tant de choses et aussi bien.* »

Cette lettre honore Corvisart; car elle est la preuve, puisqu'il n'ajoute aucun commentaire, qu'il n'avait pas attendu la mort de Bichat pour entretenir Bonaparte de son génie.

Quelques jours plus tard, le 2 août 1802 (Bichat était mort le 22 juillet ou 3 ther-

midor), on grava sur une table de marbre les noms réunis de Bichat et de Desault (mort dès 1795). On voit encore ce simple monument sous les dômes de l'Hôtel-Dieu, où il fut placé dès l'origine. La ville de Paris a depuis donné le nom de Bichat à une de ses rues, le département de l'Ain lui a consacré un magnifique monument, feu Miquel a fait son éloge, et le célèbre David, son buste et sa statue *.

Au nombre des vérités dont l'honneur revient à Bichat, il faut placer au premier rang la découverte des membranes syno-

* La statue de Bichat, ouvrage d'une main qui s'immortalise en immortalisant toutes les gloires, comme l'a dit une voix éloquente, la voix de Pariset; cette statue fut inaugurée à Bourg, chef-lieu du département de Bichat, au mois d'août 1843. On put entendre à cette cérémonie, parmi quelques discours remarquables et vivement sentis, des paroles prétentieuses, et des critiques d'une inconvenance insigne. C'est ainsi qu'on ne craignit pas de dire : « ... Il m'a semblé que je ne pouvais pas mieux honorer Bichat, dans cette solennité, qu'en soumettant à une critique libre et sérieuse les ouvrages qui font sa gloire et qui excitent à si bon droit la reconnaissance de sa patrie. On ne loue pas un homme de science comme on loue un prince ou un capitaine, avec des fleurs de rhétorique et des phrases toutes faites. (Comme si l'éloge d'un prince ou d'un capitaine ne devait pas être motivé aussi bien que celui d'un philosophe ou d'un savant! comme si on louait indifféremment tous les capitaines!) Il faut un jugement, messieurs, et un jugement ne peut être porté que par la science elle-même. En me réservant ici cette part, la plus ingrate peut être, et assurément la plus difficile, j'ai cru que la gravité de ma position et celle du corps savant que je représente, me commandaient ce sacrifice. » Triste science, chétive gravité, maladroit sacrifice! O Bichat, pardon! Te, censurer au moment où l'on inaugure ta statue!

iales, comme aussi la découverte du feuil-
t adhérent des séreuses; révélations d'au-
nt plus belles qu'elles sont dues non au
asard, mais au raisonnement. L'anatomie
es tissus est en tout de sa création. Il a
it de l'anatomie pathologique une science
ançaise, qu'avant lui Morgagni semblait
oir concentrée dans la seule Italie. Il a
our ainsi dire renouvelé toute la méde-
ne, non par des paradoxes et des hypo-
ièses, comme d'autres l'ont fait, et com-
ie on l'en a lui-même accusé, mais par
es faits avérés et décisifs. Si l'on n'admet
lus de fièvres essentielles, c'est-à-dire sans
ltération des organes ou des humeurs,
est encore là un résultat des travaux de
ichat. Le fondateur de cette nouvelle doc-
ine, jadis disciple zèlé de Bichat, et son
onstant admirateur, est le premier à la lui
ttribuer et à lui en faire honneur. Si enfin
on emploie beaucoup moins de médica-
ients à l'aventure, si la pharmacie dépérit
t périclite, si la vie se prolonge partout
avantage, ces heureux résultats et ces ré-
ormes sont autant de bienfaits dont il faut

chercher la source dans l'école de Bichat, et en particulier dans son Anatomie générale.

Les ouvrages de Bichat seraient à peu de chose près irréprochables, s'il n'avait pas complètement ignoré l'active influence de la moëlle épinière sur le cœur, s'il n'avait pas supposé, puis décrit les *vaisseaux exhalants*, omis le tissu érectile, trop négligé l'histoire des humeurs, exagéré avec excès son idée des *deux vies*, et surtout déraisonné sur les passions, causes malheureusement fécondes en erreurs de toute espèce.

La mort de Bichat fut vivement sentie; plusieurs milliers d'assistants honorèrent ses funérailles. Rien de semblable ne s'est vu pour aucun médecin de nos jours, si ce n'est pour le vénérable Hallé, et plus tard pour le célèbre Antoine Dubois, tous deux très populaires. * La fin si prématurée de Bichat laissa dans la science un vide irréparable. Personne alors, même parmi ses disciples, ne pouvait prétendre à remplacer cet homme illustre; et l'on se vit réduit à par-

* Il en a été de même pour Dupuytren et pour Broussais.

tager ses dépouilles scientifiques, ses plans plus que tracés, ses récentes conquêtes, ses projets. Ses principaux élèves, et il en comptait de remarquables, se conduisirent en quelque sorte comme les lieutenants d'Alexandre, mort avant l'âge comme Bichat. M. Roux et M. Marjolin s'emparèrent de l'Anatomie, que M. Ribes éclaira ; MM. Dupuytren, Broussais, Laënnec et Bayle s'adjugèrent l'anatomie pathologique ; Legallois et Nysten accaparèrent à eux seuls la physiologie; Alibert et Schwilgué, la matière médicale et la thérapeutique. D'autres, plus paresseux à le suivre, ou perdant espoir de l'égaler, prirent pour eux le rôle plus facile de joindre à ses œuvres des critiques puériles ou de vulgaires annotations.

On s'étonne avec raison lorsqu'on envisage la vaste carrière qu'à fournie Bichat en si peu d'années ; mais il faut remarquer qu'il ne gaspillait point son temps comme on le fait si universellement de nos jours. On ne le voyait dissiper son indicible facilité et son esprit, ni dans ces journaux tout remplis des productions mal élaborées de

la veille et qu'attend l'oubli du lendemain, ni dans ces dictionnaires que la médiocrité compose pour la paresse, ni dans ces concours où prévaut le népotisme ou l'intimité, et d'où la brigue sort presque toujours victorieuse du mérite. Je me trompe, Bichat concourut une fois ; et s'il eut la douleur d'être vaincu, au moins lui préféra-t-on un de ses plus naïfs admirateurs, homme que tout le monde honore, et qui s'honore lui-même par la loyauté de son caractère et sa studieuse persévérance.

Sans doute l'époque où parut Bichat fut propice à ses travaux. Alors la liberté de penser était à son comble : point de censeurs, si ce n'est les émules ; une foule de rivaux de gloire dans toutes les carrières, et point de préjugés ni de scrupules qui vinssent entraver les investigations ou les doctrines. Dans les temps de révolution, les esprits, plus exaltés, sont plus originaux et plus féconds ; l'ambition, plus ardente, convoite et ose davantage. Le cliquetis des armes et le roulement des tambours électrisent les imaginations et communiquent au

génie plus d'indépendance et plus d'ardeur. Alors, chacun peut accomplir personnellement sa révolution à l'exemple du peuple, lui que ses préventions contre les choses établies disposent à accueillir avec enthousiasme les innovations de toute nature. On voit à de pareilles époques plus de soudaineté dans l'éloquence parlée, et la poésie s'individualise davantage : les écrivains, alors plus inégaux, sont en revanche plus sublimes, les savants plus inventifs. Dante, Corneille et Milton composèrent leurs plus glorieux écrits au milieu des révolutions ou des guerres civiles ; les rapides conquêtes d'Alexandre, sans parler d'une protection plus stimulante que le bruit des armes, fécondèrent sans contredit le génie d'Aristote ; enfin Guillaume Harvey découvrit la Circulation au milieu des dissensions religieuses d'où Cromwell sortit despote, comme Bichat accomplit ses travaux sous la Convention nationale qui prépara l'empire.

Bichat eut un grand avantage sur ses contemporains. Il profita pour ses études,

sans jamais en abuser, de l'excessive liberté de cette époque désastreuse ; et, ne répudiant aucune de ses croyances de jeune homme, il resta avec conscience et courage spiritualiste jusqu'au dernier jour. Aussi, que l'on compare la moindre de ses productions avec le plus connu des ouvrages de Cabanis, et l'on verra de quel côté sont, je ne dis pas seulement les doctrines sympathiques et consolantes, mais les chances de durée et le cachet de moralité quant aux ouvrages, mais les motifs d'estime et de confiance, quant aux deux auteurs.

On peut se demander ce que fût devenu Bichat si sa vie se fût prolongée jusqu'à la vieillesse. Bichat, s'il vivait encore, aurait soixante-deux ans *, et il serait apparemment le premier des médecins de l'Europe. L'homme, que dès l'âge de vingt-neuf ans les Allemands comparaient à leur Boerhaave, sans doute n'aurait pu déchoir dans sa maturité ; et des réputations ont resplendi depuis

* Comme on peut le voir dans le Dictionnaire de la Conversation, cela fut écrit et imprimé dès 1833, c'est à dire dix ans avant l'inauguration à Bourg, de la statue de Bichat.

sa mort, qui vraisemblablement auraient été obscurcies par l'incomparable éclat de sa renommée. Mais Bichat, s'il vivait, fût-il resté médecin? Il est permis de penser que s'il eût assez vécu pour assister aux péripéties politiques qui ont diversement alarmé la France, la puissante intelligence de Bichat aurait fini par se dévouer aux affaires publiques; car, après tout, arrivé où nous sommes, c'est encore dans la politique que de nobles esprits trouvent le plus d'éléments de gloire, d'une gloire profitable à la nation tout entière, qui n'a pas de plus grand besoin que d'être gouvernée fermement.

D'ailleurs, Napoléon, ce judicieux rémunérateur des talents et du génie, n'aurait pu longtemps exclure des longues listes du sénat, un nom tout aussi digne d'y figurer que ceux des d'Aubenton, des Chaptal et des Berthollet.

Avril 1833.

LAMARCK.

1744.

LAMARCK (JEAN-BAPTISTE-PIERRE-ANTOINE MONET DE) est né le premier oût 1744, à Bargentin, entre Bapaume t Albert, dans le département de la omme, d'une famille noble fort ancienne. omme le plus jeune de sa maison, ses paents le destinèrent au sacerdoce, et ils l'en›yèrent, pour l'y préparer, au collége 'Amiens, chez les jésuites. Mais l'exemle de ses frères ainés, tous militaires comme urs aïeux, lui inspira à lui-même le goût es armes. Toutefois, la ferme volonté de s proches le retint forcément au sémiaire. Là, le travail le plus persévérant lui rvit de refuge contre l'insipidité du cloïe, et il puisa dans ses déplaisirs mêmes ette aptitude pour le travail qui plus tard décidé de son état dans le monde : ce

ne fut qu'après avoir donné de sincères larmes à la mort de son père, qu'il débuta avec ardeur dans la carrière de ses ancêtres. On verra bientôt si M. de Lamarck cédait en cela à une vocation véritable ou à cette capricieuse inconstance si naturelle à son âge : il n'avait alors que dix-sept ans.

Au moins fût-ce sans regret qu'il quitta sa triste cellule pour entrer dans l'armée commandée par le maréchal de Broglie. La France soutenait alors contre la Prusse et l'Angleterre, cette guerre si désastreuse qui a pris son nom de sa longue durée. Bien que recommandé très particulièrement à M. de Lastic, le jeune de Lamarck rencontra quelque obstacle à prendre rang dans le régiment de ce colonel, tant on exécutait sévèrement les ordres du ministre de la guerre, alors le duc de Choiseul, qui, voulant apporter de notables changements dans le personnel de l'armée, avait défendu de disposer sans son agrément d'aucun emploi militaire, quel que fût le nombre des vacances. Cependant, la journée de Filingshausen arriva (16 juillet 1761);

M. de Lamarck obtint enfin la permission d'exposer sa vie dans cette chaude affaire, et il s'y fit remarquer par tant d'intrépidité, et par un si grand respect pour la discipline, qu'en dépit des ordres formels du ministre, le maréchal de Broglie, dérogeant cette fois à la loi prescrite, en s'autorisant d'un fait d'armes, le nomma lieutenant sur le champ de bataille. Lamarck trouva dans la même campagne plusieurs autres occasions de signaler son courage; mais peu de temps après, son régiment rentra en France avec toute l'armée du maréchal, et tint garnison à Toulon. Ce fut dans cette ville maritime qu'il perdit pour toujours le goût de la guerre, après toutefois avoir perdu son grade, que le duc de Choiseul refusa obstinément de sanctionner. Quelques savants qu'il y rencontra l'initièrent aux beautés de l'histoire naturelle; on lui fit voir des herbiers, des collections, et dès-lors ses épaulettes offensées lui parurent lourdes, le métier de soldat assujétissant; et vers 1765, après quatre années de service, il se démit

de son emploi avec autant d'empressement qu'il en avait montré à le solliciter. — Peut-être les dangers de la guerre l'eussent-ils trouvé plus persévérant ; mais trop méditatif et trop pauvre pour trouver des charmes à la vie de garnison, et l'ennui l'affaiblissant de jour en jour, il s'empressa de venir à Paris, où les sages conseils de Tenon lui rendirent bientôt sa première vigueur.

Une fois dans la capitale, et réduit à une rente fort exigüe, Lamarck, suivant le vœu de sa famille, et dans l'espoir de ne pas trop déroger, forma le projet d'embrasser la médecine. Il étudia en conséquence durant quatre années, après quoi, toujours inconstant, il quitta l'art de guérir pour la botanique, l'une de ses branches les plus attrayantes et les plus abordables. Il avait alors vingt-cinq ans. C'est le temps de la vie dont les déterminations importent le plus au bonheur, tant le choix d'un état a de rejaillissements sur les destinées. Il se livra donc très sérieusement à la botanique, nouvelle étude qui rajeunissait son zèle, et dont

il espérait, non des richesses, car jamais personne ne se montra moins soucieux de la fortune, mais un nom, mais un peu de célébrité, et quelques-uns de ces sourds retentissements que les hommes naïfs prennent pour de la gloire.

A cette époque, A. Laurent de Jussieu s'appliquait à ranger les plantes du Jardin royal d'après leurs rapports naturels; alors aussi régnaient presque universellement les idées ingénieuses mais systématiques de l'illustre Linné. Cette dissidence d'opinions entre les deux premiers botanistes de l'Europe, et peut-être aussi le désir si naturel et souvent irrésistible de se faire un nom, engagea M. de Lamarck à prendre des deux méthodes ce qu'elles offraient de plus conciliable; il mit également à contribution la méthode de Tournefort, et ce fut ainsi qu'il composa un système particulier pour l'étude des plantes, vue artificielle, d'après laquelle fut rédigé l'ouvrage si connu sous le nom de *Flore française*. Ce Traité, qui dans l'origine n'avait que trois volumes, parut en 1779 : L'auteur avait alors trente-

cinq ans, et il y en avait dix qu'il étudiait la botanique. Si Lamarck eût été abandonné à ses moyens personnels, il aurait sans doute bien difficilement fait paraître cet ouvrage. Simple cadet de Picardie, ne pouvant prétendre qu'à la cinquième partie des biens de son père, (ce qu'on nommait alors *une légitime*), sa fortune était des plus médiocres; mais heureusement Buffon lui servit d'appui. Ce grand homme, qui ne pouvait craindre la rivalité d'aucun savant, obtint que *la flore française* serait non-seulement imprimée aux frais du gouvernement, mais que l'édition entière serait remise à son auteur. C'est à ce bel ouvrage que M. de Lamarck dut sa première réputation et ses premiers titres. La flore française fit d'autant plus de sensation qu'à cette époque le système de Linné était le seul qu'on suivît en France, où, depuis Tournefort, peu de savants prenaient une part active aux progrès de la botanique. On fit sur la méthode *dichotomique* de Lamarck des essais curieux : on s'assura au jardin du roi que même des personnes

étrangères à l'étude des plantes, reconnaissaient aisément les genres et les espèces au moyen de cette méthode artificielle. On en parla à Buffon, qui s'intéressa beaucoup à cette découverte, si l'on doit lui accorder ce titre. Il chargea ensuite d'Aubenton de donner ses soins à la composition d'un discours préliminaire, où les idées de l'auteur seraient clairement exposées; et ce fut l'abbé Haüy, l'un des témoins les plus assidus des premiers essais de Lamarck, qui donna au style de l'avant-propos ce fini et cette élégance sans lesquels Buffon se fût vraisemblablement montré insensible aux autres qualités de l'ouvrage. Nous tenons ces renseignements de feu Lamarck lui-même, l'un des hommes les plus modestes d'un siècle fort différent du nôtre.

Buffon, notre grand naturaliste, voyait avec plaisir qu'un Français publiât sous ses auspices un livre original qui semblait conçu tout exprès pour faire diversion au système suédois, et pour servir de complément *à l'histoire naturelle générale*. Un homme comme lui se trouvait heureux

de paraître inspirer par son seul ascendant des ouvrages que la direction spéciale de ses études ne lui permettait point de composer lui-même. A l'époque dont nous parlons (1779), et non sans l'aide de Buffon, Lamarck fut nommé membre de l'ancienne Académie des sciences.

Peu de temps après, Buffon forma le projet de faire voyager son fils en Europe avec Lamarck, pour qui son estime croissait de jour en jour. Il était flatté de donner pour compagnon et pour mentor à l'héritier de son nom un homme de l'ancienne noblesse, un savant du premier mérite, qui de plus était membre de ce qu'on nommerait aujourd'hui l'Institut. Buffon obtint donc pour Lamarck une mission qui le chargeait de visiter les jardins de botanique et les collections les plus célèbres de l'Europe, comme aussi de transmettre au Jardin-du-Roi les objets curieux et rares qu'il pourrait se procurer. Ce voyage commença sous d'heureux auspices. Le comte de Buffon remit à Lamarck des lettres de recommandation

pour les savants illustres et les personnages les plus marquants des villes mentionnées dans son itinéraire. La Hollande, les Pays-Bas, la plupart des villes un peu considérables de l'Allemagne, furent visitées par nos voyageurs, qui n'oublièrent point non plus Werner et les mines si fécondes du Hartz, le théâtre des belles découvertes de ce dernier. Ils se rendirent aussi près des carrières de Chemnitz, si célèbres par leurs richesses, ainsi que par les beaux ouvrages d'Agricola. Lamarck aurait voulu pousser plus loin son voyage : assurément il l'eût continué en Italie, mais l'étourderie de son jeune ami ayant altéré le bon accord qui aurait dû régner constamment entre les deux voyageurs, Buffon s'en aperçut à leur correspondance, et il les rappela aussitôt à Paris. Buffon fils, orgueilleux et opiniâtre, vaniteux jusqu'au ridicule, et trop jaloux de la liberté de faire des sottises pour ne pas maudire l'attentive surveillance de Lamarck, eut l'indignité, un jour qu'il voulait sortir seul, de répandre des flots d'encre sur

le linge et les vêtements les plus décents de son ami. Qu'on juge de la douleur de ce dernier ! Il avait soixante-quinze ans quand il me raconta cette triste anecdote, déjà dans sa mémoire depuis près d'un demi-siècle; et cependant, on voyait encore à l'émotion de sa voix qu'il s'agissait là d'un de ces amers souvenirs qui laissent dans un cœur bien fait d'ineffaçables cicatrices.

De retour à Paris, le chevalier de Lamarck cultiva la botanique avec une nouvelle ardeur, et toujours avec un succès véritable. Il fut admis peu de temps après aux herborisations de J. J. Rousseau, à la condition qu'il ne paraîtrait donner aucune attention aux actions ni à la personne de cet homme singulier, que le moindre incident mettait aux abois.

Après la mort de Buffon, après la retraite de Bernardin-de-saint-Pierre, successeur éphémère de Buffon, comme directeur du Jardin-des-Plantes, rien ne put distraire Lamarck de ses occupations si paisibles. Simple adjoint de d'Aubenton à la garde des collections du Jardin devenu na-

tional, ni l'ambition, ni les troubles du dehors ne purent l'arracher à sa profonde retraite. A l'époque même la plus terrible de la révolution, il partageait ses heures entre ses herbiers et ses livres d'histoire naturelle. Des révolutions, il n'en voyait ni dans la succession des saisons, ni dans la floraison des plantes, ni dans l'harmonie des productions de la terre : aussi nulle persécution, aucun danger personnel, ne vinrent troubler une tranquillité si philosophique. Cependant, le temps de la terreur n'était pas encore passé que déjà Lamarck proposait à l'Assemblée nationale un plan d'organisation du Muséum, propre à défendre ce superbe établissement contre la tyrannique routine d'un chef, et surtout contre la domination des médecins, archiâtres ou autres. On fit d'abord assez peu d'attention à ce projet, mais Lamarck eut ensuite la satisfaction de voir ses idées à peu près réalisées dans le décret d'institution du Muséum qui parut dès 1793, c'est-à-dire à une époque beaucoup plus fameuse par ses désastres que par ses fondations nouvelles.

Toutefois et nonobstant des talents reconnus et des travaux bien appréciés, peu s'en fallut que Lamarck, privé de protecteurs et naturellement peu courtisan, ne se trouvât exclu d'une organisation dont il pouvait revendiquer la première pensée. En effet, la botanique était la seule science qu'il lui convînt d'enseigner, et précisément M. Desfontaines, qui cachait beaucoup de finesse et d'habileté sous une heureuse écorce de bonhomie, du vivant même de Buffon, avait été nommé démonstrateur des plantes au Jardin du roi. D'un autre côté, de Jussieu (Antoine Laurent) fut désigné pour l'enseignement de la botanique rurale; de sorte qu'il ne restait plus que la zoologie, que d'ailleurs Lamarck n'avait nullement étudiée, où il pût conserver l'espoir d'être placé. Or, voici comment cette dernière science se trouva distribuée et répartie : les animaux vertébrés, ceux dont le centre est pourvu d'une colonne osseuse, réceptacle commun des nerfs du corps, furent confiés à M. Etienne Geoffroy (le célèbre Geoffroy-Saint-Hilaire), qui plus tard

même dut les partager par moitié avec le comte de Lacépède, alors absent et persécuté, et qui depuis fut grand-chancelier de l'empire. Le RESTE des animaux, alors sans nom, fut abandonné comme rebut insignifiant à M. de Lamarck. Mais celui-ci, consacrant tout son zèle à débrouiller ce monde d'êtres inconnus, tout son talent à les classer et à les décrire, a depuis démontré par les douze classes qu'il en a faites, et dans les ouvrages dont ils ont été l'objet, qu'ils étaient incomparablement plus nombreux, et peut-être aussi intéressants par leur histoire, bien que moins compliqués dans leur structure, que les autres animaux plus élevés dans l'échelle des êtres. A l'exception des coquilles, dont il avait dès-lors une connaissance parfaite, Lamarck était donc tout-à-fait étranger au genre d'études qu'exigeait sa chaire ; mais il s'y livra avec un zèle si efficace que *le Traité des animaux invertébrés*, heureux fruit de ses profondes recherches, est sans contredit l'un des trois ouvrages les plus importants

de l'histoire naturelle au dix-neuvième siècle.

A la formation de l'institut, Lamarck fut élu le premier de tous pour la section de botanique, probablement parce qu'il avait cessé d'être botaniste, et il commença son cours au Muséum, en 1794, c'est-à-dire déjà âgé de cinquante ans. Il le continua depuis, sans interruption jusqu'en 1818, époque où, jusqu'à sa mort (1828), il fut remplacé par Latreille.

Outre la *flore française*, dont nous avons déjà parlé, voici la liste à peu près complète des ouvrages de Lamarck. — 1° *de l'influence de la lune sur l'atmosphère terrestre*, an VI; — 2° *Mémoire sur la manière de rédiger les observations météorologiques, etc*; — 3° *sur la distinction des tempêtes d'avec les orages et les ouragants*; — 4° *Recherches sur la périodicité présumée des variations de l'atmosphère*, an IX; — 5° *sur les causes qui donnent lieu aux variations de l'état du ciel*; — 6° *sur la matière du feu, considérée comme instrument chimique dans les analyses*, an VII : l'auteur dit dans ce mémoire qu'il ne croira aux

analyses chimiques qu'alors qu'on cessera d'employer pour les faire, et le feu, et les sels, et les réactifs quelconques, et qu'on ne fera usage que des moyens mécaniques. — 7° *Mémoire sur la matière du son*, an VIII. L'auteur attribue les phénomènes du son, non à la vibration de l'air et des corps sonores, mais à l'existence d'un fluide éthéré très subtil et d'une grande raréfaction. C'est à ce même fluide qu'il attribue les phénomènes de la chaleur. En général, M. de Lamarck s'est malheureusement trouvé en opposition avec les chimistes et les physiciens de son temps. — 8° *Mémoire sur les cabinets d'histoire naturelle, suivi d'un projet d'organisation du Muséum*, etc., présenté à l'Assemblée nationale. — 9° *Annuaire météréologique*, précédé de *Probabilités sur le temps de l'année*. Ce recueil, commencé en l'an VIII, fut continué durant onze années. Il y avait déjà longtemps que Lamarck étudiait l'atmosphère et les météores, puisqu'il est fait mention de ces travaux dans le rapport qui fut présenté à l'académie des sciences sur la première édition de

la *flore française*, (1779). Ces conjectures et ces présages sur les météores eurent quelque succès dans le public, mais Lamarck dut à ce genre de travaux beaucoup de tribulations. L'empereur fut averti par Laplace qu'un des membres de l'institut composait des espèces d'almanachs; on ajouta que cela déconsidérait l'académie, et qu'il était urgent de faire cesser un abus dont la tolérance aurait pour effet d'avilir un des premiers corps savants du monde. Lamarck eut connaissance, par Joseph, du courroux de l'empereur, et, quels que fussent ses regrets, l'annuaire fut abandonné incontinent. — 10° *hydrogéologie*, (1802), traduit en allemand par Wrede. C'est là que Lamarck étudie les causes du flux et reflux de la mer, et qu'il arrive à cette conséquence, que si ce n'était la lune, les mers restant immobiles, leurs lits se combleraient insensiblement de limon, de débris terreux et organiques, et que bientôt leurs eaux envahiraient toute la surface de la terre. — 11° *Recherches sur les causes des principaux faits physiques*. On trouve ici plu-

sieurs sophismes sur la matière du feu, sur la formation des vapeurs, sur l'ébullition, etc.; mais les théories de Lavoisier et de son école ont prévalu. Il est aisé de s'apercevoir que Lamarck n'a presque jamais déféré aux autorités régnantes. — 12° *Système des animaux sans vertèbres*, un volume in-8° (1801). C'est une esquisse très bien faite du grand ouvrage qu'il a depuis publié sur les animaux des classes inférieures, et un des traités de zoologie où l'on trouve le plus d'idées exactes et judicieusement coordonnées. — 13° *Recherches sur l'organisation des corps vivants, sur leur origine et les progrès de leur composition, de même que sur la cause qui amène leur mort* (1802). C'est la première ébauche de l'ouvrage suivant : 14° *Zoologie philosophique* (1809, deux volumes in-octavo). Au jugement de l'auteur, tel est le plus beau et le meilleur de ses ouvrages : c'est au moins celui qui a compté le plus de lecteurs. On y trouve toutes les grandes vues de Lamarck; mais, comme à l'ordinaire, le démontré se joint à l'hypothétique. Là.

sont les idées de l'auteur sur la vie, sur la complication graduelle et successive des êtres, sur les trois souches primitives du règne animal, etc. De tous les ouvrages de Lamarck, celui-ci annonce le plus de génie et renferme le plus d'erreurs. — 15° *système analytique des connaissances positives de l'homme*, espèce de psychologie où l'on trouve beaucoup d'indépendance dans les opinions et plus d'observation que de lecture, de même que dans les livres précédents. — 16° *histoire naturelle des animaux sans vertèbres*, sept volumes in-octavo, 1815-1822. Tel est bien certainement le plus important et le plus durable des ouvrages de Lamarck : il suppose des recherches et des travaux immenses, les conjonctures les plus heureuses, comme la persévérance la plus longue et la plus infatigable. Quand on pense que ce fut à l'âge de cinquante ans que l'auteur commença à s'occuper du sujet dont traite ce grand ouvrage, on conçoit une haute idée de son génie. Sans contredit, Lamarck doit être compté au nombre des législateurs des scien-

ces. On pourra certes corriger quelques parties isolées de ses ouvrages, mais quel homme extraordinaire pourrait se promettre d'en refondre l'ensemble? Les divisions de l'auteur ont cela de remarquable, qu'elles ne sont point par coupes successivement décroissantes comme chez Cuvier; mais par petits groupes circonscrits, par genres, par familles parallèles, comme les plantes classées par les Jussieu. C'est à lui qu'on doit la distinction des animaux en *vertébrés* et *invertébrés*. Au reste, les travaux analogues de Lamarck et de Cuvier se sont quelquefois suivis d'assez près pour embarrasser l'historien le plus impartial, et pour se nuire. Crébillon et Voltaire, cinquante ans plus tôt, ne furent ni plus simultanés pour quelques ouvrages, ni plus comparables quant aux idées, ni plus contastants pour le style.

Devenu aveugle les dernières années de sa vie, néanmoins il continuait de décrire des polypiers et des coquilles d'après le témoignage de ses doigts, ainsi que d'après le contrôle attentif d'une de ses filles,

femme admirable, qui fit à ce noble vieillard, et sans autre compensation que le sentiment de la vertu, le sacrifice de sa jeunesse et de son avenir. L'éloge de Lamarck est l'un des derniers qu'ait prononcés M. Cuvier, lequel, cette fois encore, a promptement suivi son illustre confrère dans la tombe, quoique plus jeune que lui d'environ vingt-cinq années.

Août 1820.

CORVISART,

MÉDECIN DE NAPOLÉON.

1755.

CORVISART (Jean-Nicolas) naquit à Vouziers en Champagne, le quinze février 1755, l'année du tremblement de terre de Lisbonne, de même qu'Hahnemann, l'inventeur de *l'homœopathie*. Le père de Corvisart, procureur au parlement de Paris, se vit obligé de partager l'exil des magistrats, lors de leurs folles querelles avec le clergé, et c'est pendant cette espèce de bannissement que le jeune Nicolas vit le jour. Riche comme un avoué de nos jours et peut-être davantage, mais amateur trop passionné de curiosités et de vieux tableaux pour amasser des trésors durables, le vieux Corvisart plaça économiquement son fils chez un prêtre, son oncle maternel, desservant la cure

d'un petit village voisin de Boulogne-sur-mer. Tel fut le premier maître du médecin de l'empereur, maître dont les leçons d'orthodoxie durent jeter dans son esprit des racines bien peu profondes, à en juger par les actions de toute sa vie, et surtout par la dernière.

A douze ans, Corvisart fut admis dans le collége de Sainte-Barbe; et ce fut dans cette maison célèbre qu'il acheva ses humanités avec une médiocrité si remarquable, qu'il mérita, au lieu de couronnes, l'amitié vive de tous ses camarades, sans en excepter aucun paresseux. Sorti de son collége à peu près comme il y était entré, le jeune Corvisart aurait bien désiré retourner chez son oncle le curé, n'eût-ce été que pour cueillir ses fraises et cultiver son petit jardin, mais son père, qui voyait avec joie qu'aucun éclair d'imagination ne venait gâter le bon sens du jeune homme, résolut d'en faire un procureur. Corvisart, non sans dépit, déféra d'abord aux tendances paternelles. Mais un jour qu'il venait d'assister clandestinement à une leçon

de Desault, il quitta sans autorisation ses ennuyeux dossiers pour aller s'enfermer à l'Hôtel-Dieu, où il se tint studieusement caché pendant plusieurs mois.

Quoique impatient et incrédule, Corvisart était né médecin. Il avait ce coup-d'œil sûr qui saisit l'ensemble des choses encore mieux que leurs détails. Il avait aussi le tact et l'ouïe d'une grande finesse, des sens parfaits en un mot, et de plus une grande dextérité de doigts, de la présence d'esprit, une volonté ferme, aptitudes précieuses dont l'alliance est fort rare, et qui le firent hésiter pendant plusieurs années entre la médecine et la chirurgie. Toutefois cette incertitude quant à une vocation précise, loin de lui conseiller l'oisiveté, doubla son ardeur pour l'étude : Suivant tour-à-tour Desbois de Rochefort et Desault, les deux fondateurs des cliniques en France, bientôt il devint l'ami et quasi l'émule de ses deux maîtres, à chacun desquels il aurait également pu succéder sans violenter ses goûts ni blesser la justice.

Cependant, préférant la rivalité de deux

hommes modestes comme Hallé et Pinel, à la concurrence peut-être plus dangereuse d'Ant. Dubois, de Pelletan et de Boyer, et d'ailleurs Desbois de Rochefort étant mort, Corvisart succéda à ce praticien estimable, et devînt ainsi professeur de clinique à l'hôpital de la Charité.

Une fois chef d'emploi, cet emploi souriant à ses goûts, Corvisart en accomplit dignement les devoirs, dont il ne craignit point de reculer les bornes. Au lieu des causeries familières de son prédécesseur, au lieu de ces conférences paternelles d'un maître entouré de quelques disciples de choix, Corvisart imita les majestueuses cliniques de Vienne, marcha sur les traces de Stoll, qu'il traduisit afin de le mieux connaître; divisa son hôpital, disciples et malades, comme une armée; prit le ton de commandement d'un général escorté d'un nombreux état-major, faisant régner avec sévérité, dans ses salles, la discipline des camps, et exerçant chaque matin des groupes d'élèves à la science de l'observation, aussi méthodiquement et avec la

même uniformité que s'il se fût agi de manœuvres militaires au Champ de Mars.

Cette façon d'enseigner, dans un temps de guerres et de révolution, enthousiasma les élèves ; et bientôt Corvisart, à ce succès de routine et de bonne tenue, joignit des succès d'une autre nature. Il professa au collége de France la médecine théorique, sans avoir pris souci de créer lui-même aucune théorie. C'était Stoll qui l'inspirait et le précédait partout : Corvisart prenait Stoll pour guide à sa clinique, pour autorité favorite dans ses jugements et ses pronostics ; il le traduisait dans ses livres, il le commentait en se l'assimilant dans ses cours. Stoll, qui en se comparant à Boerhaave avait dû plus d'une fois s'accuser de paresse, ne se doutait guère qu'après l'avoir lui-même rendu célèbre, ses ouvrages, pourtant médiocres et en petit nombre, serviraient encore à la grande fortune de Corvisart. Mais le principal titre de gloire pour Corvisart, est d'avoir eu les confidences et l'intimité des hommes de génie que la révolution française vit éclore, et d'avoir

obtenu la confiance du plus grand de tous.

Napoléon ne connut pas directement Corvisart; ce ne fut pas non plus la seule voix publique qui lui dicta ce choix si important d'un médecin. Corvisart ayant connu Barras par Le Couteulx de Chanteleu, l'un de ses premiers clients, ce fut Joséphine qui le présenta à Bonaparte, en accompagnant cette présentation des plus flatteuses parenthèses. «—A quelle maladie, selon vous, docteur, lui demanda Joséphine, le général est-il exposé? — Il mourra d'un anévrisme au cœur, repondit nettement Corvisart. — Ah! dit Bonaparte..... *et vous avez fait un livre là-dessus?* —Non, pas encore, mais j'en ferai un. —Faites, faites vite, répliqua assez sérieusement le grand homme: nous en parlerons ensemble, s'il en est encore temps.»

Tel fut en effet le seul ouvrage que Corvisart composa avec étude et avec soin: c'est au moins celui qui motiva le mieux sa célébrité, cette glorieuse renommée qu'il aurait également acquise sans cours et sans livre. Nous sommes loin de prétendre que

ce *traité des maladies du cœur* soit une composition de premier ordre ; nous dirons seulement que cet ouvrage fut jugé l'égal de la *nosographie philosophique* du docteur Pinel, à l'époque du grand concours pour les prix décennaux (1810). Corvisart se contentait presque toujours, quand il examinait un malade, de remarquer la physionomie de ce malade et l'état de son pouls, après quoi il explorait la poitrine et la frappait à plusieurs reprises du bout de ses doigts. Néanmoins, son livre sur le cœur offre de nombreux témoignages de la sûreté de son diagnostic et de sa rare pénétration. Quand il aurait eu à sa disposition le stéthoscope de Laënnec, un de ses successeurs, et le sphygmomètre d'un autre docteur plus moderne, il n'aurait pas montré plus de bonheur dans ses prévisions.

Si Corvisart sembla rencontrer plus de maladies du cœur et plus d'anévrismes que les autres médecins ses prédécesseurs ou ses contemporains, ce ne fut pas uniquement parce qu'on sortait alors d'une révolution inouïe, qui n'avait cessé d'inspirer

d'affreuses transes, au sein même des acquisitions les plus enviées ; ce fut aussi parce que la figure imposante de Corvisart et le bruit de son nom impressionnaient vivement les malades, et que, l'un des premiers fondateurs de la médecine clinique, à Paris, une multitude d'étudiants l'accompagnaient à sa visite de chaque matin *.

Corvisart avait ainsi contracté l'habitude de juger d'une maladie et d'un malade en quelque sorte au premier coup d'œil, d'après la physionomie du patient et son apparence totale. Par cette méthode, plus brillante que sûre, et qui fut celle de plus d'un grand praticien, il jugeait à la fois du tout ensemble, sans rien analyser, et presque sans enquête ni questions. Il faut pour oser de la sorte, être doué d'un tact exquis, d'un instinct incomparable, c'est-à-dire d'une rare aptitude, et d'une expérience consommée plutôt que réfléchie. On admire une pénétration si illuminée et une logique si soudaine ; mais comme on ne

* Voir à ce sujet ma PHYSIOLOGIE MÉDICALE, liv. V, chap. xxvij. § 6 et 7.

saurait imiter de pareils dons, il est impossible de les transmettre. De tels exemples s'enregistrent pour la tradition, mais ils profitent moins aux progrès de la science qu'à l'émulation des siècles. — « Voilà un catarrhe, disait Boyer. » — « C'est un squirrhe, ripostait aussitôt Corvisart : Voyez ce teint plombé; voyez cette maigreur ! »

Un jour, Corvisart et Antoine Dubois, son grand ami et son plus digne émule, examinaient attentivement et sans témoins la vessie très douloureuse d'un vieux sénateur qui était sourd. Dubois sondait, Corvisart regardait et réfléchissait, et tous deux devisaient et se contredisaient en pleine liberté, et en se tutoyant. — Ah! voilà un calcul, dit Dubois. — Est-il gros, ton calcul ? a-t-il des inégalités blessantes ? — Un atome ! répond Dubois, gros comme une noisette, rond comme elle, et je le crois seul. — Belle affaire! poursuit Corvisart. Eh ! comment veux-tu que cet imperceptible gravier soit la cause unique de tout ce que nous voyons : cette

maigreur, cette émaciation déjà si avancée, ce dépérissement si rapide des organes qui présage une destruction aussi prochaine qu'inconjurable, cette profonde atteinte qu'a reçue la vie a bien certainement des causes plus essentielles que ce misérable grain de sable. Cherche bien, *tu dois trouver* un fongus, un ulcère qui rendra compte de tant de désordres, et même de ton calcul, qui lui aussi n'est qu'un effet de ce dépérissement universel, dont les humeurs ont ressenti le contre-coup comme les organes.

Cependant Dubois promenait sa sonde et cherchait. Au bout d'un instant, le célèbre chirurgien jette les yeux avec vivacité et en souriant du côté de Corvisart, et lui dit avec bonhomie : « Tu avais raison : je trouve un corps mollasse et comme charnu; voilà ton fongus! » — Tu le vois donc bien, riposta Corvisart, la médecine, la pure médecine est toujours notre mère et notre reine à tous; et le grand instrument pour découvrir, c'est,

mon ami, la sagacité humaine, c'est la raison! »

Lorsque l'empereur le chargea de lui choisir un premier chirurgien, Corvisart préféra Boyer à Antoine Dubois, quelle que fût son amitié pour celui-çi. Dubois, blessé au cœur, le lui reprocha sans colère. — Que veux-tu! lui dit Corvisart : tu m'aurais difficilement obéi, et j'ai voulu rester maître. » Corvisart, comme on voit, déguisait quelquefois beaucoup de politesse sous des apparences de brusquerie.

Habituellement triste et rêveur, grand lecteur de Voltaire * et de Molière, railleur et sceptique comme eux, Corvisart ressentit plus d'une fois cette maladie affreuse qu'on nomme l'ennui, et il ne réussit pas toujours à la dissiper au milieu de cette

* Quand je lui fus présenté à mon arrivée à Paris, nous le trouvâmes dans son hôtel de la rue Saint-Dominique, entouré de luxe, de livres magnifiques et de tableaux : il lisait ZADIG. Sa figure ronde, fraîche, ouverte, d'une expression franche et gracieuse, était encore alors une des plus heureuses physionomies dont j'aie souvenir. On n'était plus sous l'empire : Corvisart avait soixante ans ; et comme il redoutait l'apoplexie, dont il avait senti déjà quelques premières atteintes, il avait dès-lors entièrement renoncé à la médecine. Non seulement il ne pratiquait plus son art ; mais il évitait avec soin, comme dangereuse, toute lecture qui aurait pu le lui rappeler.

foule d'artistes distingués et d'acteurs dont il composait habituellement sa société.

Brusque, franc et spirituel, portant la vérité jusqu'au pied du trône, où il n'adressait que de sages conseils toujours bien reçus, quoique peu suivis, Corvisart a souvent prononcé de ces mots piquants qui méritent quelque souvenir... A l'époque où Napoléon méditait son divorce d'avec Joséphine, il aborda un jour Corvisart : « Docteur, lui dit-il, à soixante ans, peut-on raisonnablement espérer de devenir père ? — *Quelquefois*, sire. — Mais à soixante-dix ans, monsieur le baron, ajouta-t-il en souriant?

— Oh! sire, à soixante-dix ans, *toujours !*

Ami et admirateur passionné de l'empereur, Corvisart éprouva une attaque d'apoplexie à la nouvelle des désastres de 1814. Il mourut à sa campagne de la Garenne, près Courbevoie, en l'année 1821 ; il avait ordonné que son corps fût *immédiatement* transporté à sa terre d'Athis.

Corvisart, dans ses derniers jours, entrevit avec mélancolie la pente glissante sur

laquelle il avait posé ses biens. On lui vit alors quelques inquiétudes au sujet de son tombeau d'Athis : et déjà même, dans une pensée d'avenir, il regrettait les restes de son ami le plus fidèle, dont on apercevait l'ingénieux mausolée dans le parc de la Garenne.

Mars 1833.

BÉCLARD.

1785.

BÉCLARD (Pierre-Augustin) naquit en 1785, à Angers, ville féconde en bons médecins. Ses parents, simples marchands, d'une probité antique, mais peu aisés, ne lui donnèrent que l'éducation strictement nécessaire à un homme de comptoir ou d'obscur bureau. Langues mortes, littérature, talents de luxe ou d'agrément, la jeunesse de Béclard ignora toutes ces superfluités si nécessaires. Toutefois, se sentant appelé à d'autres destinées que celle qu'avait voulu par prudence lui suggérer son père, il lui arriva souvent, tout bon sujet qu'il était, de déserter le magasin pour l'école centrale, son bureau pour la bibliothèque publique; et ce fut là, dans une vie de quarante ans, le seul motif de plainte qu'il donna à sa fa-

mille. Dès qu'un livre lui tombait sous la main, bon ou mauvais, grave ou gracieux, poésie ou science, utile ou frivole, n'importe, Béclard ne le quittait qu'à la dernière ligne, oubliant à le parcourir ses fastidieuses écritures et le monde entier. Aussi les têtes pensantes de sa ville le déclarèrent-elles impropre à tout, et jeune homme digne d'un entier abandon, puisqu'il était assez malheureusement né pour aimer la lecture.

Cependant Béclard avait de secrets desseins. Ah! comme tant de jeunes gens médiocres, dont pour la première fois il envie la richesse, que n'avait-il appris le latin, que ne l'a-t-on envoyé au collége! il étudierait la médecine : c'est la médecine qu'il aime.

D'un naturel alors peu communicatif, et d'ailleurs assez mal traité par les siens, qui ne voyaient en lui qu'un oisif, qu'un rêveur inutile, Béclard n'osait dire ses projets ni faire ses confidences à son père. Heureusement une fête de famille, une de ces circonstances solennelles qui effacent passa-

gèrement toutes les défiances et tous les sou-
cis, qui ajournent les préventions et les reproches, et qui donnent à la timidité même une audace dont elle se croyait incapable, fournit à Béclard l'occasion de manifester à ses proches sa pensée tout entière. On l'écoute avec plus de complaisance qu'il n'avait dû s'y attendre, et sa demande est octroyée. Le voilà donc heureux pour la première fois de sa vie : maintenant parlons de ses succès, puisqu'on lui permet d'être médecin.

Pendant les quatre années qu'il passa à l'école secondaire d'Angers, Béclard fit des progrès qu'étaient loin de prévoir ceux qui décrétaient jusqu'alors son incapacité : toutes les couronnes du lieu tombèrent sur sa tête ; il sortit victorieux de tous les concours. Quant à ses heures de délassement, il les consacra toutes, avec zèle, à apprendre le peu de latin et de philosophie scolastique, dont le chapelain de l'hôpital put se souvenir.

Béclard vint à Paris en 1808 ; il avait alors vingt-trois ans, et déjà quatre années d'études en médecine, déjà un peu d'expé-

d'affreuses transes, au sein même des acquisitions les plus enviées ; ce fut aussi parce que la figure imposante de Corvisart et le bruit de son nom impressionnaient vivement les malades, et que, l'un des premiers fondateurs de la médecine clinique, à Paris, une multitude d'étudiants l'accompagnaient à sa visite de chaque matin *.

Corvisart avait ainsi contracté l'habitude de juger d'une maladie et d'un malade en quelque sorte au premier coup d'œil, d'après la physionomie du patient et son apparence totale. Par cette méthode, plus brillante que sûre, et qui fut celle de plus d'un grand praticien, il jugeait à la fois du tout ensemble, sans rien analyser, et presque sans enquête ni questions. Il faut pour oser de la sorte, être doué d'un tact exquis, d'un instinct incomparable, c'est-à-dire d'une rare aptitude, et d'une expérience consommée plutôt que réfléchie. On admire une pénétration si illuminée et une logique si soudaine; mais comme on ne

* Voir à ce sujet ma PHYSIOLOGIE MÉDICALE, liv. V, chap. xxvij, § 6 et 7.

saurait imiter de pareils dons, il est impossible de les transmettre. De tels exemples s'enregistrent pour la tradition, mais ils profitent moins aux progrès de la science qu'à l'émulation des siècles. — « Voilà un catarrhe, disait Boyer. » — « C'est un squirrhe, ripostait aussitôt Corvisart : Voyez ce teint plombé; voyez cette maigreur! »

Un jour, Corvisart et Antoine Dubois, son grand ami et son plus digne émule, examinaient attentivement et sans témoins la vessie très douloureuse d'un vieux sénateur qui était sourd. Dubois sondait, Corvisart regardait et réfléchissait, et tous deux devisaient et se contredisaient en pleine liberté, et en se tutoyant. — Ah! voilà un calcul, dit Dubois. — Est-il gros, ton calcul ? a-t-il des inégalités blessantes ? — Un atome ! répond Dubois, gros comme une noisette, rond comme elle, et je le crois seul. — Belle affaire! poursuit Corvisart. Eh ! comment veux-tu que cet imperceptible gravier soit la cause unique de tout ce que nous voyons : cette

maigreur, cette émaciation déjà si avancée, ce dépérissement si rapide des organes qui présage une destruction aussi prochaine qu'inconjurable, cette profonde atteinte qu'a reçue la vie a bien certainement des causes plus essentielles que ce misérable grain de sable. Cherche bien, *tu dois trouver* un fongus, un ulcère qui rendra compte de tant de désordres, et même de ton calcul, qui lui aussi n'est qu'un effet de ce dépérissement universel, dont les humeurs ont ressenti le contre-coup comme les organes.

Cependant Dubois promenait sa sonde et cherchait. Au bout d'un instant, le célèbre chirurgien jette les yeux avec vivacité et en souriant du côté de Corvisart, et lui dit avec bonhomie : « Tu avais raison : je trouve un corps mollasse et comme charnu ; voilà ton fongus ! » — Tu le vois donc bien, riposta Corvisart, la médecine, la pure médecine est toujours notre mère et notre reine à tous ; et le grand instrument pour découvrir, c'est,

mon ami, la sagacité humaine, c'est la raison! »

Lorsque l'empereur le chargea de lui choisir un premier chirurgien, Corvisart préféra Boyer à Antoine Dubois, quelle que fût son amitié pour celui-çi. Dubois, blessé au cœur, le lui reprocha sans colère. — Que veux-tu! lui dit Corvisart : tu m'aurais difficilement obéi, et j'ai voulu rester maître. » Corvisart, comme on voit, déguisait quelquefois beaucoup de politesse sous des apparences de brusquerie.

Habituellement triste et rêveur, grand lecteur de Voltaire * et de Molière, railleur et sceptique comme eux, Corvisart ressentit plus d'une fois cette maladie affreuse qu'on nomme l'ennui, et il ne réussit pas toujours à la dissiper au milieu de cette

* Quand je lui fus présenté à mon arrivée à Paris, nous le trouvâmes dans son hôtel de la rue Saint-Dominique, entouré de luxe, de livres magnifiques et de tableaux : il lisait ZADIG. Sa figure ronde, fraîche, ouverte, d'une expression franche et gracieuse, était encore alors une des plus heureuses physionomies dont j'aie souvenir. On n'était plus sous l'empire : Corvisart avait soixante ans ; et comme il redoutait l'apoplexie, dont il avait senti déjà quelques premières atteintes, il avait dès-lors entièrement renoncé à la médecine. Non seulement il ne pratiquait plus son art ; mais il évitait avec soin, comme dangereuse, toute lecture qui aurait pu le lui rappeler.

foule d'artistes distingués et d'acteurs dont il composait habituellement sa société.

Brusque, franc et spirituel, portant la vérité jusqu'au pied du trône, où il n'adressait que de sages conseils toujours bien reçus, quoique peu suivis, Corvisart a souvent prononcé de ces mots piquants qui méritent quelque souvenir... A l'époque où Napoléon méditait son divorce d'avec Joséphine, il aborda un jour Corvisart: « Docteur, lui dit-il, à soixante ans, peut-on raisonnablement espérer de devenir père? — *Quelquefois*, sire. — Mais à soixante-dix ans, monsieur le baron, ajouta-t-il en souriant?

— Oh! sire, à soixante-dix ans, *toujours!*

Ami et admirateur passionné de l'empereur, Corvisart éprouva une attaque d'apoplexie à la nouvelle des désastres de 1814. Il mourut à sa campagne de la Garenne, près Courbevoie, en l'année 1821; il avait ordonné que son corps fût *immédiatement* transporté à sa terre d'Athis.

Corvisart, dans ses derniers jours, entrevit avec mélancolie la pente glissante sur

laquelle il avait posé ses biens. On lui vit alors quelques inquiétudes au sujet de son tombeau d'Athis : et déjà même, dans une pensée d'avenir, il regrettait les restes de son ami le plus fidèle, dont on apercevait l'ingénieux mausolée dans le parc de la Garenne.

Mars 1833.

BÉCLARD.

1785.

BÉCLARD (Pierre-Augustin) na-
it en 1785, à Angers, ville féconde en
ns médecins. Ses parents, simples mar-
ands, d'une probité antique, mais peu
és, ne lui donnèrent que l'éducation
ictement nécessaire à un homme de
mptoir ou d'obscur bureau. Langues
rtes, littérature, talents de luxe ou d'a-
ment, la jeunesse de Béclard ignora
ites ces superfluités si nécessaires. Tou-
ois, se sentant appelé à d'autres des-
ées que celle qu'avait voulu par pru-
nce lui suggérer son père, il lui arriva
uvent, tout bon sujet qu'il était, de
serter le magasin pour l'école centrale,
n bureau pour la bibliothèque publique ;
ce fut là, dans une vie de quarante ans,
seul motif de plainte qu'il donna à sa fa-

mille. Dès qu'un livre lui tombait sous la main, bon ou mauvais, grave ou gracieux, poésie ou science, utile ou frivole, n'importe, Béclard ne le quittait qu'à la dernière ligne, oubliant à le parcourir ses fastidieuses écritures et le monde entier. Aussi les têtes pensantes de sa ville le déclarèrent-elles impropre à tout, et jeune homme digne d'un entier abandon, puisqu'il était assez malheureusement né pour aimer la lecture.

Cependant Béclard avait de secrets desseins. Ah! comme tant de jeunes gens médiocres, dont pour la première fois il envie la richesse, que n'avait-il appris le latin, que ne l'a-t-on envoyé au collége! il étudierait la médecine : c'est la médecine qu'il aime.

D'un naturel alors peu communicatif, et d'ailleurs assez mal traité par les siens, qui ne voyaient en lui qu'un oisif, qu'un rêveur inutile , Béclard n'osait dire ses projets ni faire ses confidences à son père. Heureusement une fête de famille, une de ces circonstances solennelles qui effacent passa-

gèrement toutes les défiances et tous les soucis, qui ajournent les préventions et les reproches, et qui donnent à la timidité même une audace dont elle se croyait incapable, fournit à Béclard l'occasion de manifester à ses proches sa pensée tout entière. On l'écoute avec plus de complaisance qu'il n'avait dû s'y attendre, et sa demande est octroyée. Le voilà donc heureux pour la première fois de sa vie : maintenant parlons de ses succès, puisqu'on lui permet d'être médecin.

Pendant les quatre années qu'il passa à l'école secondaire d'Angers, Béclard fit des progrès qu'étaient loin de prévoir ceux qui décrétaient jusqu'alors son incapacité : toutes les couronnes du lieu tombèrent sur sa tête; il sortit victorieux de tous les concours. Quant à ses heures de délassement, il les consacra toutes, avec zèle, à apprendre le peu de latin et de philosophie scolastique, dont le chapelain de l'hôpital put se souvenir.

Béclard vint à Paris en 1808; il avait alors vingt-trois ans, et déjà quatre années d'études en médecine, déjà un peu d'expé-

d'affreuses transes, au sein même des acquisitions les plus enviées; ce fut aussi parce que la figure imposante de Corvisart et le bruit de son nom impressionnaient vivement les malades, et que, l'un des premiers fondateurs de la médecine clinique, à Paris, une multitude d'étudiants l'accompagnaient à sa visite de chaque matin *.

Corvisart avait ainsi contracté l'habitude de juger d'une maladie et d'un malade en quelque sorte au premier coup d'œil, d'après la physionomie du patient et son apparence totale. Par cette méthode, plus brillante que sûre, et qui fut celle de plus d'un grand praticien, il jugeait à la fois du tout ensemble, sans rien analyser, et presque sans enquête ni questions. Il faut pour oser de la sorte, être doué d'un tact exquis, d'un instinct incomparable, c'est-à-dire d'une rare aptitude, et d'une expérience consommée plutôt que réfléchie. On admire une pénétration si illuminée et une logique si soudaine; mais comme on ne

* Voir à ce sujet ma PHYSIOLOGIE MÉDICALE, liv. V, chap. xxvij, § 6 et 7.

saurait imiter de pareils dons, il est impossible de les transmettre. De tels exemples s'enregistrent pour la tradition, mais ils profitent moins aux progrès de la science qu'à l'émulation des siècles. — « Voilà un catarrhe, disait Boyer. » — « C'est un squirrhe, ripostait aussitôt Corvisart : Voyez ce teint plombé; voyez cette maigreur! »

Un jour, Corvisart et Antoine Dubois, son grand ami et son plus digne émule, examinaient attentivement et sans témoins la vessie très douloureuse d'un vieux sénateur qui était sourd. Dubois sondait, Corvisart regardait et réfléchissait, et tous deux devisaient et se contredisaient en pleine liberté, et en se tutoyant. — Ah! voilà un calcul, dit Dubois. — Est-il gros, ton calcul ? a-t-il des inégalités blessantes ? — Un atome ! répond Dubois, gros comme une noisette, rond comme elle, et je le crois seul. — Belle affaire! poursuit Corvisart. Eh ! comment veux-tu que cet imperceptible gravier soit la cause unique de tout ce que nous voyons : cette

maigreur, cette émaciation déjà si avancée, ce dépérissement si rapide des organes qui présage une destruction aussi prochaine qu'inconjurable, cette profonde atteinte qu'a reçue la vie a bien certainement des causes plus essentielles que ce misérable grain de sable. Cherche bien, *tu dois trouver* un fongus, un ulcère qui rendra compte de tant de désordres, et même de ton calcul, qui lui aussi n'est qu'un effet de ce dépérissement universel, dont les humeurs ont ressenti le contre-coup comme les organes.

Cependant Dubois promenait sa sonde et cherchait. Au bout d'un instant, le célèbre chirurgien jette les yeux avec vivacité et en souriant du côté de Corvisart, et lui dit avec bonhomie : « Tu avais raison : je trouve un corps mollasse et comme charnu; voilà ton fongus! » — Tu le vois donc bien, riposta Corvisart, la médecine, la pure médecine est toujours notre mère et notre reine à tous; et le grand instrument pour découvrir, c'est,

mon ami, la sagacité humaine, c'est la raison! »

Lorsque l'empereur le chargea de lui choisir un premier chirurgien, Corvisart préféra Boyer à Antoine Dubois, quelle que fût son amitié pour celui-ci. Dubois, blessé au cœur, le lui reprocha sans colère. — Que veux-tu! lui dit Corvisart : tu m'aurais difficilement obéi, et j'ai voulu rester maître. » Corvisart, comme on voit, déguisait quelquefois beaucoup de politesse sous des apparences de brusquerie.

Habituellement triste et rêveur, grand lecteur de Voltaire * et de Molière, railleur et sceptique comme eux, Corvisart ressentit plus d'une fois cette maladie affreuse qu'on nomme l'ennui, et il ne réussit pas toujours à la dissiper au milieu de cette

* Quand je lui fus présenté à mon arrivée à Paris, nous le trouvâmes dans son hôtel de la rue Saint-Dominique, entouré de luxe, de livres magnifiques et de tableaux : il lisait Zadig. Sa figure ronde, fraîche, ouverte, d'une expression franche et gracieuse, était encore alors une des plus heureuses physionomies dont j'aie souvenir. On n'était plus sous l'empire : Corvisart avait soixante ans ; et comme il redoutait l'apoplexie, dont il avait senti déjà quelques premières atteintes, il avait dès-lors entièrement renoncé à la médecine. Non seulement il ne pratiquait plus son art ; mais il évitait avec soin, comme dangereuse, toute lecture qui aurait pu le lui rappeler.

foule d'artistes distingués et d'acteurs dont il composait habituellement sa société.

Brusque, franc et spirituel, portant la vérité jusqu'au pied du trône, où il n'adressait que de sages conseils toujours bien reçus, quoique peu suivis, Corvisart a souvent prononcé de ces mots piquants qui méritent quelque souvenir... A l'époque où Napoléon méditait son divorce d'avec Joséphine, il aborda un jour Corvisart : « Docteur, lui dit-il, à soixante ans, peut-on raisonnablement espérer de devenir père ? — *Quelquefois*, sire. — Mais à soixante-dix ans, monsieur le baron, ajouta-t-il en souriant?

— Oh! sire, à soixante-dix ans, *toujours !*

Ami et admirateur passionné de l'empereur, Corvisart éprouva une attaque d'apoplexie à la nouvelle des désastres de 1814. Il mourut à sa campagne de la Garenne, près Courbevoie, en l'année 1821 ; il avait ordonné que son corps fût *immédiatement* transporté à sa terre d'Athis.

Corvisart, dans ses derniers jours, entrevit avec mélancolie la pente glissante sur

quelle il avait posé ses biens. On lui vit
ɔrs quelques inquiétudes au sujet de son
mbeau d'Athis : et déjà même, dans une
ensée d'avenir, il regrettait les restes de
n ami le plus fidèle, dont on apercevait
ngénieux mausolée dans le parc de la Ga-
nne.

Mars 1833.

BÉCLARD.

1785.

BÉCLARD (Pierre-Augustin) naquit en 1785, à Angers, ville féconde en bons médecins. Ses parents, simples marchands, d'une probité antique, mais peu aisés, ne lui donnèrent que l'éducation strictement nécessaire à un homme de comptoir ou d'obscur bureau. Langues mortes, littérature, talents de luxe ou d'agrément, la jeunesse de Béclard ignora toutes ces superfluités si nécessaires. Toutefois, se sentant appelé à d'autres destinées que celle qu'avait voulu par prudence lui suggérer son père, il lui arriva souvent, tout bon sujet qu'il était, de déserter le magasin pour l'école centrale, son bureau pour la bibliothèque publique; et ce fut là, dans une vie de quarante ans, le seul motif de plainte qu'il donna à sa fa-

mille. Dès qu'un livre lui tombait sous la main, bon ou mauvais, grave ou gracieux, poésie ou science, utile ou frivole, n'importe, Béclard ne le quittait qu'à la dernière ligne, oubliant à le parcourir ses fastidieuses écritures et le monde entier. Aussi les têtes pensantes de sa ville le déclarèrent-elles impropre à tout, et jeune homme digne d'un entier abandon, puisqu'il était assez malheureusement né pour aimer la lecture.

Cependant Béclard avait de secrets desseins. Ah! comme tant de jeunes gens médiocres, dont pour la première fois il envie la richesse, que n'avait-il appris le latin, que ne l'a-t-on envoyé au collége! il étudierait la médecine : c'est la médecine qu'il aime.

D'un naturel alors peu communicatif, et d'ailleurs assez mal traité par les siens, qui ne voyaient en lui qu'un oisif, qu'un rêveur inutile, Béclard n'osait dire ses projets ni faire ses confidences à son père. Heureusement une fête de famille, une de ces circonstances solennelles qui effacent passa-

gèrement toutes les défiances et tous les soucis, qui ajournent les préventions et les reproches, et qui donnent à la timidité même une audace dont elle se croyait incapable, fournit à Béclard l'occasion de manifester à ses proches sa pensée tout entière. On l'écoute avec plus de complaisance qu'il n'avait dû s'y attendre, et sa demande est octroyée. Le voilà donc heureux pour la première fois de sa vie : maintenant parlons de ses succès, puisqu'on lui permet d'être médecin.

Pendant les quatre années qu'il passa à l'école secondaire d'Angers, Béclard fit des progrès qu'étaient loin de prévoir ceux qui décrétaient jusqu'alors son incapacité : toutes les couronnes du lieu tombèrent sur sa tête; il sortit victorieux de tous les concours. Quant à ses heures de délassement, il les consacra toutes, avec zèle, à apprendre le peu de latin et de philosophie scolastique, dont le chapelain de l'hôpital put se souvenir.

Béclard vint à Paris en 1808; il avait alors vingt-trois ans, et déjà quatre années d'études en médecine, déjà un peu d'expé-

rience en fait de chirurgie, beaucoup d'acquis en anatomie, et il possédait en histoire naturelle et en chimie autant de connaissances qu'il était possible d'en rapporter de province, c'est-à-dire quelques éléments fort incomplets. Cela suffisait toutefois pour lui donner sur ses condisciples commençants, la plupart fort ignorants et médiocrement zélés, une supériorité très réelle et qui bientôt se vérifia dans plus d'un concours. On le vit donc successivement, et sans que la rivalité la plus susceptible osât s'en plaindre, élève-interne des hôpitaux, plusieurs fois lauréat de l'école pratique, répétiteur du célèbre chirurgien Roux, prosecteur de la Faculté, docteur en chirurgie (1813), chef des travaux anatomiques (place inappréciable dans laquelle il remplaçait immédiatement Dupuytren), enfin chirurgien en chef de la Pitié, et, en 1818, professeur à l'École de Médecine de Paris.

Il faut convenir qu'en dix ans c'était faire un chemin rapide; et ces succès si flatteurs, Béclard en fut redevable à son zèle incomparable, à sa mémoire très exer-

cée et très puissante, à son excellente méthode, à sa diction modeste et attachante, à son élocution facile autant que sage et mesurée, et surtout (du moins je le pense), à l'inconcevable intérêt qui s'attachait de toutes parts à son caractère, bon par essence et d'une mélancolie pleine d'attraits, tant elle paraissait révéler de mystérieuses souffrances, tant elle semblait promettre d'indulgence aux faiblesses, et de sympathie au malheur.

Dans sa chaire, comme dans son cabinet d'étude, à l'amphithéâtre comme à l'Académie, qu'il eût dans ses mains, si belles et si adroites, un bistouri ou un scalpel; qu'il s'agit d'un cours ou d'une expérience, d'une opération ou d'un examen, Béclard avait toujours cette figure calme qui déconcerte l'imagination d'autrui, cette facilité et cette sorte d'onction qu'on écoute et qui persuade, qui combat avec succès, toujours sans colère, le paradoxe et l'erreur, et qui saurait de même démasquer la fausseté, elle qu'on reconnaît si aisément à son langage et à sa tournure.

d'affreuses transes, au sein même des acquisitions les plus enviées; ce fut aussi parce que la figure imposante de Corvisart et le bruit de son nom impressionnaient vivement les malades, et que, l'un des premiers fondateurs de la médecine clinique, à Paris, une multitude d'étudiants l'accompagnaient à sa visite de chaque matin *.

Corvisart avait ainsi contracté l'habitude de juger d'une maladie et d'un malade en quelque sorte au premier coup d'œil, d'après la physionomie du patient et son apparence totale. Par cette méthode, plus brillante que sûre, et qui fut celle de plus d'un grand praticien, il jugeait à la fois du tout ensemble, sans rien analyser, et presque sans enquête ni questions. Il faut pour oser de la sorte, être doué d'un tact exquis, d'un instinct incomparable, c'est-à-dire d'une rare aptitude, et d'une expérience consommée plutôt que réfléchie. On admire une pénétration si illuminée et une logique si soudaine; mais comme on ne

* Voir à ce sujet ma PHYSIOLOGIE MÉDICALE, liv. V, chap. xxvij, § 6 et 7.

saurait imiter de pareils dons, il est impossible de les transmettre. De tels exemples s'enregistrent pour la tradition, mais ils profitent moins aux progrès de la science qu'à l'émulation des siècles. — « Voilà un catarrhe, disait Boyer. » — « C'est un squirrhe, ripostait aussitôt Corvisart : Voyez ce teint plombé; voyez cette maigreur ! »

Un jour, Corvisart et Antoine Dubois, son grand ami et son plus digne émule, examinaient attentivement et sans témoins la vessie très douloureuse d'un vieux sénateur qui était sourd. Dubois sondait, Corvisart regardait et réfléchissait, et tous deux devisaient et se contredisaient en pleine liberté, et en se tutoyant. — Ah! voilà un calcul, dit Dubois. — Est-il gros, ton calcul ? a-t-il des inégalités blessantes ? — Un atome ! répond Dubois, gros comme une noisette, rond comme elle, et je le crois seul. — Belle affaire! poursuit Corvisart. Eh ! comment veux-tu que cet imperceptible gravier soit la cause unique de tout ce que nous voyons : cette

maigreur, cette émaciation déjà si avancée, ce dépérissement si rapide des organes qui présage une destruction aussi prochaine qu'inconjurable, cette profonde atteinte qu'a reçue la vie a bien certainement des causes plus essentielles que ce misérable grain de sable. Cherche bien, *tu dois trouver* un fongus, un ulcère qui rendra compte de tant de désordres, et même de ton calcul, qui lui aussi n'est qu'un effet de ce dépérissement universel, dont les humeurs ont ressenti le contre-coup comme les organes.

Cependant Dubois promenait sa sonde et cherchait. Au bout d'un instant, le célèbre chirurgien jette les yeux avec vivacité et en souriant du côté de Corvisart, et lui dit avec bonhomie : « Tu avais raison : je trouve un corps mollasse et comme charnu ; voilà ton fongus ! » — Tu le vois donc bien, riposta Corvisart, la médecine, la pure médecine est toujours notre mère et notre reine à tous ; et le grand instrument pour découvrir, c'est,

mon ami, la sagacité humaine, c'est la raison! »

Lorsque l'empereur le chargea de lui choisir un premier chirurgien, Corvisart préféra Boyer à Antoine Dubois, quelle que fût son amitié pour celui-çi. Dubois, blessé au cœur, le lui reprocha sans colère. — Que veux-tu! lui dit Corvisart : tu m'aurais difficilement obéi, et j'ai voulu rester maître. » Corvisart, comme on voit, déguisait quelquefois beaucoup de politesse sous des apparences de brusquerie.

Habituellement triste et rêveur, grand lecteur de Voltaire * et de Molière, railleur et sceptique comme eux, Corvisart ressentit plus d'une fois cette maladie affreuse qu'on nomme l'ennui, et il ne réussit pas toujours à la dissiper au milieu de cette

* Quand je lui fus présenté à mon arrivée à Paris, nous le trouvâmes dans son hôtel de la rue Saint-Dominique, entouré de luxe, de livres magnifiques et de tableaux : il lisait ZADIG. Sa figure ronde, fraîche, ouverte, d'une expression franche et gracieuse, était encore alors une des plus heureuses physionomies dont j'aie souvenir. On n'était plus sous l'empire : Corvisart avait soixante ans ; et comme il redoutait l'apoplexie, dont il avait senti déjà quelques premières atteintes, il avait dès-lors entièrement renoncé à la médecine. Non seulement il ne pratiquait plus son art ; mais il évitait avec soin, comme dangereuse, toute lecture qui aurait pu le lui rappeler.

foule d'artistes distingués et d'acteurs dont il composait habituellement sa société.

Brusque, franc et spirituel, portant la vérité jusqu'au pied du trône, où il n'adressait que de sages conseils toujours bien reçus, quoique peu suivis, Corvisart a souvent prononcé de ces mots piquants qui méritent quelque souvenir... A l'époque où Napoléon méditait son divorce d'avec Joséphine, il aborda un jour Corvisart: « Docteur, lui dit-il, à soixante ans, peut-on raisonnablement espérer de devenir père? — *Quelquefois*, sire. — Mais à soixante-dix ans, monsieur le baron, ajouta-t-il en souriant?

— Oh! sire, à soixante-dix ans, *toujours!*

Ami et admirateur passionné de l'empereur, Corvisart éprouva une attaque d'apoplexie à la nouvelle des désastres de 1814. Il mourut à sa campagne de la Garenne, près Courbevoie, en l'année 1821 ; il avait ordonné que son corps fût *immédiatement* transporté à sa terre d'Athis.

Corvisart, dans ses derniers jours, entrevit avec mélancolie la pente glissante sur

quelle il avait posé ses biens. On lui vit
ors quelques inquiétudes au sujet de son
mbeau d'Athis : et déjà même, dans une
ensée d'avenir, il regrettait les restes de
n ami le plus fidèle, dont on apercevait
ingénieux mausolée dans le parc de la Ga-
enne.

Mars 1833.

[illegible]

[illegible]

BÉCLARD.

1785.

BÉCLARD (Pierre-Augustin) naquit en 1785, à Angers, ville féconde en bons médecins. Ses parents, simples marchands, d'une probité antique, mais peu aisés, ne lui donnèrent que l'éducation strictement nécessaire à un homme de comptoir ou d'obscur bureau. Langues mortes, littérature, talents de luxe ou d'agrément, la jeunesse de Béclard ignora toutes ces superfluités si nécessaires. Toutefois, se sentant appelé à d'autres destinées que celle qu'avait voulu par prudence lui suggérer son père, il lui arriva souvent, tout bon sujet qu'il était, de déserter le magasin pour l'école centrale, son bureau pour la bibliothèque publique ; et ce fut là, dans une vie de quarante ans, le seul motif de plainte qu'il donna à sa fa-

mille. Dès qu'un livre lui tombait sous la main, bon ou mauvais, grave ou gracieux, poésie ou science, utile ou frivole, n'importe, Béclard ne le quittait qu'à la dernière ligne, oubliant à le parcourir ses fastidieuses écritures et le monde entier. Aussi les têtes pensantes de sa ville le déclarèrent-elles impropre à tout, et jeune homme digne d'un entier abandon, puisqu'il était assez malheureusement né pour aimer la lecture.

Cependant Béclard avait de secrets desseins. Ah! comme tant de jeunes gens médiocres, dont pour la première fois il envie la richesse, que n'avait-il appris le latin, que ne l'a-t-on envoyé au collége! il étudierait la médecine : c'est la médecine qu'il aime.

D'un naturel alors peu communicatif, et d'ailleurs assez mal traité par les siens, qui ne voyaient en lui qu'un oisif, qu'un rêveur inutile , Béclard n'osait dire ses projets ni faire ses confidences à son père. Heureusement une fête de famille, une de ces circonstances solennelles qui effacent passa-

gèrement toutes les défiances et tous les soucis, qui ajournent les préventions et les reproches, et qui donnent à la timidité même une audace dont elle se croyait incapable, fournit à Béclard l'occasion de manifester à ses proches sa pensée tout entière. On l'écoute avec plus de complaisance qu'il n'avait dû s'y attendre, et sa demande est octroyée. Le voilà donc heureux pour la première fois de sa vie : maintenant parlons de ses succès, puisqu'on lui permet d'être médecin.

Pendant les quatre années qu'il passa à l'école secondaire d'Angers, Béclard fit des progrès qu'étaient loin de prévoir ceux qui décrétaient jusqu'alors son incapacité : toutes les couronnes du lieu tombèrent sur sa tête ; il sortit victorieux de tous les concours. Quant à ses heures de délassement, il les consacra toutes, avec zèle, à apprendre le peu de latin et de philosophie scolastique, dont le chapelain de l'hôpital put se souvenir.

Béclard vint à Paris en 1808 ; il avait alors vingt-trois ans, et déjà quatre années d'études en médecine, déjà un peu d'expé-

rience en fait de chirurgie, beaucoup d'acquis en anatomie, et il possédait en histoire naturelle et en chimie autant de connaissances qu'il était possible d'en rapporter de province, c'est-à-dire quelques éléments fort incomplets. Cela suffisait toutefois pour lui donner sur ses condisciples commençants, la plupart fort ignorants et médiocrement zélés, une supériorité très réelle et qui bientôt se vérifia dans plus d'un concours. On le vit donc successivement, et sans que la rivalité la plus susceptible osât s'en plaindre, élève-interne des hôpitaux, plusieurs fois lauréat de l'école pratique, répétiteur du célèbre chirurgien Roux, prosecteur de la Faculté, docteur en chirurgie (1813), chef des travaux anatomiques (place inappréciable dans laquelle il remplaçait immédiatement Dupuytren), enfin chirurgien en chef de la Pitié, et, en 1818, professeur à l'École de Médecine de Paris.

Il faut convenir qu'en dix ans c'était faire un chemin rapide; et ces succès si flatteurs, Béclard en fut redevable à son zèle incomparable, à sa mémoire très exer-

cée et très puissante, à son excellente méthode, à sa diction modeste et attachante, à son élocution facile autant que sage et mesurée, et surtout (du moins je le pense), à l'inconcevable intérêt qui s'attachait de toutes parts à son caractère, bon par essence et d'une mélancolie pleine d'attraits, tant elle paraissait révéler de mystérieuses souffrances, tant elle semblait promettre d'indulgence aux faiblesses, et de sympathie au malheur.

Dans sa chaire, comme dans son cabinet d'étude, à l'amphithéâtre comme à l'Académie, qu'il eût dans ses mains, si belles et si adroites, un bistouri ou un scalpel; qu'il s'agît d'un cours ou d'une expérience, d'une opération ou d'un examen, Béclard avait toujours cette figure calme qui déconcerte l'imagination d'autrui, cette facicilité et cette sorte d'onction qu'on écoute et qui persuade, qui combat avec succès, toujours sans colère, le paradoxe et l'erreur, et qui saurait de même démasquer la fausseté, elle qu'on reconnaît si aisément à son langage et à sa tournure.

maigreur, cette émaciation déjà si avancée, ce dépérissement si rapide des organes qui présage une destruction aussi prochaine qu'inconjurable, cette profonde atteinte qu'a reçue la vie a bien certainement des causes plus essentielles que ce misérable grain de sable. Cherche bien, *tu dois trouver* un fongus, un ulcère qui rendra compte de tant de désordres, et même de ton calcul, qui lui aussi n'est qu'un effet de ce dépérissement universel, dont les humeurs ont ressenti le contre-coup comme les organes.

Cependant Dubois promenait sa sonde et cherchait. Au bout d'un instant, le célèbre chirurgien jette les yeux avec vivacité et en souriant du côté de Corvisart, et lui dit avec bonhomie : « Tu avais raison : je trouve un corps mollasse et comme charnu; voilà ton fongus! » — Tu le vois donc bien, riposta Corvisart, la médecine, la pure médecine est toujours notre mère et notre reine à tous; et le grand instrument pour découvrir, c'est,

mon ami, la sagacité humaine, c'est la raison! »

Lorsque l'empereur le chargea de lui choisir un premier chirurgien, Corvisart préféra Boyer à Antoine Dubois, quelle que fût son amitié pour celui-ci. Dubois, blessé au cœur, le lui reprocha sans colère. — Que veux-tu! lui dit Corvisart : tu m'aurais difficilement obéi, et j'ai voulu rester maître. » Corvisart, comme on voit, déguisait quelquefois beaucoup de politesse sous des apparences de brusquerie.

Habituellement triste et rêveur, grand lecteur de Voltaire * et de Molière, railleur et sceptique comme eux, Corvisart ressentit plus d'une fois cette maladie affreuse qu'on nomme l'ennui, et il ne réussit pas toujours à la dissiper au milieu de cette

* Quand je lui fus présenté à mon arrivée à Paris, nous le trouvâmes dans son hôtel de la rue Saint-Dominique, entouré de luxe, de livres magnifiques et de tableaux : il lisait ZADIG. Sa figure ronde, fraîche, ouverte, d'une expression franche et gracieuse, était encore alors une des plus heureuses physionomies dont j'aie souvenir. On n'était plus sous l'empire : Corvisart avait soixante ans ; et comme il redoutait l'apoplexie, dont il avait senti déjà quelques premières atteintes, il avait dès-lors entièrement renoncé à la médecine. Non seulement il ne pratiquait plus son art ; mais il évitait avec soin, comme dangereuse, toute lecture qui aurait pu le lui rappeler.

foule d'artistes distingués et d'acteurs dont il composait habituellement sa société.

Brusque, franc et spirituel, portant la vérité jusqu'au pied du trône, où il n'adressait que de sages conseils toujours bien reçus, quoique peu suivis, Corvisart a souvent prononcé de ces mots piquants qui méritent quelque souvenir... A l'époque où Napoléon méditait son divorce d'avec Joséphine, il aborda un jour Corvisart : « Docteur, lui dit-il, à soixante ans, peut-on raisonnablement espérer de devenir père ? — *Quelquefois*, sire. — Mais à soixante-dix ans, monsieur le baron, ajouta-t-il en souriant?

— Oh! sire, à soixante-dix ans, *toujours !*

Ami et admirateur passionné de l'empereur, Corvisart éprouva une attaque d'apoplexie à la nouvelle des désastres de 1814. Il mourut à sa campagne de la Garenne, près Courbevoie, en l'année 1821 ; il avait ordonné que son corps fût *immédiatement* transporté à sa terre d'Athis.

Corvisart, dans ses derniers jours, entrevit avec mélancolie la pente glissante sur

laquelle il avait posé ses biens. On lui vit alors quelques inquiétudes au sujet de son tombeau d'Athis : et déjà même, dans une pensée d'avenir, il regrettait les restes de son ami le plus fidèle, dont on apercevait l'ingénieux mausolée dans le parc de la Garenne.

Mars 1833.

---

de Bichat, tous deux semblables, tous deux égaux, sculptés, tous les deux par l'illustre David, et décorés l'un et l'autre de deux couronnes tressées par ces élèves d'élite dont le jugement n'est jamais partial, ni l'enthousiasme passager.

Toutefois, je répète qu'il n'exista entre ces deux hommes ni rivalité de gloire, ni analogie de talents. Comme anatomiste et comme auteur, Béclard s'est distingué, moins par des aperçus neufs et fondamentaux, que par une science exacte et complète, qu'il puisait à toutes les sources, dans tous les pays et tous les temps. Il s'est constamment attaché, dans son livre comme dans ses cours, à tracer par fragments l'histoire de l'anatomie en même temps que celle des organes. Il ne décrivait jamais une partie du corps humain qu'après avoir exposé, en ce qui la concernait, les diverses opinions des auteurs. Il n'a point fait par lui-même de découvertes notables ; il s'est plutôt attaché à combattre des erreurs, comme à rendre pour toujours irrécusables des vérités qu'on

n'avait encore étayées que de preuves insuffisantes. Béclard a souvent garanti contre de nouvelles discussions, et mis, de la sorte, hors d'atteinte, des propositions jusqu'alors incertaines et controversables.

D'ailleurs, une intention d'utilité perce à chaque page de son livre; on le voit partout s'attacher avec zèle à éclairer par l'anatomie les points encore obscurs de la chirurgie et de la médecine, aussi bien que la manœuvre des opérations chirurgicales. C'est, au reste, un héritage que M. Roux lui avait légué, lui vivant.

Le livre de Béclard se termine par quelques chapitres intéressants sur l'anatomie pathologique, complément manuscrit de Bichat, que Bichat lui-même n'avait pu joindre à ses deux grands ouvrages, la mort étant venue le surprendre avant leur achèvement.

Béclard a toujours un style clair, précis, didactique et froid, sans images. Sa marche est régulière; ses idées toujours exactes, naissent naturellement du sujet, ct jamais son esprit ne le féconde, ne le

mille. Dès qu'un livre lui tombait sous la main, bon ou mauvais, grave ou gracieux, poésie ou science, utile ou frivole, n'importe, Béclard ne le quittait qu'à la dernière ligne, oubliant à le parcourir ses fastidieuses écritures et le monde entier. Aussi les têtes pensantes de sa ville le déclarèrent-elles impropre à tout, et jeune homme digne d'un entier abandon, puisqu'il était assez malheureusement né pour aimer la lecture.

Cependant Béclard avait de secrets desseins. Ah! comme tant de jeunes gens médiocres, dont pour la première fois il envie la richesse, que n'avait-il appris le latin, que ne l'a-t-on envoyé au collége! il étudierait la médecine : c'est la médecine qu'il aime.

D'un naturel alors peu communicatif, et d'ailleurs assez mal traité par les siens, qui ne voyaient en lui qu'un oisif, qu'un rêveur inutile , Béclard n'osait dire ses projets ni faire ses confidences à son père. Heureusement une fête de famille, une de ces circonstances solennelles qui effacent passa-

gèrement toutes les défiances et tous les soucis, qui ajournent les préventions et les reproches, et qui donnent à la timidité même une audace dont elle se croyait incapable, fournit à Béclard l'occasion de manifester à ses proches sa pensée tout entière. On l'écoute avec plus de complaisance qu'il n'avait dû s'y attendre, et sa demande est octroyée. Le voilà donc heureux pour la première fois de sa vie : maintenant parlons de ses succès, puisqu'on lui permet d'être médecin.

Pendant les quatre années qu'il passa à l'école secondaire d'Angers, Béclard fit des progrès qu'étaient loin de prévoir ceux qui décrétaient jusqu'alors son incapacité : toutes les couronnes du lieu tombèrent sur sa tête; il sortit victorieux de tous les concours. Quant à ses heures de délassement, il les consacra toutes, avec zèle, à apprendre le peu de latin et de philosophie scolastique, dont le chapelain de l'hôpital put se souvenir.

Béclard vint à Paris en 1808; il avait alors vingt-trois ans, et déjà quatre années d'études en médecine, déjà un peu d'expé-

gouvernement lui préféra * avait tant de séduction dans l'esprit, tant d'expérience des assemblées publiques et le goût si pur ; il était, bien que distrait à l'excès, si excellent littérateur, si gracieusement disert, quelquefois même si éloquent, et toujours si bon écrivain, que Béclard avait trop de justice et de philosophie pour ne pas, aussitôt et de bonne grâce, passer condamnation sur ce choix, tout arbitraire qu'il le trouvait. Jamais le bon plaisir n'a eu de plus sérieux motifs ni pu alléguer de plus nobles excuses.

Béclard eut d'autres chagrins à ressentir, car il avait une sensibilité de poète, des nerfs de femme. Une petite coterie bien obscure, nécessairement tracassière, mais surtout jalouse au-delà des bornes, épiait ses pas, ses travaux, l'objet de ses veilles, et souvent travestissait indignement ses idées, que recueillaient sans fidélité des scribes affiliés. Vite, on s'emparait de son thème, on en devançait la publication ;

* M. Pariset, que Louis XVIII nomma secrétaire-perpétuel, sur la présentation de son premier médecin, le baron Portal.

on mettait même l'institut dans la confidence, non du plagiat, mais de l'ouvrage même, avec sa frauduleuse paternité ; et l'on s'extasiait par avance sur les tribulations qu'on allait jeter dans une âme susceptible, trop noble pour récriminer.

Ami et allié du célèbre chirurgien Antoine Dubois, élève favori et le confident de Chaussier, Béclard, voyant ses premiers désirs satisfaits, et laissant là pour toujours l'émulation trop tyrannique du nom de Bichat, ne pensait à rien moins, dans les dernières années de sa vie, qu'à courir ou voler sur les traces de M. Cuvier; mais il avait les ailes et l'haleine trop courtes. Cette soif immodérée de progrès intellectuels, d'avancement nominal et de célébrité, exalta ses facultés outre mesure, et mit avant le temps fin à ses jours. Il mourut dans le délire, d'un érysipèle à la face, compliqué de fièvre cérébrale, le 16 mars 1825. Il n'a vécu que quarante ans : ce fut assez pour notre instruction, trop peu pour sa gloire.

Janvier 1833.

[illegible]
[illegible] plus tard, et la combattit de
[illegible] Bonald, voyant ses [illegible]
[illegible] le point toujou-
[illegible] au nom de [illegible]
[illegible] dans ce
[illegible] de sa vie, [illegible]
[illegible] M. Guizot, mais il
[illegible] Cette
[illegible] de progrès [illegible]
[illegible] et de vérité, c'était
[illegible] et non [illegible]
[illegible] à ses yeux. Il mourut dans la
[illegible] catholique
[illegible] le 16 mars 1842. Il

LASSIS.

177....

Médecin qui s'est illustré dans les épidémies meurtrières dont l'Europe a gémi depuis trente ans, Lassis est mort victime du choléra de Toulon, où son dévouement habituel l'avait fait accourir dans l'été de 1835.

Lassis pouvait avoir soixante ans.

A n'envisager que sa figure sillonnée de rides, ses cheveux blanchis par les fatigues et les déceptions, son teint hâve et sa grande maigreur, on aurait pu le croire incapable de voyages et de grands travaux. Mais une âme ardente suscitait dans un corps si frêle des déterminations énergiques et nobles. Il n'y avait pas eu en France, depuis un quart de siècle, un seul danger public qui ne l'eût trouvé debout et prêt à l'affronter.

Élève de Bichat, vers 98, Lassis devint

prosecteur de la faculté de médecine, comme MM. Duméril et Dupuytren, et vers la même époque : il était en conséquence au rang des jeunes médecins les plus distingués d'alors. Toutefois, son stage accompli et son diplôme obtenu, Lassis quitta Paris et choisit Nemours pour lieu d'utile résidence : sa pratique fut heureuse. Médecin de l'hôpital de Nemours et ne rencontrant là nulle rivalité dangereuse ou tourmentante, Lassis conquit dans cette ville beaucoup de considération et d'expérience, et il y fit naturellement et sans y penser une petite fortune. Ce fut là l'endroit le plus heureux de sa vie.

Cependant, vers 1812, il apprit que le typhus, ou fièvre des hôpitaux et prisons, suivait les traces de la grande armée. Mayence, dès cette époque, souffrait de ce dangereux mal, et plus tard Josephstadt, Bautzen, etc. Lassis ne put résister au désir d'aller étudier, là où elle sévissait, une épidémie que tous réputaient contagieuse. Aussitôt il quitta Nemours et le bonheur pour ne plus les revoir, porta ses écono-

mies chez un de ses amis de Paris aujourd'hui membre de l'institut, fit ensuite son testament, après quoi il s'achemina vers le danger. Son zèle alors fut admirable. Outre ses propres devoirs, il accomplissait ordinairement ceux de ses confrères, sans que jamais il en omit d'essentiels. Une fois entré dans un hôpital, il n'en sortait plus : le jour, la nuit, sans presque dormir, et oubliant quelquefois de manger, toujours on le trouvait attentif et empressé au chevet des malades. Très sobre en fait de remèdes, il traitait les épidémies comme elles doivent être traitées, donnant de l'air pur à tous, de l'argent à quelques-uns, de l'espoir et du courage à ceux qui se désolaient. Enfin, homme sensible bien plus encore que médecin, il portait près des malheureux des paroles de consolation, une âme compatissante, un cœur ému.

Constamment à la piste de l'épidémie, Lassis, en 1814, revint à Paris, où le typhus venait de s'introduire avec les Cosaques. Il y manifesta le même zèle, mais ce zèle fut mieux secondé, plus générale-

ment imité ; car la foule multiplie d'autant plus ses dévouements qu'elle se sent plus près du pouvoir de qui émanent les récompenses : ce merveilleux stimulant, Lassis n'en avait pas besoin. Le fléau une fois apaisé, il en raconta les désastres. Mais, loin d'exagérer ses services personnels, ses dangers, Lassis sembla prendre à tâche d'atténuer le mérite de son dévouement, en déclarant, comme autrefois Chirac, que la maladie n'était point contagieuse. Selon lui le typhus est comparable aux autres fièvres ; et, s'il parait plus meurtrier qu'elles, c'est aux misères qui le précèdent ou l'accompagnent, qu'il en faut demander la cause. L'ouvrage de Lassis parut en 1819.

Quelque temps après, la fièvre jaune apparut pour la première fois dans un pays voisin du nôtre. Cette affreuse maladie, à laquelle se rattachent tant de souvenirs déplorables et tant de désastres, Lassis se montra presque partout où elle sévit. Comme Pariset, comme le jeune Mazet, qui y perdit la vie, comme Bally et François qui montrèrent tant de

courage et d'activité, comme M. R*** ; qui eut le malheur de s'esquiver après être accouru ; Lassis se rendit à Barcelone ; et si les poètes de cette époque omirent son nom dans leurs vers, si mademoiselle Delphine Gay l'oublia, M. C. Berrier, auteur de Françoise de Rimini, l'a depuis vengé de cet oubli en lui adressant une épître pleine de noblesse, où l'on remarque quelques beaux vers.

Toutefois l'épidémie de Barcelone fut pour Lassis l'occasion de bien des tourments, lesquels ont sans doute abrégé sa vie. Les médecins français, ceux qui étaient à Barcelone, proclamaient contagieuse la maladie de cette ville, et il faut convenir que la mort de l'un d'entre eux, ainsi que la prudente abstension d'un autre, prêtèrent à cette opinion effrayante l'apparence de la certitude. Lassis néanmoins protesta hautement. Il accumula des documents, des observations et de respectables témoignages, à l'appui de l'opinion contraire : il fonda même des académies temporaires où la question fut débattue, et il établit des

juntes sanitaires où son avis prévalut. Au gouvernement, à qui il fallait absolument *des cordons sanitaires, des investissements, des lazarets, des quarantaines,* Lassis disait: loin de l'affaiblir ou de l'arrêter, vos cordons sanitaires propagent la maladie et la font empirer. Vous paralysez ainsi le commerce, vous détruisez les relations de bon voisinage, vous motivez l'émigration des riches, le délaissement et la profonde détresse des malades et des pauvres. Croyez-moi : plus de quarantaines, plus de cordons sanitaires! mais Lassis prêchait en vain : ni le gouvernement, ni les médecins ne l'écoutaient. Il éprouvait sans cesse l'opposition de M. Cuvier à l'Institut, les objections de M. de Boisbertrand au ministère, les sarcasmes des médecins, les censures des journaux. Certes, il lui fallut une volonté de bronze pour tenir tête à tant d'obstacles et se consoler de tant de mécomptes.

Cependant, parmi cette foule de récalcitrants, un médecin, bon esprit, l'avait compris : je veux parler de M. Chervin. Tan-

dis que les académies discutaient bruyamment sans convertir personne, ni s'entendre, cet homme distingué eut le temps de parcourir les deux hémisphères en observant; et, quand il revint à Paris, il dit hautement, aux médecins disputant toujours, mais cette fois attentifs à ses discours : « Lassis avait raison : la fièvre jaune n'est point contagieuse; les cordons sanitaires sont inutiles, et nuisibles sont les quarantaines. » Chose étonnante! cet homme qui revenait de si loin pour répéter ce que Lassis, depuis si longtemps, redisait et prouvait sans cesse et toujours vainement, ce médecin fut écouté et compris, et l'Institut lui décerna presque aussitôt un grand prix Montyon de dix mille francs, que Lassis n'avait que mérité.

Toujours sans récompenses, sans places, sans clientelle, sans honneurs qui le consolassent de la perte de sa fortune, qu'un dévouement continuel amoindrissait de jour en jour; sans amis au sein desquels il pût déposer des chagrins immérités; sans famille à laquelle il pût léguer le soin de

sa réputation et l'héritage impérissable de ses opinions ; sûr d'avoir bien fait et d'avoir raison, fidèle à ses convictions et toujours prodigue de son zèle et de sa vie, le Choléra de 1832 trouva Lassis aussi dévoué que jamais.

Après avoir donné ses jours et ses nuits à l'épidémie terrible de Paris, ce qui lui valut depuis, comme à nous tous, deux onces de bronze mesquinement gravées aux armes de la Seine *, le docteur Lassis courut à Meaux, à Nemours, son ancienne patrie, puis à Coulommiers. Je reçus sa visite en cette dernière ville, où je venais d'établir un hôpital temporaire dans ce joli *pavillon de la princesse de Clèves* qu'une délicieuse fiction de madame de Lafayette a immortalisé. J'eus l'honneur de présenter Lassis au maire de Coulommiers, M. Villers, puis au sous-préfet, M. Voisin, l'ami et l'an-

* Cette médaille d'un grand module, où le nom de chaque destinataire fut désagréablement gravé en creux, afin d'économiser à la ville de Paris la somme mesquine de cinq mille francs, représente une grande dame (la Municipalité), soutenant de ses mains bienfaisantes un malheureux attaqué de crampes, tandis qu'au-dessus d'elle, dans un nuageux éloignement, apparaît un génie difforme, celui de la contagion, qui répand de toutes parts le mortel fléau. — Cette médaille retrace donc une doctrine, et cette doctrine fut une erreur.

cien secrétaire du général Lafayette, qui, à cette époque, résidait dans le voisinage, à son château de la Grange. Le Sous-Préfet s'empressa d'envoyer Lassis, avec les deux secrétaires * qui l'accompagnaient, dans quelques communes éloignées où la maladie sévissait avec le plus de cruauté. Notre docteur n'emporta avec lui aucun remède compliqué. Quelques grains d'acétate de morphine, qu'il destinait à calmer des craintes plutôt encore que des douleurs, suffirent à ses traitements, et ceux-ci furent prospères. Quelques jours après son retour, une femme d'esprit, madame de Villetard, lui fit graver une médaille non moins méritée que celle de Paris, et incomparablement plus ingénieuse.

Telles furent, avec les débris de quelques prix Montyon, les seules récompenses de cet homme, que son zèle et son désintéressement rendaient si recommandable. La croix d'honneur, d'ailleurs tant prodiguée, personne ne songea à en orner sa poitrine,

* Un de ces jeunes médecins vient de perdre un procès déplorable contre un docteur Canquoin.

à en récompenser ses services. Il est vrai que lui-même, il n'y songea peut-être jamais.

Quoique correspondant de l'Académie de médecine, il ne put obtenir, ni de ce corps savant, ni de l'Institut, de rapport général sur ses nombreux ouvrages, imprimés ou manuscrits. Voici toutefois ce que je lui écrivais en 1830, au nom d'une Commission dont j'étais le rapporteur, et qui aurait fini par lui rendre entière justice.

« .....Votre persévérance surtout nous a paru mériter des éloges. Quelques personnes vous accuseront, je le sais, d'être possédé d'une *idée fixe* : Elles désigneront ainsi l'exclusion donnée par vous à la *contagion* des fièvres et à l'établissement des quarantaines. Mais il faut vous consoler de ce reproche, en songeant qu'on l'a adressé dans tous les temps à ceux qui combattaient d'anciennes erreurs, ou qui avaient découvert des vérités jusque-là méconnues.

Votre désintéressement aussi commande l'estime et remplit d'étonnement. Il faut être bien épris de la vérité, bien convaincu

de l'avoir trouvée, profondément dévoué à son culte et persuadé de ses miracles, pour oser délaisser pour elle les voies de la fortune et les routes sûres du bonheur! N'eussiez-vous à citer que votre ouvrage de 1819 et vos recherches courageuses sur l'épidémie de Barcelone,..... vous mériteriez encore, selon nous, d'importantes récompenses. Mais personne ne sait mieux que nous, membres de la commission de l'académie, et possesseurs à ce titre de vos innombrables mémoires, combien vous avez sujet de vous plaindre de l'oubli du gouvernement et de l'indifférence de vos confrères. Plusieurs, dans ces dernières années, ont reçu de nobles et éclatants encouragements, qui auraient pu envier, monsieur, vos travaux et vos services publics. »

Cette lettre, fut signée par MM. Husson, Ribes, Girardin, Andral et Louyer-Villermay; et elle lui causa un bonheur indicible. Il l'a depuis fait imprimer dans chacune de ses brochures subséquentes, tant il avait l'âme ingénue.

Son dernier mémoire, Lassis le publia sur le Choléra de Marseille, en avril 1835. Quelques jours après, il manda à l'Institut l'intention où il était d'aller sur les lieux vérifier attentivement tous les faits. Il ajoutait : « Je m'associerais volontiers, pour ce voyage, avec d'autres médecins qui voudraient prendre part à mes recherches; je les défraierais même, s'il en était besoin. »

Mais la constitution de Lassis, quoique forte et tant de fois éprouvée, ne put résister à l'influence simultanée de l'âge, des fatigues, des chaleurs de la saison, ni surtout à l'invasion du typhus, qui, à Toulon principalement, paraît s'être joint au Choléra de 1835.

J'oubliais de relater une circonstance qui doubla le mérite de ce dernier voyage : Célibataire jusqu'alors, Lassis venait de contracter un heureux mariage qu'il souhaitait ardemment depuis quinze ans.

Février, 1837.

CHOMEL.

178...

CHOMEL (François), descendant des anciens médecins de ce nom, est aujourd'hui médecin de l'Hôtel-Dieu, et l'un des professeurs distingués de la faculté de médecine de Paris. Né vers les commencements de la première révolution, M. Chomel se trouva en âge de faire ses études à l'époque où les études prirent en France l'essor le plus brillant, et peu d'hommes profitèrent aussi bien que lui de cette circonstance heureuse. Une fois sorti du collége, il aborda la médecine avec un zèle qu'aucun dégoût ne rebuta, et que des succès récompensèrent presque aussitôt. Il eut à la fois ou successivement pour maîtres, Pinel, Corvisart, Boyer, Bayle, Laënnec, tous hommes d'une capacité remarquable, auxquels son application et

son aptitude de jeune homme ne purent échapper. Quant à Bichat, M. Chomel ne le connut point, et ce fut un malheur; plus tard, il parut ne le pas comprendre, et ce fut un défaut; il s'attacha même à le critiquer, tantôt avec dédain, tantôt avec ironie; cela, ce fut un tort: mais, d'ailleurs non calculé, ce tort accéléra sa fortune, les rivaux survivants de Bichat disposant des emplois et des faveurs.

Attaché de bonne heure dans les hôpitaux de Paris, et faisant son unique société des médecins et des malades, M. Chomel était déjà praticien à un âge où les jeunes médecins ne sont que des écoliers raisonneurs et inexperts, et il lui arriva plus d'une fois d'avoir pour élèves des étudiants presque aussi jeunes et déjà plus hommes que lui.

Dès qu'il fut nommé médecin résident de l'hôpital de la Charité, il joignit au continuel et attentif examen des malades, la patiente méditation des ouvrages des maîtres. Alors il consacra sa sage ardeur et son bon esprit à connaître tra-

ditionnellement la pratique personnelle des Stoll, des Baillou, des Hoffmann, des Frank, des Cullen, des Sydenham et des Baglivi. M. Chomel était dès-lors, sans contredit, le médecin de Paris le plus instruit dans son art. C'est à cette époque qu'il publia sa *pathologie générale*, et il n'avait pas trente ans.

Sous une forme plutôt scholastique que philosophique, il était difficile de faire un livre plus utile. Malheureusement, cet ouvrage judicieux paraissait rédigé en haine des études physiologiques, et cela nuisit à son succès : on dut se demander pourquoi le nom de Bichat, ce grand médecin, mort depuis vingt ans, n'y était pas meme prononcé. Mais, nous l'avons dit, M. Chomel commit la faute de ne voir dans Bichat que trois ou quatre idées hypothétiques formant le lien d'unité de ses ouvrages, et cette apparence systématique ferma ses yeux à cette multitude d'idées neuves et vraies, à cette marche toujours si philosophique, à ces vues profondes qui caractérisent si nette-

ment, pour sa gloire, toutes les productions de Bichat.

Cette première faute en eut une autre pour conséquence : M. Chomel ne comprit point qu'au milieu de ses exagérations et de ses erreurs, M. Broussais avait énoncé, après l'avoir approfondie, une de ces idées fondamentales qui ont de grandes conséquences, et qui auront de la durée après avoir eu du retentissement. L'esprit critique et doucement opiniâtre de M. Chomel se complut à ne voir dans M. Broussais qu'un médecin militaire peu au courant des progrès de l'art, entêté des théories de Bichat, et abusant de son ascendant et de son enthousiasme envers des étudiants aussi crédules qu'ignorants. Scandalisé du sans-façon militaire dont M. Broussais profanait les sciences physiques, sans jamais les avoir apprises, justement choqué de son néologisme perpétuel, du style incorrect et impérieux de ses ouvrages, de sa témérité à supposer tout ce qu'il ignorait, comme à injurier quiconque osait le contredire, M. Chomel refusa de croire qu'il y eût rien de vrai, rien de durable dans un

système fondé sur l'existence de vaisseaux chimériques, système dont les corollaires se résumaient par le conseil banal d'appliquer des sangsues à peu près dans tous les cas. Une chose essentielle échappa à la sagacité de M. Chomel; il refusa avec obstination son assentiment à une idée-mère qui motive à tout jamais la réputation de son célèbre rival.

Avant M. Broussais, l'histoire des fièvres était une des parties de la science où l'on rencontrait le plus d'obscurité. Plus on croyait approfondir ce point de doctrine, et plus on se trouvait ignorant. On prenait chaque fièvre pour un être essentiel, existant par lui-même, et de lui-même agissant : Il y avait *des fièvres inflammatoires, des fièvres bilieuses, muqueuses, putrides, des fièvres malignes ou ataxiques, etc., etc.* C'est à peine si dans cette considération fautive d'êtres tout-à-fait fictifs, les organes vivants et malades étaient comptés pour quelque chose.

C'est alors que M. Broussais dit aux médecins : Physiciens, vous faites unique-

ment de la métaphysique, de l'*ontologie*; cela est absurde : le médecin ne doit pas, comme certains philosophes spiritualistes, faire abstraction des organes. Si toutes les fonctions vitales sont troublées dans la fièvre, c'est parce que les organes sont malades. Cherchez parmi ces organes quel a été le premier à devenir malade ou douloureux, c'est là le point essentiel. Dès qu'un organe est irrité, le cœur s'agite, la chaleur s'élève, l'appétit disparait, toutes les fonctions sont troublées : voilà la *fièvre*. Tous partagent la souffrance d'un seul. J'ai remarqué, dit encore Broussais, que dans toutes les fièvres, les intestins sont irrités. Dès-lors les toniques seraient pernicieux.

Faites jeûner, et tirez du sang!

A ce dernier sujet, M. Chomel crut devoir combattre M. Broussais. Il prétendit qu'aux saignées on doit préférer les toniques dans un grand nombre de fièvres graves, et en particulier dans les fièvres putrides.

« Saignez, de bonne heure, répondit

M. Broussais, saignez dès le début, et vous n'aurez jamais de fièvres putrides... » Sauf l'exagération, M. Broussais était dans le vrai : la fièvre putride devint plus rare à l'époque où on la combattit dès le début par des saignées.

M. Chomel nia aussi que les organes digestifs fussent toujours irrités dans les fièvres; et il alléguait à l'appui de son dire, que ces organes ne sont pas toujours rouges... A cela M. Broussais répondit que l'irritation ne se manifeste pas constamment par de la rougeur; si cette rougeur, ajouta-t-il, n'est pas toujours apparente, c'est parce que l'irritation a quelquefois son siége dans les vaisseaux blancs. — En fait de vaisseaux et d'organes, répliqua M. Chomel, je n'admets que ceux qui tombent sous les sens; et les vaisseaux blancs, c'est vous et Bichat qui les avez inventés!... A son tour M. Chomel avait raison.

Au demeurant, la grande idée de Broussais a prévalu, quant aux fièvres, nonobstant les erreurs et les hypothèses dont son auteur l'a malheureusement escortée. A peu

près tous les médecins aujourd'hui partagent cette idée, au moins implicitement, M. Chomel tout le premier. Et comme il est un excellent praticien et un judicieux observateur, peut-être l'applique-t-il avec autant d'à-propos ot plus de bonheur que Broussais lui-même.

Août 1834.

DUPUYTREN.

1777.

DUPUYTREN (Guillaume), le plus grand et le plus célèbre chirurgien du siècle, le plus zèlé pour son art, le plus décrié durant sa vie, le plus regretté après sa mort, le plus favorisé de la fortune, et constamment envié quoique malheureux, naquit très obscurément à Pierre Buffière, le 6 octobre 1777. Il était si bel enfant, si intelligent et toujours apparemment si abandonné de sa famille, qu'à l'âge de douze ans il avait été enlevé jusqu'à deux fois : d'abord, à l'âge de quatre ans, par une dame riche qui, voyageant, s'était follement éprise de son joli patois et de sa chevelure ; puis, à douze ans, par un officier de cavalerie dont le frère dirigeait le collége de Lamarche, à Paris : ce fut dans cette célèbre institution que Dupuytren, protégé par

l'officier qui l'avait enlevé, ébaucha quelques études littéraires. Là, le jeune homme fit en peu de temps beaucoup de progrès. Cependant il était joueur, adonné à la dissipation, difficile à discipliner; et M. Auguste Billiard, qui alors fréquentait pour son compte le collége de Lamarche, nous a assuré que les méchants bruits dont Dupuytren fut l'objet toute sa vie, avaient tous eu pour motif assez plausible sa mauvaise conduite dans ce collége.

Dupuytren étudia la médecine en même temps que le latin, et ce fut le latin qui en souffrit. Dès qu'il se vit un scalpel dans les mains et des malades sous les yeux, il ne prêta plus à ses thèmes et à ses maîtres qu'une attention insuffisante; la médecine captiva bientôt tout son zèle. Dès l'âge de dix-huit ans (1795), il était déjà prosecteur à l'École de médecine, et il n'avait que vingt-quatre ans (1801) quand, pour conséquence d'un savant concours, il fut nommé chef des travaux anatomiques.

Deux puissants protecteurs, le constituant Thouret et le célèbre chirurgien Boyer, ne

permirent jamais à l'injustice d'éloigner de lui les récompenses ; ils auraient plutôt laissé la faveur courir au-devant de son zèle pour le ranimer. Et ce n'est point un reproche que nous adressons à la mémoire de ces hommes célèbres ; c'est un remercîment et presque un éloge.

Compétiteur de M. Roux, en 1803, pour la place de chirurgien en second de l'Hôtel-Dieu, Dupuytren sortit de ce concours battu, mais victorieux. Boyer, quelque temps après, le fit nommer inspecteur de l'université ; et l'on dut voir dans cette pure faveur un prélèvement de dot dont, malgré de secrets engagements, il dénia formellement la condition essentielle, la veille du jour où elle devait s'effectuer.

Vers 1812, la chaire de médecine opératoire se trouvant vacante par la mort de Sabatier, un brillant concours s'ouvrit à cette occasion entre Dupuytren, Roux, Marjolin et Tartra. En vain plusieurs de ses rivaux le surpassèrent en mémoire, en connaissances solides et en facilité, Dupuytren, cette fois encore, resta vainqueur.

On trouva que la rectitude et la maturité de son jugement rachetaient tous ses défauts, quels qu'en fussent l'importance et le nombre; et ce fut à lui qu'échut le prix de cette lutte qui fut la dernière, et de toutes la plus laborieuse.

Ce fut entre lui et ses compétiteurs comme un vrai combat, tant l'émulation des rivaux dégénéra en animosité: il y eut des injures publiques, des défis personnels, et jusqu'à des cartels. Dupuytren composant péniblement, ne put livrer sa thèse le jour assigné par les juges. Aux termes des réglements, et selon le vœu de ses concurrents, il aurait dû aussitôt sortir de la lice. Mais un libraire, éditeur de Dupuytren, et comme tel vivement intéressé à ses succès, prétendit que le retard des *épreuves* devait être imputé à l'imprimeur: en conséquence il fit attester par tous les compositeurs typographes *qu'une des formes était tombée en pâte.* Et c'est ainsi que Dupuytren dut à un certificat complaisant l'obtention d'une place indispensable à sa haute fortune.

Grand plutôt que petit, et brun de figu-

re, la tête volumineuse et très chevelue de Dupuytren reposait sans vaciller sur de larges épaules. Son regard dur et outrageant aurait fait sombrer un corsaire, tant il imprimait d'émotion au cœur des plus audacieux. Il est indubitable que Dupuytren dut à ses yeux des milliers d'ennemis, et que son sourire dédaigneux et hostile en accrut le nombre. Tout ce que son vaste front promettait de patiente bienveillance, la soudaine crispation de sa bouche et le feu rutilant de ses yeux le démentait incontinent. Sa voix voilée était quelquefois caressante, et modeste avec étude, mais visiblement mystérieuse et toujours comme enchaînée; on eût dit qu'elle était contenue par la crainte de réveiller un enfant malade ou un tyran courroucé. Non qu'il hésitât entre plusieurs expressions indécises, ou que ses idées manquassent de suite et de netteté : c'était plutôt l'effet d'une défiance excessive, non de lui-même ou de ses propres moyens, mais des autres hommes, et plus particulièrement de ses auditeurs; tous lui paraissaient être des censeurs hostiles ou de mor-

tels ennemis. Le seul Burrhus excepté, c'est ainsi que devaient parler les familiers de Néron, à commencer par Sénèque.

Quand Dupuytren entrait dans un appartement, que la pièce fût grande ou exiguë, publique ou non publique, salon ou amphithéâtre, il portait à sa bouche la main gauche et rongeait un ou deux de ses ongles jusqu'au sang : la main droite restait libre à tout évènement, pour la contenance et pour le geste oratoire. Assis ou debout, il n'adressait jamais ses discours qu'à une fraction de son auditoire, souvent à la moins nombreuse, et cela même sollicitait l'attention de tous les assistants. Ceux vers lesquels il se tournait, flattés de cette préférence, écoutaient avec vanité, et les autres par émulation. Il était presque toujours impossible d'entendre les premières phrases de son discours.

Arrivant à l'hôtel-Dieu vers les six heures du matin, il était rare qu'il en sortît avant onze heures. Discret, réservé, sévère et froidement taciturne, le plus profond silence régnait constamment autour de lui.

Si un élève se permettait quelques chuchottements durant la clinique ou pendant une opération, aussitôt le grand maître s'interrompait, et son regard cuisant allait à l'instant même punir le coupable. Avec ses élèves il était silencieux ou ironique, quelquefois emporté : il a plus d'une fois dégradé publiquement un externe insubordonné ou inexact, en lui arrachant son tablier ou ses instruments. S'il eût été général, il eût sans doute, en pareilles conjonctures, arraché les épaulettes à ses officiers.

Quand il voyait un malade pour la première fois, il commençait par jeter sur lui un regard investigateur et défiant, après quoi il lui adressait presque toujours trois questions d'une voix affectueuse. Mais s'il arrivait au malade de répondre de travers ou évasivement, aussitôt la douceur du maître se changeait en courroux. Le colloque soudain était rompu, et Dupuytren quittait le malade non-seulemement avec dépit, mais avec la conviction que tout ce qu'il venait d'entendre n'était que mensonge : triste prévention que la plupart des vieux

médecins partagent, et que l'expérience confirme trop fréquemment.

Lorsqu'il abordait un enfant malade, son ton, sa voix, sa figure, tout changeait incontinent : il devenait doux, affectueux, souriant et caressant. Il exerçait sur ces petits êtres une influence magique : presque jamais, lui présent, ils n'osaient avouer des souffrances. Il prenait des manières si charmantes pour leur dire : *souffrez-vous, mon bon ami?* que les pauvres enfants, dans la crainte de lui déplaire ou de l'affliger, lui répondaient presque toujours *non.* En le voyant jouer, dans les vastes salles de son hôpital, avec des enfants auxquels il avait conservé la vie ou rendu la vue, on l'aurait cru le plus sensible, et le meilleur des hommes.

Il ne tolérait jamais ni la contradiction, ni les suggestions. Mais, plus d'une fois, je l'ai vu interroger du regard, interpréter un geste silencieux et discret, et récompenser d'un sourire : car il avait un sourire pour l'approbation comme il en avait un

pour le châtiment, celui-ci infernal, l'autre céleste.

Antoine Dubois opérait plus vite et plus dextrement que Dupuytren, Desault était plus brillant, plus majestueux; Boyer, plus prudent, plus doux, plus humain; Roux, plus érudit dans son art, plus élégant dans ses mouvements, plus preste de ses doigts; Marjolin, plus réfléchi; Lisfranc, aussi dur, et plus expéditif; mais nul chirurgien n'eut le coup d'œil plus sûr, le jugement plus sain, la main plus ferme; aucun n'eut l'âme plus imperturbable et l'esprit plus prompt dans les dangers. Il lui est arrivé de commettre des fautes; on l'a vu ouvrir un anévrysme, croyant percer un abcès : Son sang-froid alors était incomparable. Plaçant le doigt sur l'artère ouverte, et souriant au malade pour le distraire ou le consoler, il promenait un regard presque serein sur l'assistance, puis s'adressant à ses aides : « *une bandelette!* disait-il froidement... et tout le monde autour de lui jetait à la dérobée un coup-d'œil stupéfait.

Un malade auquel il extirpait une loupe

du cou, tomba mort sous le bistouri : une veine avait été ouverte, et l'air attiré par l'inspiration et se mêlant au sang était allé soudain paralyser le cœur. Eh bien! on s'imagine peut-être que Dupuytren se troubla : moins que moi qui n'étais que spectateur! Mais, voyant dans ce fatal événement un fait chirurgical jusques-là inouï, aussitôt il harangua la foule de ses disciples sur les causes de la catastrophe dont ils venaient d'être les temoins silencieux, et cette leçon improvisée fut admirable.

Surtout n'incriminons point Dupuytren pour ce don d'impassibilité, qui fit de lui le premier chirurgien de son temps! Sans cette force d'âme, sans ce mépris du sang humain, sans cette profonde indifférence pour la douleur et ses bruyants témoignages, il n'existe pas de chirurgien véritable. Je suis même porté à croire que la révolution de 92 suscita dans quelques-uns de nos grands chirurgiens, cette impassible sérénité qui fit leur renom et leur fortune. Les temps de sédition et de terreur populaire ne sont pas seulement féconds en

atrocités ; ils communiquent à de certaines âmes une froide énergie et le mépris du danger, cette puissante raison de courage. Les révolutions enfantent des chirurgiens de premier ordre, comme des soldats intrépides et d'éloquents orateurs : or, nous devons nous rappeler que Dupuytren arriva à Paris en 1789.

J'ai dit que Dupuytren, silencieux et recueilli pendant sa visite, ne tolérait ni les remarques, ni les interruptions. C'est qu'alors, méditant sur les faits qui tour à tour passaient sous ses yeux, il préparait en secret sa leçon publique. Cette leçon était toujours improvisée, mais méthodique, réfléchie et positive.

Dédaignant les généralités banales de l'école et des livres, il prenait judicieusement pour texte de ses leçons les seuls malades de son hôpital, et cela rendait ses conférences aussi attachantes qu'instructives. Aussi aurait-on pu trouver dans son nombreux auditoire des représentants de tous les pays civilisés.

Constamment dogmatique, jamais il

ne se montrait ni incertain quant au fait, ni irrésolu quant à l'action. Il gardait pour lui seul celles de ses opinions qui n'étaient ni encore parfaitement mûres ni tout à fait arrêtées. Il ne parlait jamais d'un malade tant qu'il lui restait quelque chose à apprendre sur ses antécédents ou ses souffrances. Il donnait ses idées toutes faites, sans initier personne au secret de leur filiation. Il était très réservé en fait de citations: discret sur ses propres erreurs, il taisait également celles de ses rivaux. Nous devons dire néanmoins qu'il éprouvait une indicible satisfaction à mystifier un confrère en lui suggérant par des questions insidieuses des réponses erronées : ce fut ainsi qu'il força à une prompte retraite les deux adjoints que la voix publique ou la faveur lui avaient imposés (M. Marjolin , et M. Thévénot de saint-Blaise, chirurgien de Louis XVIII.)

Dupuytren portait très loin l'art du diagnostic : il savait profiter des moindres indices pour découvrir le siége et le caractère des maladies. Sens excellents, attention

concentrée, continuelle réflexion, imagination paresseuse, jugement plein de rectitude et de subtilité, il réunissait en lui tous les éléments essentiels de la sagacité humaine. Lorsqu'il se présentait quelque occurrence embarrassante, alors il donnait à son esprit le temps de la maturité; et s'il faisait défaut à la promptitude, c'était par déférence pour la vérité, et afin de mieux asseoir ses prévisions. On l'a vu aller chercher sans nulle hésitation un foyer purulent dans la profondeur du cerveau, et oser trépanner d'après de simples conjectures que son heureux bistouri vérifiait. Mais voici un fait encore plus étonnant qui a déjà été raconté par M. Vidal, jeune chirurgien dont le grand mérite motive toutes sortes d'espérances.

Une femme entra à l'hôtel-Dieu, ayant une des amygdales très gonflée. Tous ceux qui d'abord virent la malade attribuèrent ce gonflement à une inflammation ordinaire, à un mal de gorge comme on en voit chaque jour. Dupuytren vient, et il déclare, au grand étonnement de ceux qui l'entourent, qu'il y a là un acéphalo-

cyste, c'est-à-dire une poche, une espèce de nid d'hydatides... Avant que d'enlever la tumeur, le grand praticien annonce qu'il existe probablement d'autres kystes pareils à celui-là, soit en quelque autre point de la gorge, soit ailleurs, ajoutant qu'après l'opération, les kystes qui sont restés intacts ont beaucoup de tendance à s'enflammer, sans doute à cause d'une sorte de sympathie ou de muette solidarité qui les lie tous vitalement l'un à l'autre. Cependant Dupuytren pratique l'opération, extrait le kyste dont il avait annoncé la présence, et l'assemblée reste convaincue. Le lendemain, la face se couvre d'un érysipèle, et la malade se plaint d'une douleur vers la région du rein. Alors Dupuytren dit aux assistants : « c'est dans le rein qu'il existe un autre kyste ; ce kyste, comme je l'avais prévu, s'est enflammé, et nous courons le risque de perdre notre malade. » L'évènement réalisa bientôt ce triste présage, et l'examen du corps confirma pleinement le merveilleux diagnostic du maitre.

Quoique grand opérateur, Dupuytren n'opérait pour ainsi dire qu'à son corps défendant : jamais on ne lui voyait déployer ses instruments avant d'avoir attentivement balancé les chances de succès et d'insuccès. Je l'ai vu délibérer pendant six jours, et pressant chaque jour un bistouri entre ses doigts, s'il devait ouvrir la poitrine d'un jeune homme, mon ami, qui avait eu le corps traversé d'une balle. Cependant il savait bien qu'il existait un épanchement considérable dans la poitrine ; mais, répétait-il toujours, « il est deux choses qu'il ne faut jamais compromettre : 1° les jours du malade, 2° l'art qu'on professe. Or, si j'opère, ajoutait-il, j'aurai compromis mon bistouri, car le malade est vraisemblablement perdu quoi qu'on fasse. »

Taciturne pendant sa visite, il parlait toujours en opérant : il ne coupait pas un vaisseau ou le moindre tissu sans en rendre compte ; et cela même donnait à ses opérations autant d'éclat que d'utilité, et un attrait irrésistible. Il avait d'ailleurs

le soin d'opérer de telle sorte qu'on pût voir ses moindres mouvements. Mais une fois sorti de l'hôpital, le plus profond mystère enveloppait toutes ses actions.

Il lisait peu, écrivait mal, et professait toujours en quelque lieu qu'il se trouvât. Peu d'innovations essentielles se rattachent à ses travaux, si l'on en juge par le judicieux et grand ouvrage de Boyer, où son nom n'est guère prononcé qu'une ou deux fois. Cependant, comme il aimait mieux créer des règles qu'en suivre de toutes tracées, il est peu d'opérations qu'il n'ait simplifiées ou modifiées à sa manière.

Nous ne lui connaissons qu'une invention impérissable, c'est celle qui a pour but la cicatrisation de l'intestin dans l'anus contre nature. Il n'y avait en lui qu'un don vraiment inimitable, c'était ce sangfroid merveilleux et cette continuelle présence d'esprit qu'aucune puissance humaine n'aurait pu déconcerter.

Pelletan, prédécesseur de Dupuytren, et son chef d'emploi, ne sentait point dans son âme cette ferme assurance qui n'aban-

nait jamais son jeune adjoint, et il devint craintif et défiant. Redoutant Dupuytren, il se cacha de lui, lui fit maladroitement des mystères et cela même perdit enfin le vieux Pelletan, lui que son élocution abondante et facile avait fait surnommer, dès sa jeunesse, *le Chrysostôme des chirurgiens.*

Vers 1816, il y avait à l'Hôtel-Dieu une femme dont l'un des bras portait un vaste *ostéosarcôme* ou cancer de l'os. Cette maladie du bras jetant de profondes racines vers la poitrine et vers le cou, et les vaisseaux sanguins étant tous très volumineux et dilatés, l'opération devenait grave et difficile. A ce sujet, M. Pelletan énonça une opinion : il voulait amputer le bras; Dupuytren fut d'un autre avis : il aurait préféré lier l'artère sous-clavière. Que faire et à qui se confier? la perplexité de la malade était à son comble. Le docteur Pelletan, s'entourant de quelques élèves affidés, eut le malheur d'entreprendre secrètement l'opération qu'il avait projetée : il opéra à huis-clos, loin de Dupuytren, son subor-

donné, hors de l'amphithéâtre public, loin de la foule. Cet essai, tenté presque en cachette, eut une issue déplorable; et telle fut la cause de la retraite prématurée du respectable Pelletan, retraite qui rendit Dupuytren roi absolu pendant seize ans de ce petit royaume peuplé de misères, mais tant convoité, qu'on appelle l'Hôtel-Dieu.

Les hommes clairvoyants avaient si bien présagé les futures destinées de Dupuytren, qu'ils lui offrirent, dès sa jeunesse, différents postes qui vinrent à vaquer dans des hôpitaux de grandes villes ou dans des facultés. Mais Dupuytren refusa constamment. Toujours il envoyait à sa place, comme plus dignes de la mission proposée, ceux de ses condisciples dont il redoutait le plus le contact et la rivalité. Des sept ou huit rivaux qu'il comptait originairement à Paris, il en fit placer un à Clermont (M. Fleury), deux autres à Strasbourg (MM. Caillot et Flamand), un à Rouen (M. Flaubert), et le plus redoutable de tous à Montpellier (feu Delpech). Enfin nous avons déjà dit qu'il

vainquit tous ensemble ses trois derniers rivaux, dans le remarquable concours de 1812 pour la chaire de Sabatier!

Jusqu'à l'assassinat du duc de Berry, le nom de Dupuytren n'était pas encore populaire; c'est de ce déplorable événement que date sa grande renommée, et cependant, chose singulière! c'est en cette circonstance que Dupuytren laissa paraître le plus d'indécision, le plus d'inexpérience et le moins de sang froid. d'abord, il commit une grande imprudence, il sonda la plaie du prince : or les plaies des poumons ne doivent point être sondées. La sonde peut augmenter l'hémorrhagie, outre qu'elle pourrait détruire des adhérences salutaires. Ensuite, et le fait mérite un souvenir, Dupuytren fut péniblement intrigué au chevet même du duc de Berry. Voici ce que m'ont raconté des personnes bien informées.

Louis XVIII, lorsque le crime de Louvel lui fut annoncé, se fit aussitôt transporter près de son malheureux neveu, qu'il aimait. Entouré d'une foule de chirurgiens et des princes de sa famille ou de sa cour,

et le cœur navré de tristesse, le roi ne savait comment s'informer, sans associer le blessé à ses alarmes, de l'issue probable du coup. Parler bas et à l'oreille, à l'oreille d'un simple sujet, les rois n'ont point de telles habitudes : les grands de la terre parlent haut, quoique certains d'être écoutés. Cependant, roi lettré et homme érudit, Louis XVIII eut la pensée de s'exprimer en latin. Jadis c'était la langue des docteurs et des clercs, et le prince connaissait son neveu pour un fort mauvais bachelier. S'adressant donc à Dupuytren, dont la physionomie saisissante attirait ses regards, le roi prononça rapidement quelques mots latins, et cela déconcerta Dupuytren. Ce n'est pas qu'il n'eût assez de latin pour comprendre une phrase ou traduire un passage, non ! Mais répondre précisément, sans indiscrétion ni solécisme, c'était là le point difficile; et les hommes de l'ordre de Dupuytren aiment mieux s'abstenir que d'affronter l'ambiguité ou le ridicule. Ce fut Antoine Dubois qui répondit, avec ce

laconisme et cette justesse qui furent comme le cachet de toute sa vie.

En récompense de son rare mérite, et pour noble prix de ses soins, dont il refusa habilement toute autre rémunération, Louis XVIII choisit Dupuytren pour son premier chirurgien : et l'ombre de son prédécesseur, l'humble P. Élysée, dut s'en enorgueillir. Mais de l'Hôtel-Dieu à la cour d'un roi, la transition était périlleuse. Sans nul doute, Dupuytren recueillit de cette élévation soudaine un plus grand lustre, une renommée plus brillante ; mais, triste compensation ! que d'yeux ouverts sur sa conduite, que de jalousies ardentes à épier ses fautes et à censurer ses défauts, que de tentations pour la paresse et de risques pour le bonheur ! Les yeux attachés sur le phare, Dupuytren n'aperçut l'écueil que lors du naufrage.

Si jamais homme, autant que lui, ne fut en butte aux malignités de l'envie, aucun ne fut plus vindicatif et n'excella davantage dans l'art de se venger. On doit se souvenir de cette multitude d'épigram-

mes dont on harcela Dupuytren durant tout le règne de Charles X. La cour d'alors ayant tourné à la dévotion comme dans les dernières années de Louis XIV, ce fut une mode pour tout courtisan (eût-il été le disciple de Cabanis), d'avoir son directeur, ses sermons, en guise de soirées, et quelques-uns leurs billets de confession. Ce fut alors que la médisance sema le bruit mensonger que Dupuytren avait égaré dans les Tuileries son livre de messe, ouvrage attestant l'orthodoxie de son pieux propriétaire. Je n'ai jamais bien su quel avait été le premier instigateur de cette malignité étrange, mais j'ai vu Dupuytren s'en venger par un sanglant outrage.

C'était en 1826 : une dame de la cour, issue d'une grande famille et portant un nom illustre, la comtesse de ***, avait une fille assez malade pour que je dusse lui proposer d'appeler en consultation un de nos grands chirurgiens. Elle m'engagea à en désigner un, et je ne sais plus pour quelle raison spéciale, ce jour-là, mon choix s'arrêta sur M. Dupuytren... J'allai voir

et prévenir celui-ci ; nous convînmes du jour. — Mais quelle sera l'heure? lui dis-je. — En est-il une que vous préfériez? — Mon Dieu, non : depuis midi jusqu'à huit heures du soir, je suis à votre disposition : veuillez donc choisir! — Eh bien, reprit Dupuytren, prenons six heures et demie! — Mais à cette heure-là tout le monde dine dans ce pays, et madame de *** ne pourrait pas se trouver à la consultation. — Tant mieux! me dit-il avec son sourire ulcérant : si je croyais l'y rencontrer, je n'irais point.

A six heures et demie, consultation. J'étais là, et madame de *** était près de sa fille : M. Dupuytren aussi fut ponctuel. Mais, ce qui me surprit extrêmement, sans saluer madame de *** ni lui rien dire, sans même daigner la regarder, et ne s'adressant qu'à moi, Dupuytren se dirigea brusquement vers la malade. Plusieurs fois madame de *** lui adressa la parole, elle le questionna pour le pressentir, elle le combla de politesse et l'honora de mille prévenances : attentions vaines, Dupuytren ne

répondit ni du regard ni de la voix. Il affecta même, presque constamment, de lui dérober son visage. Entrés tous deux dans un petit salon, et avant de nous entretenir de la malade, il est probable que mes yeux lui peignirent mon étonnement. Alors me saisissant le bras : « N'allez pas, dit-il, me prendre pour un butor!... Toute méchante action vaut un salaire : on m'a blessé profondément, et je sais punir. »

Dupuytren parti, je trouvai la comtesse de *** les yeux pleins de larmes. — Vous pleurez, lui dis-je : enfantillage! pleurer pour les incivilités de Dupuytren. — Non, dit madame de ***, je ne pleure pas, mais je vois ce dont il m'accuse et dont il pense s'être vengé : c'est à moi qu'il attribue ce caquetage qu'un Eucologe serait tombé de sa poche. Oh non! ce n'est pas moi ; il a trop d'esprit, je le sens bien, pour laisser rien tomber ni de sa poche ni de sa mémoire.

J'ai dit combien Dupuytren aimait la vengeance : il se vengea de la calomnie, cette odieuse calomnie qui le représen-

tait sans cesse comme un joueur frénétique ; il se vengea d'elle par un démenti qui sera à jamais célèbre. Admirez donc ce joueur effréné qui conserve le banquier Rothschild pour constant ami * ; qui choisit un gendre entre plusieurs pairs de France, ambitionnant tous de s'allier à lui ; qui donne deux millions de dot à sa fille, et lui laisse sept millions de francs pour tout héritage * ! O l'heureux jeu qui accumule ainsi tant de millions ! Ce jeu-là, le savez-vous ? il faut l'apprendre : c'est la conduite, c'est le bon sens, ce fidèle compagnon du génie ; c'est le travail, c'est la constance : qui sait ce jeu, toujours gagne.

Sept millions ! voila donc Boerhaave surpassé, lui qui ne sut amasser que quatre millions. Aussi, pourquoi composa-t-il tant

* M. Dupuytren avait confié la plus grande partie de sa fortune à M. Rothschildt, un de ses premiers clients et son ami. On a su e même que le dévouement du célèbre banquier aurait puissamment aidé à l'édification de cette grande fortune, en associant Dupuytren, à son insçu même, à la plupart des emprunts politiques que divers gouvernements le chargèrent de négocier après 1814.

* Madame Dupuytren, née de Sainte-Olive, n'eut qu'une très-faible part à l'énorme fortune de son mari. L'apport de cette dame était de 80,000 fr., somme considérable pour Dupuytren, qui à cette époque n'avait que son talent. M. de Sainte-Olive s'obstina à ne vouloir marier sa fille que sous le régime dotal. Les repentirs vinrent plus tard.

d'ouvrages qu'aujourd'hui encore nous avons la faiblesse d'estimer? Dupuytren, lui, n'a point laissé d'ouvrages. Reconnaissant en cela son incapacité, il fit tout simplement rédiger quelques leçons par d'excellents secrétaires, auxquels il dictait des notes en tous lieux, même en traversant la ville et sans ralentir ses pas.

A sa consultation aussi il avait un secrétaire ; celui-là restait dans le salon d'attente, et chaque malade recevant de ses mains un numéro d'ordre, chacun à son tour pénétrait dans le sanctuaire. La consultation finie, si le malade demandait à Dupuytren : — Combien, monsieur? Dupuytren répondait : « Mon secrétaire vous dira cela quand vous lui rendrez votre numéro*. »

* Dupnytren, sans afficher le désintéressement, n'était point cupide comme certaines personnes l'ont publié. De même que M. Roux, et à l'inverse de Dubois et de Boyer, il montrait de l exigence avec les riches. et une facilité quasi généreuse avec les gens de moyenne fortune : à la manière des médecins, il se bornait souvent à accepter ce qu'on lui offrait.

Je demandai un jour à M. Dupuytren, qui donnait des soins à un clerc de notaire dont une balle avait mortellement traversé la poitrine : « Quel sera le prix de vos visites? » — « Je me conformerai à ce qu'on m'offrira, me répondit Dnpuytren : à beaucoup comme à peu, à rien comme à beaucoup.... » Mais avec les riches, il agissait tout différemment. Je me souviens de l'avoir vu opérer un anglais, qui, voulant dignement manifester son estime pour le

On pouvait ainsi, en recensant les numéros distribués, puis rendus, constater un oubli ou une ingratitude ; peut-être que cette méthode est préférable à l'insolent plateau de bronze de quelques anciens praticiens, et à ce que Walter-Scott appelle un *nichet*. Le nichet consiste à laisser sur la cheminée d'un cabinet de consultation des piles de dix, vingt, cinquante ou cent francs, lesquelles semblent dire à chaque malade : « Eh bien, quelle offrande ? » Les fermières laissent ainsi un vieil œuf dans le nid où elles souhaitent que les poules pondent.

Hélas ! cet homme si riche et si envié, ce chirurgien si avare du temps dans les palais, si prodigue de soins près du pauvre, si l'on savait combien sa vie fut pleine d'angoisses ! Cet homme si impassi-

grand maître, sa reconnaissance pour l'habile opérateur, lui offrit, après guérison, deux billets de mille francs enveloppés soigneusement dans un autre billet de cinq cents francs, qui se laissait lire..... Dupuytren, n'apercevant que ce billet de cinq cents francs, et le supposant seul, dit à l'anglais : « Monsieur, c'est mille francs ! » A ce mot si dur : c'EST MILLE FRANCS, l'impassible insulaire déroule aussitôt ses trois assignats Garat, remet à Dupuytren un des gros billets de banque, puis replace froidement dans son portefeuille, non sans ostentation, les autres mille cinq cents francs... Qui fut guéri ? ce fut Dupuytren.



ble en apparence, comme il paya cher cette continuelle méditation d'où provenait sa supériorité, et comme il fut puni de cette activité qui le rendit millionnaire! O qu'il en coûte de bonheur, pour un peu de gloire et de puissance! Encore cette gloire passe-t-elle aussi vite que cette foule d'envieux qui s'en montre jalouse!

Jusqu'en 1833, la santé de Dupuytren résista aux plus poignantes sollicitudes. Mais à cette époque, un crime ayant été commis dans la maison de madame Dupuytren, il prévit aussitôt combien les circonstances de cette affaire allaient donner d'éclat à ses chagrins domestiques, et dès-lors sa constitution s'altéra. Il éprouva successivement plusieurs attaques d'apoplexie, présageant sa fin prochaine : la face se paralysa, les forces se perdirent. Il essaya d'un voyage en Italie; mais ce voyage, loin de le distraire et de lui profiter, lui suscita d'autres sujets d'études et de nouveaux soucis : car il n'est point de retraite pour la célébrité, point de repos pour le génie, point de consolation ni d'oubli pour

les peines du cœur. Après beaucoup de souffrances, qui excitaient sa sagacité plutôt que ses plaintes ou son inquiétude, le baron Dupuytren mourut à Paris, le 8 février 1835, n'ayant pas encore cinquante-huit ans. On trouva dans le côté droit de sa poitrine, environ huit livres ou quatre litres de liquide séreux, et son cerveau offrit les traces de quatre dépôts apoplectiques. Ce cerveau, qui pesait deux livres quatorze onces (douze onces moins que celui de Cuvier), présentait un défaut de symétrie comme celui de Bichat : l'hémisphère gauche était plus volumineux que le droit.

A son lit de mort, Dupuytren songea aux progrès de la science qui avait commencé sa réputation et qui lui doit plusieurs découvertes : il légua à la Faculté de Médecine de Paris deux cent mille francs pour l'institution d'une chaire d'anatomie pathologique et la fondation d'un Musée anatomique qui portera le nom de Dupuytren*.

Septembre 1835.

* On disait en 1835 qu'outre les 200,000 francs affectés par Dupuytren à la création d une Chaire et d'un Musée anatomiques, ce chirurgien célèbre

INAUGURATION DU MUSÉE DUPUYTREN.

Le Musée d'anatomie pathologique a été inauguré,* le dimanche premier novembre, en présence des maîtres de la science et des titulaires de l'enseignement. La plupart de nos praticiens célèbres assistaient à cette espèce de solennité. On y voyait M. *** et M. ***, c'est-à-dire la médecine et la chirurgie ; le secrétaire-perpétuel de l'Académie des Sciences et celui de l'Académie de médecine; le médecin du roi, M. Marc, M. Breschet et M. Gerdy, M. Duméril et M. Ségalas, M. Leuret et M. Leroy d'Etiolles ; les célèbres médecins de Vanves, MM. Voisin et Falret ; M. Biett et

avait disposé d'une somme de 300,000 francs pour la fondation d'une maison de retraite où devaient être entretenus à perpétuité douze vieux chirurgiens infirmes, et mal traités de la fortune, tristes victimes de l'ingratitude publique ou des vicissitudes gouvernementales.

Une autre action pleine de noblesse, et que m'ont attestée des hommes connus pour véridiques, c'est l'offre que Dupuytren aurait faite à Charles X détrôné, de la plus grande partie de sa fortune. Voilà certes une inspiration qui obtiendrait pardon pour bien des fautes !

*Cet article parut dans le journal Le Temps, du 2 ou 3 novembre 1835.

M. Piorry, M. Gibert et M. Orfila; M. Alibert aussi, ou du moins les admirables peintures dans lesquelles il a retracé d'effrayantes maladies de la peau. Là enfin s'étaient rassemblés ceux qui ont des places et ceux qui en méritent, qui en ont perdu ou qui en espèrent. On y voyait aussi quelques administrateurs dont le nom se rattache à la science par des services ou des souvenirs : le ministre, M. Guizot, était venu dès le matin.

Ces notabilités ont pu apprécier la nouvelle et riche collection, où déjà plus de 1200 pièces d'anatomie pathologique, étiquetées et rangées dans des cases distinctes, se trouvent classées et quasi décrites comme dans un livre bien fait, sans inutilités, sans verbiage d'école. On a porté l'exactitude jusqu'à disposer minutieusement des étiquettes d'attente dans des cases encore vides : j'aurais préféré les objets mêmes sans étiquettes.

On voit là un gradin pour chaque souffrance, un étage pour chaque maladie. Jamais Linné ne classa mieux les plantes,

M. Cuvier les mammifères et les oiseaux, M. Lacépède les poissons, M. Duméril les reptiles et les insectes, M. E. Geoffroy les monstres, ni le Dante, dans ses neuf cercles, les perfidies et les tribulations de la vie humaine. Il est curieux de voir tant de maux divers qui rendirent Dupuytren si célèbre et si riche, orner pour toujours un édifice consacré à sa gloire et dû à ses largesses.

On dit qu'on publiera une description concise de ce nouveau Musée, et qu'à cet ouvrage utile seront jointes des lithographies assez parfaites pour dispenser du déplacement les étrangers, les absens et les paresseux, ainsi que les travailleurs sédentaires. En outre, on doit remplir dix à douze gros registres (un registre par classe d'altérations morbides) de notions concernant les maladies dont ce musée renferme les vestiges.

Cette vaste collection que la générosité de Dupuytren a rendue accessible et profitable à tous, ne sera pas comme tant d'autres musées un vain spectacle destiné à récréer

la vue des oisifs, et où les mains n'aient rien à palper, ni l'esprit rien à recueillir.

Voilà donc encore un monopole qui va disparaître à jamais. Ne serait-il pas également digne d'une sage administration de détruire un autre monopole, celui des livres! n'est-ce pas un abus scandaleux que ce devoir prescrit aux deux mille élèves d'une faculté, d'épouser sans examen ni comparaison, toutes les opinions d'un maître, de ne suivre qu'un enseignement, de ne lire qu'un livre, celui du maître, et enfin de remplir son esprit et sa mémoire des erreurs et des opinions de ce maître, sous peine d'encourir lors des examens, ses sévérités, ses vengeances, et quelquefois ses rebuffades et ses injures!

2 novembre 1835.

HAHNEMANN.

1755.

Nous ne connaîtrions point Hahnemann s'il n'avait fondé un système singulier, que la malignité française a rendu célèbre en s'efforçant de le rendre ridicule. Assurément la médecine n'avait pas besoin d'une nouvelle théorie hypothétique. Elle possédait déjà un trop grand nombre de systèmes, sans même parler des plus anciens, tour à tour délaissés par présomption ou par inconstance. Nous avions le Système de l'irritation, par Broussais ; le Système à bascule ou dychotomique, de Brown ; et le Système de la dérivation, par Sylva. Nous avions le Système des humoristes exclusifs qui inculpe toujours les humeurs.

Les partisans de ce dernier, héritiers collatéraux de Galien, ont des sudorifiques pour ouvrir les pores fermés, des vomitifs pour chasser de l'estomac et la bile et les

tefois c'est là un système, il comptait aussi parmi nous quelques vénérables partisans, comme sans doute il en conservera toujours. Ceux-là, remplis d'un saint respect pour l'autocratie de la nature, mais se défiant trop d'eux-mêmes, observent plus qu'ils n'agissent, espèrent plutôt qu'ils n'osent, et savent mieux attendre que traiter. Doués du génie de la patience et de cette vertu chrétienne qu'on nomme la résignation, ils croyent aux crises naturelles; ils en épient l'instant afin d'en favoriser l'issue, et si jamais ils renoncent à l'inaction, c'est dans le but d'aider la nature, rarement pour la contredire ou pour l'entraver. Enfin, ce sont des sages qui portent la prudence jusqu'à une dangereuse et timide abstension, et qui assistent à la guérison plutôt qu'ils ne la procurent.

Le Système de l'homœopathie, je dois l'avouer, m'a paru présenter plus d'un trait de ressemblance avec la doctrine d'Hippocrate. Le but en est au moins analogue, bien qu'Hahnemann l'ait mystérieusement dissimulé par une multitude de précautions

et de puérilités. J'aborderai plus loin les preuves de cette analogie, selon moi très réelle.

Quoique l'invention de l'homœopathie compte déjà plus de quarante années d'existence, elle a pour nous, Français, tous les embarras et tout l'attrait de la nouveauté. Moi, du moins, je n'en avais pas entendu parler avant l'année 1832. Je me trompe, je l'avais vu mentionnée dans l'Histoire de la Médecine, par K. Sprengel; c'est à peine si j'en conservais le souvenir. Mais pendant l'épidémie du choléra, alors qu'un grand nombre de médecins étrangers se trouvaient à Paris parmi nous et partageaient nos fatigues, plus d'une fois j'entendis sortir de leur bouche le mot inusité d'*homœopathie*. Un jour entre autres, on parlait, à notre ambulance de la Sorbonne, d'une attaque de choléra dont la marche avait été arrêtée dès le début, non par de l'eau de riz et du laudanum, comme cela nous était familier, mais avec du sulfate de soude, ou sel de Glauber, qu'on avait administré à des doses extrêmement petites : à cette occasion, le nom d'Hahnemann

fut plusieurs fois proféré. — Qu'est-ce donc qu'Hahnemann? dis-je à un médecin polonais. — C'est, me répondit-il, l'inventeur de l'homœopathie. — Mais l'homœopathie? — Oh! me dit ce médecin, voilà le difficile : il s'agit là d'une de ces choses qu'on fait plus aisément qu'on ne les explique. L'homœopathie est une méthode suivant laquelle on administre des médicaments, à la vérité, de même nature que les vôtres, mais non par once, par gros ni même par grains, comme les médecins en ont l'habitude. L'école d'Hahnemann prescrit les remèdes qu'elle emploie par fractions imperceptibles et impondérables; quelquefois par millièmes de grains, ce qui pour elle est une dose énorme, et presque toujours par millionièmes ou billionièmes de grain, sans parler des doses encore plus impalpables. Les globules d'Hahnemann sont de vrais atomes rationnels.

Un italien et un allemand, là présents, les docteurs Ricci * et Sichel, murmurè-

* Je ne sais si ce docteur Ricci est celui qui, sous le même nom, dirige depuis plusieurs années les Eaux minérales vésuviennes nunziante, et qui depuis m'a adressé différentes brochures intéressantes sur les Eaux thermales de l'Italie : les unes, par l'obligeante entremise de M. le comte Treilhard, les autres par l'ancien ambassadeur de Naples, le prince Butera,

rent quelques mots d'improbation. « Il est vrai, disaient ces médecins, qu'Hahnemann administre les médicaments par doses minimes; mais cette condition ne caractérise point sa doctrine, dont voici le principe essentiel : *similia similibus sanantur.* »

Le lendemain de cette conversation, je reçus de Genève deux numéros de la Bibliothèque homœopathique, ouvrage périodique que rédigeaient alors MM. Peschier, Pictet, etc.; et profitant d'une mission en Champagne, que le gouvernement me confia quelque jours après, je pus, tout en courant la poste, étudier à loisir ces journaux. Voici à peu près ce qu'ils m'apprirent :

Vers 1790, et âgé alors d'environ trente-cinq ans, âge du génie, époque d'invention, Hahnemann résolut de vérifier sur lui-même les vertus si légèrement attribuées par tant de compilateurs aux diverses substances que le médecin ordonne aux malades, trop souvent à son repentir et à leur préjudice.

Hahnemann était alors presque dégoûté de la médecine, dans laquelle il ne rencontrait aucun de ces résultats décisifs qu'il en avait espérés d'après ses livres et ses rêves. Il étudia la chimie sans en pénétrer les profondeurs; la botanique, sans l'aimer; la physiologie, quasi sans la comprendre. Tant de sciences ennuyeusement effleurées, auxquelles ensuite il voua sa haine, et que ses propres ouvrages proclament inutiles au médecin, laissèrent du moins beaucoup de loisir et d'indépendance à son esprit; et ce fut alors qu'il étudia avec persévérance l'effet des médicaments sur l'homme sain.

Un jour qu'Hahnemann avait pris du quinquina en poudre, il fut surpris des effets que ce remède produisit en lui : il eut froid, puis il eut chaud : son pouls s'agita après le frisson; puis enfin vint la sueur, une sueur abondante. « C'est étonnant, se disait Hahnemann; voilà un accès de fièvres après une prise de quinquina! Cependant le quinquina est un spécifique contre

la fièvre, au moins contre la fièvre intermittente : à quoi cela peut-il tenir? »

Allemand, et habitant l'Allemagne, pays de science et de probité, Hahnemann eut hâte de communiquer son observation à ses confrères, à qui il en demandait modestement l'interprétation. Les uns, quoique Allemands et crédules, le traitèrent de visionnaire ; d'autres crurent sincèrement qu'il s'était trompé en attribuant au quinquina une fièvre ayant sans doute une autre cause. En France, on n'eût pas manqué de dire que c'était là un concours provenant du hasard, comme s'il existait des hasards pour le physicien qui sait et qui raisonne.

Au reste, telle ne fut point la pensée d'Hahnemann ; et, pour couper court à tant de contradictions, il fit de son observation tant controversée le fondement d'une doctrine nouvelle. Il commença par en faire découler le théorème suivant, qui, aujourd'hui encore, est comme la clé de son système : *Tout vrai remède doit susciter dans un homme jouissant de la santé, une maladie analogue à celle qu'il peut guérir.* Et voilà pré-

cisément ce que résume le mot *homœopathie,* puisqu'il signifie *maladie analogue* (analogue à celle que produirait le remède qui la guérit).

Le principe une fois posé, Hahnemann, en vrai chef de secte, ne manqua ni d'activité pour en faire admettre les conséquences, ni de persévérance à le faire prévaloir. Il s'appliqua surtout à réunir un grand nombre de faits qui fussent propres à en confirmer la la certitude.

C'est ainsi qu'il découvrit, vers 1800, que la belladone exerce sur la scarlatine à peu près le même effet qu'on reconnaît à la vaccine sur la petite vérole, c'est-à-dire que non-seulement la belladone préserve de la scarlatine, mais qu'elle suscite en ceux à qui on l'ordonne une éruption équivalente à cette maladie.

A ces observations personnelles, Hahnemann joignit bientôt des faits innombrables qui trouvèrent leur sanction dans la pratique la plus vulgaire. Pour exemples, voici quelques-uns de ces faits.

La rhubarbe, qui à haute dose détermine la diarrhée, à petite dose l'arrête : Boulduc l'avait observé. Le séné engendre ou guérit

des coliques, selon l'occurrence et selon la dose, remarque Déthardíng. Peu de tabac fait éternuer, beaucoup de tabac arrête l'éternuement. L'eau-de-vie et les épices, qui réchauffent momentanément un corps refroidi, arrêtent pourtant la sueur chez un homme échauffé. A haute dose, la pomme épineuse et la jusquiame produisent le délire, et cependant les mêmes substances ont plus d'une fois guéri la manie : consultez plutôt Storck et Fothergill! Le mercure, ce spécifique de la syphilis, a parfois imité ou aggravé cette maladie, en ceux à qui on l'avait administré à contre-temps. L'euphraise et la rose produisent la rougeur des yeux, s'ils n'y remédient : Lober et Murray l'attestent. Les eaux sulfureuses calment ou guérissent certaines maladies de la peau, et pourtant les hommes sains qui s'y plongent leur doivent souvent une éruption comparable à la gale des ouvriers en laine. Les eaux acidules gazeuses déterminent fréquemment de vives douleurs vers la vessie et vers les reins, souffrances analogues à celles de la gravelle, et pourtant ces eaux

guérissent quelquefois la gravelle Ce sont là des faits dont nous affirmons l'exactitude.

Quoique la foudre ait souvent ôté le mouvement et la parole à ceux qu'elle avait effleurés, néanmoins l'électricité a plus d'une fois remédié à la paralysie et aux rhumatismes. La clématite a guéri des ulcères, bien que les gueux de Tolède et de Séville se servent du suc de cette plante pour excorier la peau et simuler des plaies. Enfin l'opium constipe, et pourtant il remédie à la colique des peintres, laquelle consiste principalement dans une extrême contispation... et mille autres faits de même nature, dont la liste serait fastidieuse.

De tous ces faits entre eux si concordants, Hahnemann aurait pu inférer que la prescription des médicaments réclame une extrême circonspection et de longues études, mais il aima mieux y voir la preuve de l'excellence de sa doctrine. Toutefois, l'adoption de ses idées rencontra de grands obstacles. Ses confrères lui résistèrent en l'injuriant ; on le traita d'insensé,

Toute la doctrine homœopathique repose sur cette triple distinction, à laquelle se lient des explications interminables. Mais Hahnemann ne permet à ses disciples d'entreprendre la guérison d'un malade qu'autant qu'ils connaissent les maladies, qu'ils ont étudié l'effet des remèdes, et qu'ils savent les employer à propos. Il exige aussi qu'ils prennent note de tous les symptômes individuels. Quant aux médicaments, il fait un devoir d'en connaître l'effet chez l'homme sain, afin qu'on sache pertinemment quelle maladie chacun d'eux imite et peut guérir.

Il veut aussi que le médecin connaisse les plantes et qu'il les récolte en personne; qu'ensuite il les conserve, les pulvérise ou les fasse macérer. Jamais il n'emploie plusieurs remèdes à la fois, mais jamais non plus il ne fait usage d'aucun sans intermédiaires. Réduits en poudre, en teintures, ou prescrits sous la forme de sucs, Hahnemann affaiblit ensuite les médicaments ainsi qu'il suit. S'il s'agit d'une poudre, il en prend un grain, et il mêle ce grain et

le triture peu à peu avec quatre-vingt-dix-neuf grains de sucre de lait. Chaque grain contient de la sorte un centième du médicament, outre que la trituration qu'il a éprouvée durant des heures entières dans des vases inodores et vierges, a accru, croit-il, la puissance du remède. Un grain de cette poudre est ensuite trituré avec quatre-vingt-dix-neuf nouveaux grains de sucre de lait, ce qui donne un mélange où le médicament entre pour un dix millième. Un nouveau grain, mêlé et trituré avec quatre-vingt-dix-neuf grains de sucre de lait, donne lieu à un mélange où le médicament primitif n'entre plus que pour un millionième. Or, si ces trois premières opérations procurent des millionièmes de grain, six donnent lieu à des billionièmes, trente à des décillionièmes, et il est rare qu'on aille au-delà. A cause de cela, Hahnemann emploie les dix premiers chiffres romains pour exprimer ces trente mixtures successives, chacun de ces chiffres rendant compte de trois opérations, réduisant la dose primitive à un millionième.

S'agit-il d'un suc ou d'une teinture, Hahnemann, alors, délaie une goutte successivement dans plusieurs fois 99 gouttes d'eau distillée, et tous les mélanges successifs, qu'il nomme des *dilutions*, amoindrissent la dose du remède ainsi que nous venons de le voir tout à l'heure : au bout de trois opérations, la différence est d'un million de parcelles. Dans ce cas-là, l'agitation de la liqueur dans son flacon remplit le même effet que la trituration de la poudre ; et même Hahnemann recommande de ne pas trop remuer la dilution, dans la crainte que les billionièmes ou décillionièmes de grain du médicament ne deviennent, dit-il, trop actifs !

Quant à l'administration des remèdes homœopathiques, elle a lieu sous la forme de poudre, de mixture aqueuse, ou de globules ayant la ténuité des graines de pavot.

Rien n'est curieux comme la pharmacie d'un homœopathe. Tous ces petits flacons et globules renfermant à eux tous à peine un scrupule de médicaments, ont l'as-

pect le plus divertissant. J'ai connu un médecin facétieux qui, s'adressant à un homœopathe convaincu, lui proposa d'avaler dans une seule séance toute sa pharmacie! Et si une pareille proposition offrit quelque chose de comique, ce fut le courroux qu'elle inspira à l'homœopathe. Jamais, au dire de ces messieurs, la dose ne saurait être trop faible.

Les médicaments le plus fréquemment usités sont l'aconit, la jusquiame, l'arnica, l'arsenic, le calomel, etc. Dans l'apoplexie, même foudroyante, un homœopathe donne tout au plus un millionième de grain d'arnica, et la doctrine serait à jamais déshonorée aux yeux de ces enthousiastes, si l'on joignait au globule d'arnica la plus faible saignée. Un homœopathe ne saigne jamais, pas plus dans la fluxion de poitrine que dans l'apoplexie. Et je vous dirai tout bas que ces dernières maladies, à raison de l'issue malheureuse qu'elles ont souvent entre des mains homœopathiques, ont beaucoup nui à la vogue de cette trop célèbre doctrine.

Enfin, comme les médicaments homœopathiques sont toujours administrés à doses imperceptibles, Hahnemann prive ses malades de toute substance pouvant exercer sur eux une influence médicinale plus puissante que celle du remède administré. En conséquence, il leur défend le thé, le café, la bière, les aromates, le punch, le chocolat, les parfums, même les *bouquets de fleurs*, les préparations dentifrices, les sachets odorants, les pâtisseries, les glaces sapides et les épices, les légumes herbacés, les viandes faisandées, le fromage fait, les aliments acides, les viandes de porc, d'oie, de canard et le veau trop jeune. Le sucre et le sel sont aussi prohibés, de même que les vêtements de flanelle, le grand feu, et toutes les voluptés ainsi que les passions. « Car, dit Hahnemann, les doux sons de la flûte qui, de loin et dans le silence de la nuit, disposent un cœur tendre à l'enthousiasme, en vain frappent l'air quand ils sont accompagnés de cris et de bruits discordants! »

Si étrange que soit le système d'Hahne-



mann, toutefois gardez-vous de conclure que cet auteur se montre l'adversaire des principes posés par Hippocrate. Hippocrate, il est vrai, donne le précepte de guérir par les contraires (*contraria contrariis curantur*); mais cet illustre médecin affirme ailleurs que le vomissement se guérit par le vomissement (*vomitus vomitu curatur*). Comme tous les hommes de génie qui ont beaucoup écrit, Hippocrate semble quelquefois se contredire. Mais ce qui prouve que son opinion diffère peu de celle d'Hahnemann, ce sont les lignes suivantes que renferme un de ses ouvrages : « Il y a des maladies dont la cause et le remède sont de même nature ou homogènes. » Or, voyez combien ce mot *homogène* est proche parent du mot *homœopathique !*

Mais reprenons les choses de plus haut, et sans prétendre qu'Hippocrate ait nettement pressenti la doctrine d'Hahnemann, ce qui serait désolant pour les inventeurs, établissons du moins qu'Hahnemann, lui que l'on considère comme méconnaissant les principes de son art, n'a au contraire



rien avancé qui ne puisse parfaitement s'adapter aux fondements éternels de la médecine hippocratique.

Comme Hippocrate et comme Stahl, Hahnemann admet un principe vital (ENORMON), lequel, selon lui, préside avec intelligence, et dans un but de conservation, à la marche de toute maladie : c'est l'équivalent de l'âme médicatrice de Sthal, et de ce qu'Hippocrate appelle NATURE.

Hahnemann, encore comme Hippocrate, s'attache beaucoup plus à étudier les symptômes, la marche, l'issue ordinaire des maladies, qu'à en rechercher follement les causes prochaines ou l'essence même. Il sait, ainsi qu'Hippocrate, qu'il existe dans toute affection trois différentes voies de traitement : 1° s'en remettre au hasard, 2° entraver ou contrarier la nature, ou 3° l'aider en l'imitant. C'est ce dernier parti qu'Hahnemann préfère toujours, et, en aidant la nature, il suit manifestement les traces d'Hippocrate.

Pour arriver à ce but tant désiré, Hahnemann a étudié avec soin la plupart des

médicaments simples ; il s'est assuré de leur action sur l'homme jouissant de la santé. Après en avoir découvert un certain nombre ayant des effets analogues à quelques maladies, à ces maladies il oppose ceux de ces médicaments qui ont le pouvoir de les imiter; et c'est en cela qu'Hahnemann suit les errements d'Hippocrate.

En effet, si Hahnemann traite une maladie par le remède qui de lui-même la produirait, il augmente ainsi cette maladie, il en active la marche, il en favorise les crises et l'issue. Il aide donc la nature, loin de la contredire ou de l'entraver.

Les doses sont infiniment petites, et cela devait être ! puisque les médicaments qu'il emploie ont pour effet d'augmenter la maladie, et puisque l'objet d'Hahnemann est d'aider la nature sans pourtant la solliciter vivement.

Enfin, comme Hippocrate, Hahnemann emploie des remèdes non composés, et de préférence des végétaux, des *simples*. Seulement Hippocrate avait des plantes plus salutaires que celles dont put user Hahne-

mann, le ciel de Dresde et de Leipzig n'ayant ni la chaleur ni la pureté du ciel de la Grèce.

La diète d'Hahnemann est encore plus sévère que la diète d'Hippocrate ; et la méthode homœopathique n'eût-elle pour avantage que de motiver des privations, elle n'en aurait pas moins des résultats incalculables. Si Hahnemann ne respecte pas les habitudes des malades aussi scrupuleusement qu'Hippocrate, c'est que les habitudes de notre âge sont moins patriarcales et plus dangereuses que celles des contemporains d'Hippocrate.

Pour dernier terme de comparaison, Hahnemann a voyagé comme Hippocrate ; il a professé son art, comme lui, dans de petites localités, là où le recueillement est plus praticable et la méditation plus fructueuse. Comme le père de la médecine, il connaît mieux la séméiologie que l'anatomie, mieux la matière médicale que la physiologie et la haute physique. Enfin, en récompense de ses travaux et de sa sagesse, il a, comme Hippocrate, acquis le droit

d'invoquer sa longue expérience : né en l'année 1755, Hahnemann quand il cessa d'exister était âgé de quatre-vingt-huit ans.

Hahnemann avait quatre-vingts ans lorsqu'il se décida à venir à Paris, où son nom faisait quelque bruit dans les académies et les journaux. C'était en 1835, époque où quelques-uns de ses partisans sollicitaient du gouvernement l'autorisation d'expérimenter publiquement leur méthode dans un hôpital ou dans des dispensaires, *ad hoc*. L'autorisation fut refusée, et ce fut sur ces entrefaites qu'Hahnemann arriva *.

A l'instigation de sa jeune épouse, née d'Hervilly, peintre habile, femme distinguée, française possédant plusieurs

* Dès qu'Hahnemann fut à Paris, les homœopathes de cette ville, après avoir exalté son génie, s'inquiétèrent de son voisinage. De Leipzig, Hahnemann les couvrait de sa protection, tandis qu'à Paris, le bruit de sa présence pouvait leur préjudicier. Pauvres astres, dont la maladroite et inverse attraction avait attiré leur soleil trop près d'eux ! les voilà qui jalousent et dénigrent l'idole après l'avoir adorée. Patience ! les rivaux de quatre vingts ans ne sont pas les plus redoutables. Au lieu de murmurer de la concurrence, songez, messieurs, à l'héritage! Imprudents Philoctètes, ne médisez point des flèches d'Hercule ; apprenez plutôt à vous en servir...

Hahnemann, une fois à Paris, se scandalisa surtout de n'avoir point reçu la visite de M. J..., son ordinaire et infatigable traducteur. M. J..., homme d'esprit, répondit à ceux qui lui reprochaient sa négligence : « qu'un traducteur ne prend jamais l'initiative. » Le texte original doit en effet précéder la traduction.

langues et parlant purement la sienne, Hahnemann choisit la France pour dernière patrie, lui qui avait déjà tant de fois changé de patrie. Il est probable que ce médecin célèbre s'était dit : « c'est en «France que les célébrités se parfont, se «consolident et s'universalisent. Cité d'é«mulation et d'hospitalité, Paris a de l'en«thousiasme pour tous les mérites élevés, «un empressement curieux pour les indivi«dualités rares. Le Parisien sait également «rémunérer ce qu'il admire et ce qui l'a«muse. J'aurai son or avec ses hommages*» .

Effectivement, quelques disciples encore indécis et quelques enthousiastes de fraîche date accoururent des départements, et même de l'Angleterre, pour voir de près Hahnemann. Mais ils le trouvèrent peu accessible pour un chef de secte. Plus d'un pélerin, plus d'un vrai-croyant dut quitter la Mecque sans avoir pu voir ni

* Hahnemann s'était exagéré la prodigue richesse des Parisiens et des Français. Quand on vit que l'illustre docteur réclamait dix louis pour une consultation dans laquelle on ne pouvait le voir sans intermédiaire, ni obtenir de lui un seul mot ni s'en faire entendre, Hahnemann ne parlant point Français, on trouva que c'était mettre à un trop haut prix l'intervention d'un secrétaire et une écriture d'emprunt.

le prophète ni son tombeau. Les ministres toutefois l'accueillirent avec faveur. Autorisation d'exercer lui fut aussitôt octroyée ; et même quelques médisants interprétèrent sans charité cet empressement officiel pour le chef des homœopathes. Il est tout simple, disait-on gaiement, que nos ministres fassent bon accueil à un vieillard dont ils partagent les doctrines. N'administrent-ils pas la liberté et la justice à doses parcimonieuses comme lui les remèdes ?

Mademoiselle d'Hervilly, assure-t-on, n'avait épousé Hahnemann que par reconnaissance. Le fait est qu'au lieu de faire tester en sa faveur, à l'occasion d'un mariage si disproportionné, ce fut cette jeune dame qui eut la noblesse de léguer sa fortune personnelle aux enfants qu'Hahnemann avait eus d'un premier mariage.

Décembre 1836.

MADAME BOIVIN.

17...

Une des plus savantes sages-femmes et la femme véritablement médecin des temps modernes, madame Boivin, termina, le 16 mai 1841, une carrière de dévouement et d'études que de cruelles souffrances avaient dès long-temps interrompue.

Parmi les femmes qui, aux dépens de leur bonheur et quelquefois du nôtre, s'appliquent à franchir des limites que la raison et la nature, encore plus que le préjugé, ont posées entre elles et nous, cette dame fut au nombre de celles en qui une intelligence puissante semble légitimer l'ambition, cette ambition de gloire que de grands succès peuvent absoudre, mais qu'ils ne satisfont peut-être jamais.

Une exception si rare, et partant si brillante, si ardemment désirée, si enviée, surtout de nos jours, où la hiérarchie des sexes a naufragé avec tant d'autres hiérarchies et

sur la structure de la matrice. La direction de la Maternité interdisant à celle qui l'exerce la clientelle de la ville, madame Boivin s'en était démise en faveur de madame La Chapelle, tante de notre digne collègue Dugès, et la seule émule qu'ait jamais eue madame Boivin.

On a remarqué que chacune de ces dames avait eu en Allemagne des partisans exclusifs parmi les grands accoucheurs de cette contrée. Ainsi Busch, par exemple, suivait littéralement les préceptes de madame Boivin, tandis que Nœgèle, en toute circonstance, déférait à l'autorité de madame La Chapelle, ou l'invoquait.

Si madame Boivin excellait, hors de toute rivalité, pour la théorie, madame La Chapelle l'emportait sur elle, comme praticienne, par son habileté manuelle et sa présence d'esprit. Mais si celle-ci était un meilleur opérateur, une accoucheuse plus adroite et plus habile, madame Boivin, en revanche, était un meilleur médecin; et, plus prévoyante quant aux suites, plus pénétrante quant aux conjectures, plus investi-

elle n'eut pas la force de résister à la flatteuse invitation de Dupuytren qui l'avait choisie pour assister sa fille, la comtesse de Beaumont. Elle se montrait fière des suffrages d'un pareil homme, qui disait d'elle : *qu'elle avait un œil au bout du doigt!*

La plus grande joie qu'elle récolta de ses travaux lui fut causée par le diplôme de *docteur en médecine* que lui décerna galamment l'Université de Marburg, sur un parchemin magnifique, avec un grand luxe d'épithètes et d'éloges. Elle avait également conçu l'espoir d'être un jour associée, par dérogation expresse aux réglements et aux coutumes, à l'Académie royale de médecine. Déjà même cette étrange candidature paraissait en voie de succès ; mais les intrigues, moins encore que la prudence, la firent échouer. Madame Boivin vengea sa vanité blessée en disant sans trop de malice : « les sages-femmes de l'Académie n'ont pas voulu de moi! »

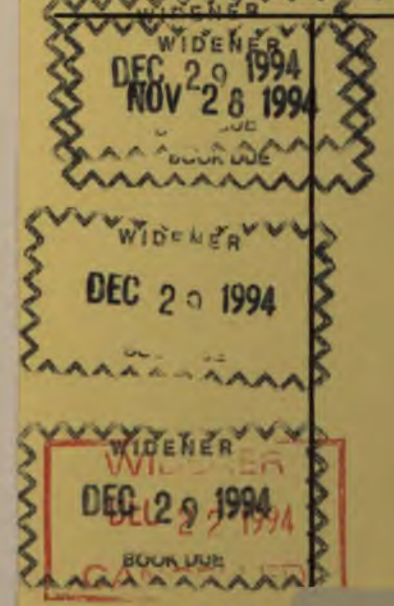
Juin 1841.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.




3 2044 024 189


WIDENER
NOV 28 1994
WIDENER
DEC 20 1994
WIDENER
DEC 29 1994
BOOK DUE

